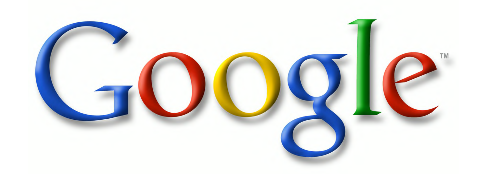
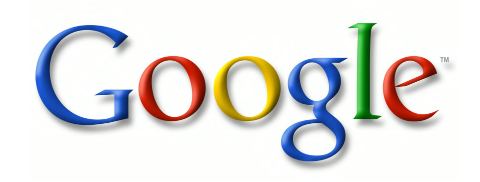
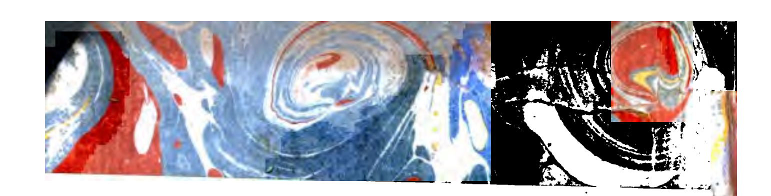

Google











Hogarth Gallery

D. 2

B
A. 4

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.



P. Peyron inv.

Così all'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soavi licor gli orli del vaso:
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E' dall'inganno suo vita riceve.

la Gie. lib. di Tas. can. I°

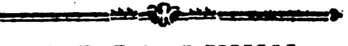
ÉPREUVES DU SENTIMENT,

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, *au Grand Corneille.*



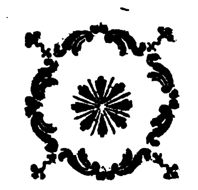
M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVIS.

ON croit devoir prévenir le public, que dans la multitude de contre-façons des Œuvres de M. d'Arnaud, *il s'en répand une plus incorrecte & plus fautive encore que les autres : elle est en trois volumes, & porte ce titre* : Œuvres complettes de M. d'Arnaud, nouvelle Edition, contenant tous ses Ouvrages, & plus ample que celles qui ont paru jusqu'à présent. A Amsterdam, chez Marc Michel Rey, M. DCC. LXXIII. *On ne sçauroit pousser plus loin le brigandage typographique ; rien de plus incomplet que ces* Œuvres complettes ; *une infinité d'Ouvrages de* M. d'Arnaud *manque à cette compilation barbare ; ceux qu'elle renferme sont totalement défigurés, sur-tout les Pièces de théatre. D'ailleurs on n'a pas seulement daigné prendre la peine de consulter les Editions nouvelles ; ce sont les premières qu'on à mises à contribution. C'est ainsi que le public est trompé par une suite d'abus qu'on devroit bien arrêter.*

Nous nous empressons donc d'annoncer une Édition des Pièces de Théatre de M. d'Arnaud, *que nous donnerons ainsi que celle de ses autres* Ouvrages *& de ses* Poësies, *dans le même format* in-12, *sous lequel nous faisons paraitre ces trois volumes des* Epreuves du Sentiment; *par ce moyen les personnes qui trouvent l'*in-8o. *avec figures, trop cher, pourront, à peu de frais, acquerir cette collection qui semble les intéresser.*





PRÉFACE.

PRÉTENDRE changer la nature de l'homme, & l'amener à ce dégré de perfection qu'il lui est bien plus aisé d'imaginer que d'atteindre, me paraît précisement un de ces rêves métaphysiques qu'adopte l'esprit de spéculation, & qui ne sçauroient se réaliser : essayer de tirer parti de la sensibilité, ce germe précieux qu'a mis en nous la Sagesse suprême, est une tentative dont on peut se promettre quel-

Prétendre changer, &c. Combien de romans à ce sujet qui ne font que nous prouver que leurs auteurs avoient beaucoup d'esprit, & qu'ils se sont donné une peine infinie pour s'occuper de savantes inutilités ! Il n'appartient qu'à la religion de remporter un triomphe absolu sur le cœur de l'homme : mais on peut y porter le trait de la sensibilité, corriger l'abus des passions, & non les détruire. La Rochefoucault a composé sur l'amour-propre une ouvrage extrêmement ingénieux : il en auroit fait un excellent, s'il nous eût indiqué les moyens de tirer parti de ce même amour-propre si nécessaire à notre essence. Il ne faut pas éteindre le feu : il faut l'empêcher de nous consumer. Il y a bien plus de philosophie à découvrir les remèdes qu'à rechercher les poisons.

que ſuccès; un cœur remué par des impreſſions attendriſſantes eſt diſpoſé à recevoir les ſemences de la vertu, celle-ci n'étant qu'une émanation de cette même ſenſibilité, la ſource du bien général; & il eſt impoſſible que la dureté & la vertu ſe concilient. Pourquoi y a-t'il tant de méchants? c'eſt qu'il eſt peu d'ames vraiment ſenſibles; delà tous les maux qui affligent ce malheureux globe. Je voudrois que ma voix pût ſe faire entendre de toute la terre; je crierois aux hommes: eh! mes amis, cédez à ce ſentiment que vous vous efforcez d'étouffer, & bientôt vos intérêts ſe rapprocheront. Vous ne formerez plus qu'une ſeule famille gou-

Vraiment ſenſibles, &c. Le mot de ſenſibilité eſt une de ces expreſſions à la mode, qui reviennent continuellement dans les écrits, dans les converſations, & peut-être ne s'eſt-on jamais montré moins ſenſible. Ce qu'on prend pour du ſentiment n'eſt que le vice d'une imagination exaltée qui s'en impoſe, & qui, ſouvent, parvient à en impoſer aux autres. Voilà un des malheureux excès du bel-eſprit; ces contre-façons de la nature ſont bien éloignées de nos modèles. Les anciens, & les bons écrivains du ſiécle de Louis XIV, ont ſçu rendre le ſentiment dans la vérité: aujourd'hui nous n'en ſommes plus que les romanciers.

vernée par le même esprit. Plus de divisions, plus de guerres, plus de crimes; ce sera le règne de l'âge d'or... Je ne m'apperçois pas que je m'enfonce dans les illusions du songe le plus chimérique qui ait jamais trompé nos sens. On me renverra à la *paix perpétuelle* du bon abbé de S. Pierre. Bornons-nous à nous plaindre que, dans les éléments de l'éducation, on néglige trop le soin d'exciter & d'échauffer le sentiment de l'humanité, ce sentiment si

On néglige trop le soin, &c. En effet on ne sçauroit trop se plaindre du peu d'attention qu'on apporte à nous instruire des devoirs de l'humanité; on devroit incessamment nous en parler, nous en pénétrer. Après les livres de religion, les livres de morale mériteroient d'obtenir la préférence, & d'être mis les prémiers dans la main des enfants; les Chinois en font leur principale étude; Confucius distribue sa doctrine en quatre divisions, & ses disciples en autant de classes: l'ordre supérieur est de ceux qui s'appliquent à la morale. Les anciens cultivoient bien mieux que nous cette partie qu'on doit appeller la *science de l'homme*: nombre d'ouvrages Grecs de ce genre, chez les Romains, les *offices de Ciceron* & ses autres écrits philosophiques prouvent jusqu'à quel point ils s'en occupoient. Je desirerois que les instituteurs eussent soin, tous les jours, de tirer non-seulement de nos lectures, mais de tout ce qui se passe sous nos yeux, des résultats dont l'amour de l'humanité fût l'objet. Il est vrai qu'il faudroit que

bien exprimé dans ce beau vers de Térence, que tout le monde connait, & qu'on ne répéte point encore assez.

Homo sum: humani nihil à me alienum puto.

J'ai donc eu pour objet, dans les bagatelles dont je publie ici la collection, de nourrir & de fortifier cette sensibilité qui élève l'homme au-dessus des autres créatures. Le raisonnement ne suffit point pour nous distinguer de la foule immense des êtres: nous devons encore éprouver cette sensation si chère & si touchante qui

---

ces ames, souvent mercenaires, fussent enflammées de ce feu sacré, pour le communiquer à leurs élèves; & il est tant de gens d'esprit contre un homme sensible! D'ailleurs qui commet la première faute si nuisible au reste de notre vie? Ce sont les parents dont la vanité avide de se perpétuer en nous ne s'attache qu'aux agréments de l'extérieur, aux talents d'éclat. Il arrive qu'un homme meurt sans avoir eu la moindre notion de la connaissance qui lui étoit la plus essentielle; les autres lui ont été étrangers, & il s'est ignoré lui-même.

Ce beau vers de Térence, &c. Il faudroit qu'il fût gravé dans tous les cabinets, & que les personnes chargées de l'éducation le fissent incessamment redire à leurs disciples. Qu'on n'oublie jamais que ce vers admirable produisit une impression si forte sur tout le peuple Romain assemblé, qu'il se leva à la fois comme animé du même transport, &, en pleurant d'attendrissement, ordonna à l'acteur de le répéter.

nous approprie les malheurs de nos ſemblables. La pitié étend nos relations : l'inhumanité nous iſole. Auſſi les anciens qui connaiſſoient ſi profondément la nature, n'ont-ils pas manqué de nous préſenter leurs héros faciles à s'attendrir : Achille verſe des pleurs, lorſqu'on lui apprend la

Leurs héros faciles à s'attendrir, &c. Otez la pitié du cœur de l'homme, c'eſt le premier des animaux féroces, d'autant plus cruel qu'il ſe ſervira des lumières de la raiſon pour imaginer les moyens de nuire; cette compaſſion, préſent qu'il ſemble avoir reçu de la nature, l'abandonne-t-elle un ſeul inſtant, il ſe livre à des excès inouis. Ouvrez nos hiſtoires, liſez, & frémiſſez. Parmi les ſcènes horribles que nous offrent les ſucceſſeurs de Conſtantin, les Abbaſſides & les Ommiades, les Roſes blanche & rouge, ne croyez-vous pas avoir ſous les yeux le ſpectacle dégoutant de toutes les cruautés des tigres de l'Afrique? Je ne cite qu'un fait particulier qui montrera juſqu'à quel point l'homme, en ceſſant d'être ſenſible, peut porter la barbarie : un corſaire Chinois fait une deſcente dans l'iſle Formoſe; furieux de n'avoir point trouvé le butin qu'il eſpéroit, il égorge tous les habitants, & ſe ſert de leur ſang pour calfater ſes vaiſſeaux. Encore une fois, la ſenſibilité eſt le rayon céleſte dont l'Etre ſuprême a bien voulu animer la nature humaine; les anciens en ont fait la baſe de toutes les vertus qu'ils nous ont offertes pour modèles; il n'y a point juſqu'aux animaux qu'ils ne peignent ſenſibles; dans Homère, dans Virgile, ces animaux verſent des larmes; les êtres inanimés ſemblent même s'attendrir. Comment notre ſiécle a-t'il oſé traiter de foibleſſe les allarmes de Ciceron? L'abus du bel-eſprit a chez nous défiguré entiérement

mort de ſon ami Patrocle; Énée a preſque toujours les yeux mouillés de larmes, ce qu'ont reproché à Virgile pluſieurs de nos beaux-eſprits; il eſt vrai qu'il y a une très-grande diſtance d'un bel-eſprit à un homme de génie, & il n'appartient qu'à ce dernier de prononcer ſur le mérite de l'antiquité : elle doit être ſentie, & beaucoup de nos modernes *raiſonnent;* Bagoas eût mal jugé Alexandre.

---

la nature. Nous voulons nous élever, & nous reſſemblons à nos *héros de tragédie*, qui ne ſont qu'un menſonge continuel à l'humanité. Iphigénie dans Euripide a la bonne foi de ſe plaindre de ſa deſtinée, & de regretter la vie, perte d'autant plus cruelle qu'elle touchoit au moment d'épouſer l'objet de ſa tendreſſe; nous voyons dans la fille d'Agamemnon toute la vérité du caractère d'une jeune perſonne de ſon ſèxe, & l'auteur français nous en fait une *héroine parfaite*. Ne nous laſſons point de relire ces vers touchans d'Alzire :

» Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre :
» C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
» Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
» Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais » !

Voilà l'homme repréſenté ſous ſes traits véritables, tel qu'il eſt, & tel qu'il doit être : les tyrans pleurent rarement. Laiſſons-nous émouvoir : cédons à la volupté de l'attendriſſement, au plaiſir ſi doux de répandre des larmes, & nous ne ſerons pas loin d'être vertueux.

Bagoas, &c. On ſe reſſouviendra que Bagoas étoit un des eunuques favoris de Darius.

Mon dessein a été de faire résulter l'instruction d'une sorte d'action dramatique. Les hommes restent toujours enfants; il leur faut nécessairement des contes; appliquons-nous donc à rendre ces contes profitables à la vérité & aux mœurs. Dire à nos Sybarites que c'est un crime affreux d'abuser de l'innocence, & de la crédulité d'une jeune personne, leur paraîtra une froide leçon qu'il n'écouteront pas, ou qu'ils tourneront en dérision : mais attacher leur curiosité en faveur d'une fille charmante qui réunit la beauté & la vertu; représenter Fanny, la malheureuse victime des artifices d'un lord dénaturé par l'esprit du monde & la fréquentation des pervers; ramener sous les yeux ce même lord rendu à la vérité du sentiment, & déchiré par le repentir; prouver enfin que l'honnêteté a ses plaisirs bien au-dessus de ceux de la corruption & du libertinage : de semblables tableaux

Représenter Fanny, &c. Son histoire commence le premier volume de cette collection.

pourront alors retirer ces gens efféminés de leur indifférence léthargique, & les engager à prêter l'oreille au précepte animé de l'intérêt de la fiction; par ce moyen, peut-être, l'amour de l'ordre, & la saine morale rentreront-ils dans leurs ames, sans qu'ils s'en apperçoivent. Traitons la plupart des hommes comme nos amis; la remontrance tient de la supériorité, & si le conseil n'est insinué avec cette heureuse adresse que le sentiment inspire, rarement sera-t'on disposé à l'entendre. Je ne connais que l'*adorable* Fénélon qui ait possédé le

---

*L'*adorable *Fénélon &c.* S'il y a eu sur la terre un homme auquel on puisse, sans une bassesse impie, déférer une telle épithéte, c'est sans contredit l'auteur immortel de *Télémaque*; jamais l'Etre suprême ne s'est plus manifesté dans son image. Le cœur même respire dans les moindres écrits que Fénélon nous a laissés. Vous entendez un consolateur, un ami; vous chérissez partout un bienfaiteur. Ce n'est point Minerve, c'est l'archevêque de Cambrai qui est caché sous les traits de Mentor; personne n'a mieux parlé de la vertu, & ne la fait plus aimer. Si Homére & Virgile ne l'avoient point précédé, on devroit regarder son roman comme le modèle des fictions, & il feroit le premier des poëmes épiques. La rime, il est vrai, est une parure qui lui manque: mais où trouvera-t-on plus de poësie, plus de tableaux,

rare talent d'instruire sans révolter l'amour-propre : tous ses lecteurs ont pour Mentor la tendre vénération de Télémaque, & quand son admirable roman est sorti de nos mains, nous nous sentons enflammés d'amour pour la vérité & du desir dominant de la pratiquer ; par malheur pour l'humanité, ce sont-là de ces modèles inimitables.

D'ingénieux écrivains, suivis d'une foule de copistes médiocres, nous ont tracé avec succès la peinture des ridicu-

---

plus de sentiment, ce qu'Horace appelle *disjuncti membra poëtæ* ? Quelle peinture pour les graces approche d'Eucharis ? & y a-t'il dans les anciens un morceau qui soit comparable à l'épisode de Protésilas ? Quel ouvrage apprendra mieux à un jeune prince ses devoirs & l'art de gouverner les autres, & de se gouverner soi-même ? C'est Télémaque qu'on peut appeller le *livre des rois* ; tous les hommes en général ont à y puiser des leçons & des exemples de sagesse & de bienfaisance ; voilà de ces chefs-d'œuvres de morale qui n'ont point le dégoût du précepte. Je le redis : l'être le plus vicieux n'a qu'à lire attentivement cette fable sublime, & il se sentira un goût décidé pour la vertu.

La peinture des ridicules, &c. Un des grands défauts de notre nation est, peut-être, cette crainte du ridicule, bien plus forte pour nos Français que la crainte du vice. D'où naît cette façon de penser si peu raisonnable ? de l'abus de la société, de cet esprit de vanité

les qui passent quelquefois avec les modes auxquelles ils doivent la naissance: Je n'ai point prétendu marcher dans un chemin frayé : mon intention a été de m'ouvrir une route nouvelle, de m'élever contre le vice qui, bien différent du ridicule, ne change point, & s'affermit par l'habitude & le tems, & c'est le vice, & non le ridicule qui fait les malheurs de l'homme, qui le dégrade, qui mine & détruit les sociétés, produit jusqu'au bouleversement & à l'extinction totale des empires : voilà le fléau mortel qu'il faut combattre. Les ouvrages d'agrément où l'esprit abonde, peuvent insinuer la funeste dextérité de se couvrir d'un

---

qui nous rend étrangers à nous-mêmes, qui nous porte à nous regarder & à nous juger dans les autres. Nous ressemblons à ces malades qui se contentent de cacher leurs maux sous un air de santé; nous nous embarrassons peu d'être soupçonnés d'avoir des vices, pourvû que notre extérieur annonce la politesse; & les agrémens de ce qu'on appelle *le monde*. Les Athéniens redoutoient jusqu'à la petitesse le ridicule : aussi furent-ils le peuple le plus corrompu de la Gréce. On pourroit calculer par la progression de cette crainte si méprisable, le dégré de dépravation où est parvenu un état; les Romains, sous les Cincinnatus, ne connaissoient

masque

masque honnête & trompeur, colorer, si l'on peut parler ainsi, la perverse nature, enseigner ce qu'on appelle *la connaissance du monde*, connaissance aussi dangéreuse que frivole: mais comment extirpera-t-on ces penchants affreux que l'art de la société ne s'attache qu'à déguiser? qui réformera ces ames attaquées d'affections vicieuses? le sentiment, le sentiment offert dans toute sa force. Arrachons des larmes à ces hommes corrompus, & bientôt avec l'attendrissement, le remords entrera dans leurs cœurs; ils connaîtront les vertus, les plaisirs, qui suivent la sensibilité. Quelle femme ne préfereroit le

pas ce qu'on entend par ridicule; ils fuyoient alors jusqu'à l'ombre du vice; quand le luxe & tous les crimes à la suite de la tyrannie se furent emparés de l'empire, ils perdirent leur orgueil, & n'eurent plus que de la vanité. C'est à cette époque que les esprits se rapetissent, que les cœurs se resserrent, & qu'il n'y a plus de ces explosions, la source des grandes actions, & des grandes vertus. La puissance Ottomane alloit envahir les plus belles provinces de l'Europe & de l'Asie, & l'on ne s'occupoit dans Constantinople que de la délicatesse de la prononciation, d'un goût recherché dans les habillements. Qu'est-il arrivé? le sort des Grecs est au-dessous de l'anéantissement: ils sont esclaves.

ſort de Clariſſe malheureuſe à la brillante deſtinée de Théodora ?

Je profite de l'occaſion pour prévénir le reproche que pourroient me faire des eſprits mal intentionnés ; nos cercles ſont infectés de ces méchants à froid qui ne demandent pas mieux que de verſer leurs poiſons ſur tout ce qui les environne : ils trouveroient plaiſant de m'accuſer d'*anglomanie*, parce que ce recueil contient des *hiſtoires anglaiſès*. On ne me rendroit point juſtice, ſi l'on me rangeoit dans

---

Théodora, *&c.* La vertu éleva Athénaïs au trône des Céſars : le crime même dans toute ſon horreur dégoutante y fit aſſeoir Théodora ; Procope nous en a tracé un portrait qui fait frémir ; il ſeroit à ſouhaiter que cet hiſtorien eût eu beaucoup d'imitateurs, & qu'on nous peignît avec un tel pinceau les excès auxquels s'abandonnent ces hommes qui ſont au-deſſus de la crainte des loix & des punitions. Si Caligula ou Néron euſſent pu lire des mémoires fidèles de la vie de Tibére, ils auroient éprouvé des remords, ou dumoins auroient-ils redouté la vérité de l'hiſtoire, & cette crainte eût fait le ſalut de Rome & du monde entier. Qu'il me ſoit permis de le dire ici : en général, je ne connais pas d'hommes plus coupables que les hiſtoriens ; ce ſont les premiers & les plus laches des flatteurs. Céſar n'eût point donné des fers à ſa patrie, ſi l'hiſtoire ne s'étoit attachée à nous repréſenter le deſtructeur des Perſes comme le modèle des héros.

la classe de ces Français, qui ont la faiblesse d'emprunter de nos voisins, jusqu'à leur *spleen*. Je m'honore du pays où j'ai reçu la naissance. La raison qui m'engage à puiser des sujets chez une nation que la nôtre estime, n'est pas difficile à concevoir. Soit que l'influence du climat y contribue, soit que le genre de vie produise cette différence, la nature en Angleterre parait être plus énergique, plus vraie que parmi nous; la contagion de la societé & du *bel-esprit* y est moins répandue. Si un peuple sur la terre peut nous donner une idée de la simplicité Grecque, ce sont sans contredit les Anglais, j'entends ceux qui vivent dans la *contrée*, ou la campagne, & non les citoyens de Londres : car tous les habitants des grandes villes se ressemblent : parvenus au même dégré de corruption, ils ont à peu près le

Jusqu'à leur spleen, *&c.* C'est ainsi que les Anglais appellent la maladie de la consomption, maladie qui semble leur être particulière, & qu'on attribue sur-tout au climat de Londres. Au reste ne nous applaudissons point d'être exempts de ce mal; n'avons-nous pas nos vapeurs?

même fonds de vices & de folies. Une jeune fille Anglaise élévée au village est une espèce de créature céleste pour la beauté, la modestie, & si l'on peut le dire, la virginité des mœurs. C'est-là que se trouvent l'amour des devoirs, le respect plein de tendresse pour les parents, la soumission sans bornes à leurs volontés, les connaissances utiles qui servent, dans la suite, à former l'épouse accomplie, la mère de famille. On ne sera donc plus surpris que l'Angleterre m'ait fourni plusieurs de mes personnages.

J'ai aspiré à intéresser par la simplicité, par le sentiment, persuadé que le langage qui l'exprime est de tous les tems, & de tous les goûts.

Une jeune fille Anglaise, &c. Le tableau n'est point flatté : tous ceux qui ont voyagé en Angleterre rendront justice à la vérité de l'éloge. C'est sur-tout dans les provinces du Nord que se trouvent ces prodiges de beauté & de candeur. Lisez bien Clarisse, & vous aurez une idée exacte des agréments & des qualités intéressantes d'une jeune Anglaise : aussi la plupart de leurs poëtes ne manquent-ils pas de les comparer à des anges, & la louange n'est ni romanesque ni ridicule.

On n'appercevra dans mon ſtyle aucune de ces nuances délicates qui ne ſont ſaiſies que par les yeux de l'eſprit : j'ai voulu parler au cœur, & non m'attirer des éloges. Quand je n'aurois fait couler les larmes que d'un ſeul de mes lecteurs, quand le peu d'écrits qui me ſont échappés n'auroient donné lieu qu'à une ſeule bonne action, je ne deſirerois point d'autre récompenſe ; c'eſt, ſelon moi, l'unique ſalaire qui puiſſe payer dignement l'homme de lettres pénétré de la nobleſſe de ſon art. Conſidérés dans notre véritable deſtination, nous ſommes, en quelque ſorte, les gardiens de ce feu ſacré qu'éteint l'abus des paſſions, & de la ſociété ; c'eſt à nous qu'eſt commis le ſoin d'entretenir dans le cœur humain cet attendriſſement, principe & aliment de la morale, & la plus délicieuſe, peut-être, de nos ſenſations. Encore une fois, ſi mes

---

La plus délicieuſe, peut-être, de nos ſenſations, &c. Un homme en place, qui avoit vécu, me diſoit, un jour, avec une eſpèce d'enthouſiaſme : « J'ai goûté de

faibles ouvrages avoient pu exciter un acte d'honnêteté ou de bienfaisance, je croirois avoir remporté le prix le plus satisfaisant : il vaudroit bien ces distinctions usurpées qui ne font souvent que rendre la médiocrité ou la bassesse plus connues. Si nous ne pouvons faire du bien, goûtons dumoins le bonheur de l'inspirer : il n'est point d'autre éclat, d'autre gloire, d'autre félicité. Souvenons-nous du célèbre maréchal de Luxembourg, qui, près d'expirer, répondoit à un courtisan assez flatteur pour lui parler encore de ses succès militaires : « Eh! pensez-vous qu'en ce moment » je ne préférerois point à mes victoi- » res l'avantage d'avoir donné un verre » d'eau à un malheureux? »

» tous les plaisirs, & j'ai éprouvé qu'il n'en est point » de plus délicieux, de plus nourrissants, si l'on peut le » dire, pour l'ame, que d'obliger des infortunés, d'es- » suyer leurs larmes; cette volupté-là reste dans le » cœur, & l'on perd le souvenir des autres ».

Les APPROBATIONS se trouvent à la fin de chaque Anecdote, *dans l'édition* in-8°.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur D'ARNAUD, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *ses ŒUVRES en vers & en prose*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer, lesdit Ouvrages, autant de fois que bon lui sembléra, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de *six années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept-cent vingt-cinq ; à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un

dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conseillers, Secrétaires, soit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le Mercredi *treizième* jour du mois de *Décembre*, l'an *mil sept-cent soixante-neuf*, & de notre Régne, le cinquante-cinquiéme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 929, fol. 81. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses Art. 41. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Réglement : A Paris ce 19 Décembre 1769.

Signé, KNAPEN, Adjoint.

FANNY.

FANNY,

HISTOIRE ANGLAISE.



FANNY,

HISTOIRE ANGLAISE.

LE Lord Thaley entroit dans l'âge des passions ; il étoit né avec une ame droite, & beaucoup de sensibilité ; un rang élevé, de la fortune, une société de gens corrompus, c'est-à-dire la société du grand monde, la facilité de céder à ses penchans, tous ces ennemis du sentiment & de la raison étouffoient en lui la nature, qui, pour peu qu'on l'écoute, nous ramene toujours à la vérité & à la vertu ; il brilloit parmi ces étourdis qui vont se crever aux courses de Newmarket ; l'Angleterre retentissoit de ses paris exorbitans ; Handel le regardoit comme un de ses partisans déclarés, & personne ne chassoit le renard avec plus de grace &

d'adresse; le modèle, en un mot, des *Beaux* du jour, Thaley se distinguoit par tous les agrémens & les travers. Il possédoit une très-belle terre dans le comté d'Essex.

Sir Thoward étoit de toutes ses parties. Ce gentilhomme avoit la figure avantageuse, & un esprit séduisant; c'étoit le professeur le plus éloquent du vice; il sçavoit répandre des charmes sur les différentes matieres qu'il traitoit; le plaisir parloit par sa bouche: il ne lui étoit donc pas difficile d'entraîner Thaley au gré de ses volontés. Une ame jeune & enflammée est dépendante des sens, & elle reçoit aisément les impressions qui la flattent.

Thaley, après un dîner agréable avec ses amis, la tête échauffée d'images voluptueuses, se promenoit seul dans une des allées de son parc; elle le conduisit insensiblement à la maison de son fermier, que l'on appelloit James. Il entre: toute la famille s'empresse

---

Des *Beaux*, expression anglaise qui désigne ce que nous appellions autrefois *Petits maîtres*, & ce qu'aujourd'hui nous nommons *Elégants*.

à marquer ſa joie d'être honorée d'une telle viſite ; le bon fermier préſente ſes enfans au lord, en lui diſant : Mylord, ils doivent tout à vos bienfaits ; je les éleve pour vous conſacrer leurs ſervices ; ils ne pourront acquitter la reconnaiſſance & le reſpect de leur pere. Ce vieillard accompagnoit ſes expreſſions de ce ton de ſentiment qui anime la véritable éloquence ; deſtiné dès le berceau à l'emploi de miniſtre, il avoit fait d'excellentes études à Oxford ; des diſgraces inattendues l'avoient forcé d'embraſſer un autre état : mais ſon caractere eut anobli les conditions les plus obſcures.

Thaley jette les yeux ſur les enfans de l'honnête fermier ; il eſt frappé à la vue de la plus jeune de ſes filles. Elle touchoit à ſa ſeiziéme année ; l'Irlande, ſi vantée pour ſes beautés, n'en a point à nous oppoſer d'auſſi raviſſante. Fanny étoit un ange deſcendu ſur la terre ; la dignité même de l'ame éclatoit ſur ſon front ingénu, & la pudeur coloroit ſes joues de roſe ; toutes les graces ſe réuniſſoient autour de ſa bouche ver-

meille; elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante, les cheveux du plus beau châtain; le charme de ſes yeux ne ſçauroit ſe repréſenter; il ſuffit de dire qu'on ne pouvoit voir Fanny, ſans éprouver à la fois deux ſentimens rapides, celui de l'admiration & celui de l'amour: ce dernier fit de prompts ravages dans les ſens du lord.

Fanny parla: chaque mot ſe lance en traits de flamme dans le cœur de Thaley, & acheve de le ſubjuguer; il veut donner des ordres à James: il n'eſt plus le ſeigneur, le maître de Fanny, de la fille de ſon fermier; il laiſſe échapper quelques expreſſions mal articulées; Fanny l'avoit troublé.

Le lord s'en retourne, tranſporté d'amour: — Ah! Thoward, c'en eſt fait, je ne ſuis plus à moi; j'ai vu la beauté, la vertu, les graces mêmes; j'ai vu l'éternelle maitreſſe de mon cœur: oui, divine Fanny, triomphez de toute ma fierté... Mon ami, je voudrois paſſer ma vie à l'adorer, à lui parler de ma tendreſſe; il n'en peut être de plus pure, de plus vive. Eh! quelle eſt donc

cette infante si admirable, lui dit sir Thoward avec un souris railleur? — C'est Fanny, la fille de mon fermier, faite pour être la reine, la souveraine du monde entier. — La fille d'un paysan! mon cher lord, tu extravagues! voilà bien le langage des amans! — Sir Thoward, tréve de badinage. Vous ne pouvez juger de ma passion: vous n'avez point vu Fanny. L'angélique créature! c'est une taille, un air, un son de voix!.. Oh! mon ami, ce trait restera toujours dans mon cœur! Comment posséder Fanny? & j'en mourrai, si je ne la possede pas. — Qu'est-ce que tu dis? Quoi! tu mourras, si tu ne possédes pas la fille de ton fermier, de ton domestique! Eh! mon pauvre Thaley, tu perds entiérement la tête; tu déraisonnes. Qui t'empêche de te satisfaire? Parle, ordonne, faisla venir, &... contente-toi: elle est trop heureuse de te plaire. — C'est toi, Thoward, qui n'y penses pas; tu veux que j'aille couvrir d'opprobre cette famille, qui s'étend sous ma protection, que j'abuse de mon

autorité, que le fort écrase le faible! Fanny est trop belle, pour n'être pas honnête.
— Ma foi! mon ami, l'amour fait d'étranges métamorphoses! Te voilà monté sur un ton de dignité que je ne passerois pas à un Irlandais qui voudroit attirer dans ses filets quelque riche veuve. Comment! mais... mais tu es plaisant! ne vas-tu pas imaginer que ta Fanny est un trésor qu'on ne sçauroit acquérir? De l'argent, mon cher Thaley, de l'argent! James t'aura de grandes obligations, & la petite Fanny... entre nous, là, crois-tu qu'elle en soit bien fâchée?.. avec ces sortes de gens..—Thoward, Thoward, l'esprit t'a gâté; ce sont ces sortes de gens, qui ont de la vertu, & James voudroit-il m'abandonner sa fille, son honneur, pour de l'argent? Non, Thoward, non, je n'irai pas déchirer ce cœur paternel; je ne puis m'y résoudre. Et comment oserois-je proposer?.. Fanny... mon ami, il faut l'oublier; je l'aime déjà assez pour la respecter. Thoward l'interrompit par des éclats de rire: —Du respect aussi?

extravagant ! il ne te manquoit plus que cette sottise. Oh ! voilà une passion bien établie ! Allons, mon cher, prends courage. Depuis quand l'espérance n'est - elle plus à la suite de l'amour ?

James avoit donné une éducation cultivée à sa fille ; on la citoit dans tout le district du comté d'Essex, comme un exemple de graces & de sagesse ; un de ses parens, ministre d'un village voisin de la ferme, avoit pris plaisir à l'instruire & à la former ; elle lui devoit des connaissances au-dessus de son âge. Les leçons du ministre n'avoient pas empêché Fanny d'avoir un cœur, & elle le sentit à la vue du jeune lord. Il étoit revenu plusieurs fois chez le fermier, & chaque fois il trouvoit de nouveaux charmes à Fanny ; il devenoit rêveur ; tout l'art de la plaisanterie de Thoward ne pouvoit le tirer de cet état ; cette mélancolie, qui naît de la tendresse, est peut-être la premiere des voluptés : c'est le caractere du véritable amour. Le sentiment fuit la dissipation & la joie ; il tire ses forces de la so-

litude, & rien n'approche de la douceur de ſes larmes.

Un jour Fanny préſente un bouquet à Thaley. Monſeigneur, lui dit-elle en rougiſſant, je voudrois bien que ces fleurs fuſſent plus belles; je les ai choiſies exprès pour votre *Grace*. — Des fleurs de votre main, divine Fanny! elles feront contre mon cœur.

Cette réponſe pénétra l'ame de Fanny; ſon beau teint ſe colora d'une nouvelle rougeur. De retour chez lui, Thaley couvre ces fleurs de mille baiſers; il leur parle, comme s'il eût parlé à Fanny même. Tu ne ſens pas, diſoit-il à Thoward, tout le charme attaché à ce bouquet! C'eſt l'amour que je reſpire. Tiens, admire quelles brillantes couleurs! quelles odeurs délicieuſes! c'eſt ma chere Fanny qui l'a cueilli; j'y reconnois encore la trace de ſes doigts; cette roſe a conſervé le parfum de ſon haleine: oh! ſi ſa bouche en avoit approché!

Pour votre Grace. titre équivalent chez les Anglais à ceux d'*Excellence*, de *Grandeur*, &c.

Sir Thoward, à ces transports, opposoit l'amertume de la froide raillerie : — Il faut, mon cher Thaley, que tu ayes lu ces misérables romans français ; te voilà perdu pour Londres ! Sçais-tu bien qu'on te montrera au doigt, quand tu reviendras ? Je croyois avoir fait de toi un second Lovelace, & tu joues le berger langoureux !

Thoward accompagne Thaley chez le fermier ; il voit Fanny : il est déconcerté, tant la beauté naïve a d'empire sur nos sens ! il a besoin de rappeller toute son audace & la corruption de son cœur, pour se parer lui-même du trait qui avoit frappé le lord. Il veut employer le ton de la ville, ce ton de familiarité insolente, auprès de la respectable villageoise ; elle parle : il est confondu ; il en a de l'humeur en secret. Thoward s'enhardit ; il reprend son ton plaisant ; il a enfin un entretien particulier avec James. Ce digne vieillard revient, en levant les yeux au ciel, égaré, pâle, défait, la mort sur le visage : — Mes enfans, sortez,

ſortez... Ah! monſeigneur, (en ſe jettant, les mains jointes, aux pieds de Thaley, & ſuffoqué par les ſanglots,) que vous ai-je fait pour que vous juriez ma perte & mon deshonneur ? Ma femme, voilà monſieur, (montrant Thoward,) qui vient m'offrir de l'argent, t'y ſerois-tu attendue, afin que je livre notre fille Fanny à mylord. Quelle propoſition ! Nous croire capables d'une pareille baſſeſſe! proſtituer cette chere enfant que nous avons élevée, qui n'a vu parmi nous que des exemples de vertu & d'innocence !.. Mylord, ôteznous la vie: mais laiſſez-nous l'honneur; c'eſt le ſeul bien que nous poſſédions ſur la terre; nous n'envions point les richeſſes. Eh quoi ! ne ſommes-nous plus vos dignes ſerviteurs?.. Vous vous troublez, mylord! Ah! vous n'avez jamais eu cet abominable deſſein: c'eſt vous, monſieur, qui donnez à mylord de ſemblables conſeils. Que diroit, hélas ! monſeigneur ſon pere ? Il nous traitoit comme ſes enfans. Non, mon cher James, interrompt Thaley, je n'ai jamais

eu cette affreuſe idée ; c'eſt une plaiſanterie déplacée de mon ami ; raſſurez-vous. Oh ! je m'en doutois bien , pourſuivit le bon vieillard, que vous ne pouviez à ce point dégrader votre protection, & oublier vos bontés pour des créatures reconnaiſſantes, qui vous béniſſent tous les jours de leur vie... Au reſte, monſieur, (s'adreſſant à ſir Thoward,) voilà d'horribles plaiſanteries ! Nous pouvons être pauvres : mais nous connaiſſons l'honneur auſſi bien que vous. Si un de nos pareils, ajoute-t-il en ſanglotant, m'avoit oſé faire ces infames propoſitions, j'en ſerois venu à des extrémités, . . que le reſpect m'interdit. — Je vous le répete, mon cher James, mon ami n'a point prétendu vous inſulter : c'eſt un badinage dont je vous demande pardon pour lui ; & il ſort.

Tu lui demandes pardon pour moi, dit Thoward ! — Sans contredit ; on doit des excuſes au dernier des hommes, quand on l'a offenſé ; alors il eſt notre ſupérieur & notre maître. . . Ah, cruel ! tu fais tous

mes malheurs: tu as manqué au pere de Fanny.

J'ai dépeint Thaley comme le coryphée de ces petits seigneurs qui cachent tous les défauts sous un vernis d'agrément; je ne me démens pas: mais l'amour opere des prodiges: il avoit fait du lord frivole & audacieux, un amant respectueux & timide; son ame, en recevant les impressions d'une tendresse pure, s'ouvroit à l'honnêteté. Ce discours du pauvre James, l'avoit désolé; il falloit que sir Thoward eût avec lui une liaison aussi intime, pour qu'une rupture déclarée n'eût pas suivi, dans l'instant, la démarche de ce méprisable ami, bien digne de remplir le rôle d'homme du monde.

Thaley étoit désespéré: il adoroit Fanny; il n'osoit la revoir; il craignoit les regards de James & ceux de sa fille. Ses amis l'arrachent à sa terre, l'entraînent à Londres, & le replongent dans toutes ces folies & ces égaremens que la ville appelle des plaisirs.

James, depuis ce moment, avoit perdu

cette gaiété, le partage heureux des habitans de la campagne; peu rassuré par les promesses du lord, il regardoit, en soupirant, sa fille qui croissoit en agrémens, & quelquefois les pleurs venoient sur les bords de sa paupiere.

Mon pere, lui dit un jour Fanny, oserois-je vous demander le sujet de votre tristesse? Depuis quelque temps, vos regards s'attachent sur moi; vous soupirez; il vous échappe des larmes: vous aurois-je, mon tendre pere, causé quelque chagrin? n'aimeriez-vous plus votre fille Fanny? — Ma fille, écoutez-moi, & répondez avec franchise. — Mon pere, je vous ai toujours dit la vérité. — Ma fille, que pensez-vous de monseigneur? Comment le trouvez-vous? Parlez vrai. — Fort aimable, (& elle disoit cela en rougissant, & les yeux baissés) mon pere, ne le trouvez-vous pas de même? —Fanny, apprenez à connaître les hommes: eh-bien! ce lord qui vous paraît si aimable, il vouloit me faire mourir de douleur, moi, & votre pauvre mere, me priver de ce que

j'aime le plus, de ma chere Fanny. —Comment? Que dites-vous? —Il vouloit, mon enfant, (enla ſerrant contre ſon ſein, & l'arroſant de ſes pleurs) me deshonorer... te prendre pour le jouet de ſon libertinage... pour ſa maitreſſe... (& là, il tombe dans les bras de ſa fille.) Ah, s'écrie Fanny, quels monſtres que les hommes! qui auroit cru cela de monſeigneur? — Prends garde, ma fille, aux piéges qu'on peut te dreſſer: ne reçois point de lettres; ne reſte point ſeule aux champs; ſois, s'il ſe peut, toujours dans le ſein de ton pere & de ta mere; ſonge que le premier des biens eſt l'innocence; embraſſe-moi, ma fille, & ſois notre honneur & notre conſolation. Fanny répandoit des larmes. — Non, mon pere, non, vous n'aurez jamais à rougir de moi... Je n'aurois pas attendu ce trait de monſeigneur! il eſt bien barbare de venir ainſi troubler notre tranquillité!.. qu'il ne vienne jamais ici!.. Oh! qu'il n'y vienne jamais...
— Nous lui devons la reconnaiſſance & le reſpect, ma fille; & c'eſt à vous de garder

un

un profond silence ; profitez seulement de mes conseils.

Fanny seule se répéta mille fois dans le fond de son cœur : peut-on être si aimable avec des sentimens si indignes d'un honnête homme ? La détestable ville que Londres ! c'est elle qui aura gâté l'esprit de monseigneur ; s'il fût toujours resté ici, assurément il n'auroit pas cherché à s'avilir par une telle trahison.

Thaley s'étoit en vain rendu au tourbillon de ses amusemens passés : il avoit porté à Londres le trait qui le déchiroit ; le souvenir de Fanny triomphoit de tous ses plaisirs & en détruisoit l'illusion ; il la revoyoit par-tout.

Il n'attend pas la belle saison pour voler à sa terre, accompagné de ses amis, qui réunissoient tous leurs efforts pour le guérir d'une passion, disoient-ils, si dégradante & si méprisable. Un pair de la Grande-Bretagne soupirer & se prendre d'un amour de roman pour une petite fille des champs ! ne voilà-t-il pas un rôle bien distingué ?

telles étoient les représentations dont on l'accabloit. Thaley, le verre à la main, & enivré des plus excellens vins de France, promettoit quelquefois d'oublier Fanny; il se levoit le lendemain plus épris que jamais.

On doit bien s'attendre que mylord, arrivé à sa terre, courut plutôt à la ferme qu'au château. Il aimoit; il étoit timide, & il en étoit plus aimable; il ne pouvoit vaincre une espece d'embarras qu'il ressentoit toujours à la vue de James. Pour Fanny, elle eut bien voulu haïr Thaley: mais il avoit rapporté de nouveaux agrémens. Elle se retiroit, lorsqu'il entroit chez son pere; cependant elle le regardoit, baissoit vîte les yeux, & ce regard la laissoit dans un trouble qu'elle avoit de la peine à cacher. Thaley, de son côté, imaginoit mille prétextes pour la voir; sa présence étoit nécessaire à son bonheur.

Il rencontre, un jour, Fanny à quelques pas de la ferme: elle lui paroît plus belle, plus séduisante qu'il ne l'avoit encore vue;

un joli chapeau sur la tête, des fleurs de prés qui tomboient négligemment à son côté, les cheveux dans un désordre préférable à toute l'élégance de l'art, le sein agité, quelques larmes qui s'échappoient de ses beaux yeux sur ses joues de roses : c'est sous cet aspect enchanteur qu'elle s'offrit aux regards de Thaley; elle étoit assise au pied d'un arbre, & l'on découvroit aisément qu'un chagrin profond occupoit ce jeune cœur. Le lord s'élance à ses genoux : — Vous pleurez, Fanny! aussi-tôt elle se leve en s'écriant : monseigneur! Il veut lui prendre la main : elle la retire avec précipitation, s'efforce de s'éloigner, & de regagner la ferme. — Non, belle Fanny, vous ne me quitterez pas. Eh! que vous ai-je fait, ma chere Fanny? quel crime ai-je commis? — Ah! monseigneur, laissez-moi, laissez, que je coure à mon pere; il m'a défendu de vous parler, de vous voir; monseigneur, cela est bien affreux, ajoûte-t-elle, en laissant échapper ses larmes avec plus d'abondance, d'avoir voulu abuser de notre pauvreté!....

vous avez chagriné mon pere, tous mes parens! je n'ai point mérité cet affront de votre Grace.

En prononçant ces dernieres paroles, elle s'avançoit vers la maison, & elle pleuroit, laissant tomber sa main, dont le lord s'étoit saisi une seconde fois. — Ah! divine Fanny, ne m'accusez pas: c'est mon ami qui est le seul coupable; non, jamais, jamais je n'ai eu cette détestable pensée; soyez-en bien assurée. Moi! ne vous point respecter, quand je vous aime à la fureur! Et qui sur la terre mérite des hommages plus que vous? Belle Fanny, soyez la maitresse, la souveraine de Thaley; dictez-lui des loix, & sa gloire sera de vous obéir.

Il apperçoit James qui marchoit vers eux avec un air de mauvaise humeur, & comme pour gronder sa fille. Mon cher James, poursuit le lord, je le redirai devant vous, à la face du ciel, j'adore votre charmante fille; c'est la vertu même sous les traits des Graces, & je m'applaudis de mettre à ses pieds mes richesses, mon rang, mon cœur.

Fanny rougiſſoit, levoit ſes beaux yeux mouillés de larmes, regardoit Thaley, le trouvoit moins criminel que ſon pere ne l'avoit dépeint, & rebaiſſoit les yeux.

Oui, continue-t-il, je vous le déclare, James, Fanny m'apprend que le ſentiment doit triompher de tous les préjugés.

Il entre dans la maiſon, & devant la femme & les autres enfans, il ajoûte : Fanny ſera ma digne épouſe ; qu'elle partage mon nom, mes honneurs, mes biens ; elle aura toute mon ame. Reçois mes ſermens, mon adorable Fanny, tu vois ton amant & ton mari à tes genoux.

Quelle agitation, quels tranſports dans le cœur de Fanny ! Que faites-vous, monſeigneur, dit James, en relevant Thaley ? C'eſt nous qui devons nous proſterner devant vous ; je ſens tout le prix de vos bontés : mais, quoique peu inſtruits & gens groſſiers, nous ſçavons nous rendre juſtice ; ma fille n'eſt point née pour porter le nom de lady Thaley ; ce titre appartient à des demoiſelles de votre rang ; Fanny, mon-

seigneur, est votre humble servante; elle n'a qu'un seul maître au-dessus de vous, l'honneur. Non, monseigneur, je ne souffrirai point que vous vous mésalliez; je serois un domestique indigne de vos bienfaits, & de ceux de monseigneur votre pere, dont la mémoire me sera toujours chere & sacrée, si je cédois à cette passion qui vous aveugle aujourd'hui. Ma femme & Fanny même auront cette façon de penser, & j'ai l'honneur pour elles de vous représenter votre devoir & le nôtre. N'est-il pas vrai, ma fille, que ce sont là tes sentimens? — Oui, mon pere; & ce oui est prononcé d'une voix tremblante; on auroit dit que le cœur de Fanny eût voulu reprendre ce oui fatal.

Quel triomphe pour la fille de James! elle aimoit le lord, car il ne faut pas le dissimuler; & avec quelle joie secrete elle voyoit combien elle en étoit aimée! il franchissoit l'intervalle des rangs, il l'élevoit jusqu'à celui de son épouse.

Thaley n'en resta point à cette démarche; tous les jours, il revenoit auprès de James;

même obstination à lui demander sa fille en mariage, même refus de la part de ce digne pere. Mylord prend la résolution d'écrire à Fanny; il pose la lettre au pied d'un arbre; il sçavoit qu'elle ne pouvoit passer par un autre chemin, & il comptoit assez sur cette curiosité, qui nous est si naturelle, pour espérer que la fille du fermier ramasseroit cet écrit; il n'y avoit point mis d'adresse. Fanny arrive, voit le billet à terre, & balance si elle y portera la main; elle se retiroit sans l'avoir ramassé: elle tourne la tête, revient sur ses pas, cède à un mouvement involontaire qui l'emporte, prend la lettre, l'ouvre en tremblant, & lit ces mots:

« Vous reconnaîtrez aisément de qui est » cette lettre, & à qui elle est adressée; elle » est de l'homme le plus tendre & le plus » passionné à la femme la plus adorable & la » moins sensible. La belle Fanny peut elle » ignorer que le bonheur du lord Thaley » dépend d'elle seule & du respectable James? » Je ne puis que lui donner ma main & mon

» cœur ; cet hommage eſt bien faible au gré
» de mon amour ; je le ſçais : mais c'eſt tout
» ce qui eſt en mon pouvoir. Si vous m'ai-
» miez, ſi vons aviez un ſeul ſentiment de
» pitié pour le malheureux Thaley, il ſeroit
» bientôt au comble de ſes vœux ; l'amant
» de la divine Fanny deviendroit ſon époux.
» Ah! cruelle, voulez-vous me cauſer la mort,
» à moi, qui ne laiſſe pas échapper un ſou-
» pir qui ne ſoit pour vous, pour vous ſeule?
» Preſſez votre pere de ſe rendre à mes de-
» ſirs. Croyez que vous ſerez la plus heu-
» reuſe & la plus adorée des femmes ; Ja-
» mes m'oppoſe d'inutiles obſtacles : il me
» parle de naiſſance, de grandeur : la vertu
» & la beauté mettent tous les rangs au ni-
» veau. D'ailleurs, je vous l'ai dit : la na-
» ture a conſtaté l'éclat de votre nobleſſe,
» en vous prodiguant tous les charmes ; eh!
» quelle ſouveraine a l'empire de Fanny? J'a-
» joûterai un mot. Vous avez lu Paméla : ſon
» égale doit avoir le même ſort, & recueillir
» la même récompenſe. Votre réponſe dé-
» cidera ſi Thaley finira une vie déplorable,
» qui

» où s'il goûtera le bonheur suprême.

» Votre fidele amant, »

THALEY.

Ah! monseigneur, s'écrie Fanny, pourquoi ne suis-je pas lady ? pourquoi ne suis-je pas reine ? vous n'auriez rien à desirer. Oh ! il ne souffre pas tous mes tourmens. Que n'est-il de ma condition ! j'irois me jetter aux genoux de mon pere & de ma mere, & je serois sa femme. Le pauvre seigneur ! comme il m'aime ! non, assurément, il n'a jamais eu l'idée d'abuser de mon honnêteté ; je me suis toujours bien doutée que c'étoit une invention de ce méchant Thoward.

Fanny tenoit cette lettre à la main, la relisoit cent fois, & toujours avec un intérêt plus vif & des exclamations de tendresse & de douleur. Elle est incertaine si elle la montrera à son pere ; elle voudroit bien cependant ne lui rien cacher. Elle l'apperçoit, court vers lui, & en versant des pleurs qui lui coupoient la parole : — Tenez, mon pere, voici une lettre de monseigneur,

que j'ai trouvée... Le bon ſeigneur ! il eſt bien malheureux ! s'il alloit mourir !

James lit la lettre : — Fanny, vous ne m'avez jamais rien déguiſé ; aimeriez-vous monſeigneur ? (C'eſt alors qu'elle éclate en ſanglots.) Tu m'as tout dit, chere enfant ; tu n'es point devant un juge : tu es dans le ſein d'un pere, d'un ami tendre. Fanny, qu'attends-tu de cette malheureuſe paſſion ? L'honneur t'eſt cher ? — Oh ! mon pere, mille fois plus que la vie. — Comment pourrois-tu te flatter de parvenir au rang de la femme de mylord ? Veux-tu que j'abuſe d'un moment de foibleſſe pour trahir tout ce que je dois à mes maîtres, à mes bienfaiteurs ? Rougirois-tu de ton état, & de ma pauvreté ? Mon pere, dit Fanny fondant en pleurs & joignant les mains, le ciel m'eſt témoin combien je vous chéris & vous reſpecte ! — Eh bien ! ma fille, ſi tu m'aimes, ſi tu aimes l'honneur, ton devoir, la religion, tu étoufferas cette tendreſſe qui ſeroit pour toi la ſource des plus grands malheurs, & peut-être d'une honte éternelle ; nous nous

ſéparerons pour quelque tems ; tu iras te retirer à dix mille d'ici chez ta tante Harris, où tu reſteras cachée juſqu'à ce que mylord quitte ſa terre & retourne à Londres, où il t'oubliera. —Monſeigneur m'oublieroit, hélas ! — Va, ma chere Fanny, tu ne connois pas les ſeigneurs ; tu t'imagines qu'ils ſont comme nous autres gens de la campagne ; j'ai habité Londres pendant quelques années : leurs amitiés ne ſont point de longue durée. Prends un mari de ta ſorte, ſi tu veux être aimée & rendre ta famille heureuſe. C'eſt l'égalité qui produit la confiance, & ſans la confiance, mon enfant, il ne ſçauroit y avoir de bon mariage. Demain tu partiras ; je dirai à ta mere que ta tante te demande, & je la préviendrai. Va tout préparer pour ton voyage.

La foudre avoit écraſé Fanny ; ſon pere la laiſſe ſeule ; c'eſt alors qu'elle ſent toute la force, tout l'empire de l'amour. Elle s'aſſied, la tête appuyée ſur les deux mains, & ſe répandant en ſanglots amers : — Ne plus voir monſeigneur ! m'en ſéparer ! fouler

aux pieds sa tendresse, son bonheur . le mien!.. me briser à ce point le cœur!.. Eh! pourrai-je y résister?.. Ah! mon pere, qu'exigez-vous de moi? Aurai-je le courage de vous obéir, de me traîner jusqu'à mon exil, jusqu'à mon tombeau? Ma tante recevra mes derniers soupirs!.. Oh! j'en mourrai... ah! lord Thaley, lord Thaley...

James étoit assez clair-voyant pour lire dans le cœur de sa fille: il vit le trouble qui l'agitoit; il l'aimoit tendrement, & il croyoit lui donner une preuve de son affection paternelle, en la dérobant à la passion du lord. Le moment fut arrêté pour le départ fatal; personne ne sçavoit où alloit Fanny, excepté sa mere, qui s'affligeoit avec sa fille, en la voyant plongée dans un chagrin qu'elle s'efforçoit de dissimuler.

Fanny, en faisant ses apprêts, laissoit échapper des soupirs; elle rencontre un des garçons de la ferme, qui lui étoit fort attaché; elle craignoit à chaque instant d'être surprise par son pere. — Dis-lui, mon cher Williams, (en tournant toujours la tête)

dis-lui que je ne l'oublierai jamais, & que je suis bien à plaindre. — Et à qui voulez-vous, miss, que je porte ce message? — Et ne te l'ai-je pas dit, mon ami? C'est à monseigneur qui m'aime & qui desireroit m'épouser . . . & mon pere s'y oppose.

Un moment après: — Non, mon ami, ne lui dis rien; j'offenserois mes parens, mon devoir; je manquerois à la vertu... Peut-être, un jour, il apprendra que je suis morte... & que c'est pour lui. Williams, je suis bien malheureuse! mon pere ne sent pas ce que je souffre! . . . . .

Tandis que cette infortunée étoit en proie aux sentimens les plus opposés, James paroît: — Allons, ma fille, embrassez votre mere, vos freres & vos sœurs; partons. Je me charge moi-même de vous conduire, & sur-tout observez le secret.

Quel moment terrible pour Fanny! elle quittoit ces lieux qui l'avoient vu naître, qui avoient vu s'échapper ses premiers soupirs; elle tournoit ses yeux chargés de larmes vers le château: & de quels coups

alors elle étoit frappée! c'étoit une victime qui se traînoit au devant du coûteau mortel.

Un domestique arrive de la part de mylord: — Monsieur James, venez vîte, mylord vous demande; il est au lit, bien malade. Bien malade, s'écrie Fanny! voilà son cœur plein de nouvelles agitations.

James court au château; il trouve en effet mylord accablé d'une grosse fiévre: Thaley ordonne qu'on le laisse seul avec son fermier. Asseyez-vous, mon cher James, lui dit-il d'une voix mourante.—Mais, monseigneur... — Asseyez-vous, vous dis-je... James, vous voyez votre ouvrage! — Comment, monseigneur! — Oui, vous vous obstinez à me refuser Fanny: hélas! vous serez bientôt débarrassé de mes sollicitations; le chagrin de ce refus me conduit au tombeau. — Ah! monseigneur, vous me percez le cœur: moi, être la cause de votre mort, tandis que je donnerois mille fois ma vie pour vous! Mais, monseigneur, jugez vous-même de ce que je dois faire: ma fille est-elle de votre rang? est-ce à des domesti-

ques à s'allier avec leur ſeigneur? Cette paſſion finira ; vous reviendrez de votre aveuglement.—Non, James, non, je ne ceſſerai jamais d'adorer votre fille. Je la venge des torts de la fortune, en l'élevant à moi; & qu'eſt-ce que feroit la nobleſſe, ſi elle ne s'enorgueilliſſoit pas d'être aſſociée à la beauté & à la vertu ? La premiere reine fut la plus belle & la plus vertueuſe des femmes. Fanny mériteroit l'empire de l'univers. — Monſeigneur, voilà le langage de l'amour: mais c'eſt à moi de vous parler celui de la raiſon ; je vous conjure de l'entendre. Je ne ſerois point excuſable... — Mon ami, le deſſein en eſt pris, Fanny ſera ma femme, ou vous creuſerez ma foſſe; voyez, mon cher James, ſi vous voulez ôter la vie au plus tendre des maîtres.

Il lui tend les bras, prend ſes mains, les mouille de ſes larmes.

Ce bon vieillard étoit déchiré par mille impreſſions différentes. —Encore une fois, monſeigneur, que dira votre famille, Lon-

dres, le monde entier? Non, il ne m'eſt pas poſſible de conſentir à une pareille union, ſans manquer à tous mes devoirs... pourquoi faut-il que vous ayez vu Fanny? — James, Je me lierai à Fanny par un mariage ſecret, que je déclarerai après la mort de mon oncle: il eſt ſur les bords de la tombe. Allons, mon ami, rendez-vous; vous ſerez mon bonheur, celui de votre adorable fille & de tous les vôtres; vous ſerez mon pere, continue-t-il, en embraſſant le vieillard qui étoit accablé de ſa ſituation; je vous fais de nouvelles inſtances: accordez-moi la vie; elle dépend de mon union avec Fanny. Je vous le répete, mon cher James, ne craignez point que mes parens ni la cour s'offenſent de mon mariage: ils verront, ils connaîtront Fanny, & toute la terre, n'en doutez point, prendra mes ſentimens.

Le bon homme étoit immobile; il avoit les yeux baiſſés, il ſoupiroit. Thaley appelle ſes gens; on l'aide à ſortir de ſon lit; on l'habille; il monte dans ſa voiture avec

James, & ſe rend à la ferme; il s'élance aux pieds de Fanny, qui étoit accourue à la porte, ſuivie de ſa mere. — Oui, voilà mon épouſe! c'eſt la femme de mon cœur, la femme que le ciel m'a deſtinée, & je n'en veux point avoir d'autres.

La mere recule frappée d'étonnement. Son pere, pourſuit le lord, conſent à mon bonheur, & ſans doute, vous ne vous y oppoſerez pas; vous allez tous trois m'être unis par les nœuds les plus chers & les plus reſpectables.

Fanny étoit plongée dans les illuſions d'un ſonge. Le lord continue avec vivacité: belle Fanny, c'eſt à vous de confirmer ce conſentement qui fait le charme de ma vie.

Elle lui laiſſe prendre ſa main, qu'il couvre de baiſers; Thaley lit enfin ſon triomphe ſur ce front ingénu. C'eſt dans de tels momens que l'ivreſſe de l'amour eſt inexprimable; voilà ce qu'on peut appeller la jouiſſance du cœur. Et quel plaiſir approche du plaiſir enchanteur de ſe dire: je regne ſur une ame qui n'eſt occupée que de moi?

Qu'il eſt peu d'amants heureux, s'il faut cet aveu du ſentiment pour mettre le comble à leur bonheur!

Fanny gardoit le ſilence : mais ſes yeux parloient; quelquefois ils ſe tournoient vers ſon pere, comme pour le conſulter ſur ſa réponſe. Ses parens épuiſent encore les repréſentations les plus fortes: le lord paſſionné ſçait les repouſſer toutes; après bien des combats, des refus, des prieres, des larmes, il eſt donc réglé que mylord épouſera ſecretement miſſ Fanny.

Il vole à ſes amis. Sir Thoward, depuis quelques jours, étoit venu le rejoindre à la campagne; mylord, après le ſouper, fait retirer ſes domeſtiques, demande du vin, & apprend à la ſociété qu'il eſt décidé à donner ſa main à Fanny. Thoward reçoit cette confidence avec indignation, & laiſſant éclater un rire amer, il boit à la ſanté de *mylord Thaley, gendre du payſan James.*

Le pauvre lord eſſuie toutes les railleries, toutes les humiliations; il ſe défend, il préſente les graces, la beauté, les vertus de

cette fille de fermier : de nouveaux ris plus insultans ; on revient toujours à lui montrer l'homme de qualité deshonoré & dégradé par un tel mariage. Il est inutile d'obſerver que Thaley avoit beaucoup de vanité, & que ce vice affreux du cœur humain y eſt ſouvent plus fort & plus dominant que la nature & l'amour.

Cependant il mourra, s'il ne poſſede pas Fanny ; c'eſt ſa derniere réponſe à toutes les objections, & il ne ſçauroit la poſſéder, qu'en devenant ſon époux. S'il employoit la force ou l'artifice, toute cette famille, qui lui étoit chere, périroit de chagrin ; Fanny elle-même le regarderoit avec horreur. Il veut être dans ſes bras, & en être aimé & eſtimé ; en un mot, il ne peut être heureux, qu'en faiſant le bonheur de cette charmante fille. Et comment accorder ſon amour avec ce qu'il doit à ſa dignité, au monde, à ſes amis ?

Sir Thoward, après s'être répandu en déclamations, en projets d'une exécution odieuſe ou impraticable, s'écrie : Pour ce-

lui-ci, messieurs, vous l'adopterez! Tu as donc bien envie, mon cher Thaley, d'être l'heureux possesseur des charmes de la petite Fanny? — Je préférerois le seul plaisir de la voir, à celui de subjuguer toutes les beautés de Londres. — Eh bien! mon ami, embrasse-moi, rends-moi graces d'un expédient qui conciliera à la fois ton honneur, tes plaisirs, ton rang, qui ne te brouillera ni avec ton oncle, ni avec toi-même; repose-toi sur mes soins de tous ces arrangemens. Que veux-tu dire? Parle, reprit Thaley. — N'est-il pas vrai que ton dessein est de te marier avec Fanny? —Sans contredit. — Apprends donc comme je m'y prendrai, & admire mon intelligence, & ce que peut sur moi l'amitié! J'ai dans le voisinage un honnête ministre qui sera à ma dévotion; cet homme-là a fait plus de mariages que tous tant que nous sommes nous n'avons eu de bonnes fortunes. Nous aurons aussi des témoins gagnés; en un mot, mon ami, tu seras marié, & tu ne seras point marié; tu dois m'entendre: tu le seras assez pour

avoir le droit de jouir dans les bras de ta Fanny de tout le bonheur que je te ſouhaite. Quoi ! interrompt Thaley, je trahirois Fanny ! (& il ſe leve avec fureur) — Un moment ; écoute-moi, chevalier aux dignes ſentimens, & reprens ta place. Par ce mariage ſuppoſé, tu viens à bout de ſatisfaire tes deſirs, ſans t'expoſer au reſſentiment de ton oncle... avec le temps, ton amour s'affaiblira. — Je ceſſerois d'aimer !.. — Sois-en sûr, mon ami ; qui eſt-ce qui n'a pas éprouvé de ces paſſions à tourner la tête ? Lorſque tu ſeras revenu de ton ivreſſe, que tu viendras à rougir toi-même de ton extravagance, tu dédommageras Fanny de cette petite ſupercherie, en lui aſſurant un revenu convenable pour ſon entretien ; oh, je ne m'y oppoſe pas ; & ce ſera payer aſſez cher l'honneur d'une fille de campagne. Diras-tu encore que je ne me prête pas aux accommodemens ? — Abominable ami, quels odieux conſeils ! que j'aille, à la faveur d'un auſſi infame artifice, arracher une fille du ſein de ſon pere !.. que je trompe Fanny,

ajoûte Thaley en verſant des larmes! non, cruel, ne l'eſpérez pas; je l'épouſerai à la face du ciel, à la face de la terre. A la bonne heure, que mon mariage demeure ſecret: mais qu'il ſoit ſcellé par la bonne foi, par les ſermens les plus ſaints. — Fou! me laiſſeras-tu achever? Si Fanny a toujours ton cœur, qu'elle mérite en effet de porter le nom de ta femme, qui t'empêche, après cette épreuve & la mort de ton oncle, d'aſſûrer cette union, & de la revêtir alors de ce qu'il y a de plus ſacré? Ce ſera une nouvelle marque d'amour que tu donneras à ta Fanny, puiſque la poſſeſſion n'aura pas éteint tes feux.

On ne ſçauroit exprimer la défenſe de Thaley, ſes larmes, ſes refus, les aſſauts de ſes amis, & ſur-tout ceux du corrompu Thoward, qui employoit tout ſon eſprit pour entraîner le lord dans l'action la plus deshonorante. Ils triomphent; Thaley cède: la faibleſſe eſt toujours près du crime. Qu'un amour emporté par les ſens, differe d'une tendreſſe délicate qui ſe plaît dans ſa pureté,

& qui ne cherche à éclater que par des privations & des ſacrifices ! Le ſcélérat Thoward préſide à cet affreux complot ; tout eſt arrangé pour cette union ſimulée. Vingt fois Thaley déchiré de remords, eſt ſur le point de ſe jetter aux pieds de la malheureuſe Fanny, & de révéler ce myſtere infernal ; ſon indigne ami l'inveſtiſſoit de toutes parts, & l'accabloit, en quelque ſorte, de ſon génie de trahiſon. Le perfide Thaley eſt enfin dans le ſein d'un ange de beauté & d'innocence ; il recueille ces plaiſirs légitimes, ces plaiſirs délicieux qui ne doivent être que le prix de la vertu, & c'étoit le crime même qui les goûtoit.

Cependant le lord ſentoit un noir poiſon qui le dévoroit. Fanny n'avoit point quitté la maiſon paternelle ; elle adoroit ſon mari : c'étoit la tendre Eve, telle que Milton nous la repréſente, ſoumiſe aux volontés d'Adam, & conſervant ſa pudeur dans les bras de ſon époux. Il y avoit pourtant des momens où le plaiſir fuyoit de ſon cœur ; une cauſe inconnue y faiſoit entrer la mélancolie ;

ſon pere & ſa mere partageoient ſa triſteſſe. Mais de quels traits étoit frappé Thaley, lorſque ſes yeux venoient à s'attacher ſur cette adorable créature, ſi touchante, ſi ingénue, ſi innocente dans le ſein même des plaiſirs, & qu'il avoit trompée! Souvent quand elle voloit au-devant de lui, & qu'elle lui prodiguoit de timides careſſes, il la repouſſoit; il laiſſoit couler des pleurs; ſon crime lui cauſoit un frémiſſement continuel. Quelquefois il s'écrioit: ah! perfide Thoward, perfide Thoward!

Revoyoit-il ce vil ſéducteur: — Cruel! dans quel piége m'as-tu entraîné! tu penſes avoir ſervi mon amour? tu m'as rendu le plus coupable & le plus malheureux des hommes! une horrible amertume eſt répandue ſur mes plaiſirs... mes plaiſirs! eh! je n'en goûte point; mon cœur ſe révolte ſans ceſſe; il me reproche comme un larcin honteux juſqu'au moindre regard de Fanny!.. Thoward, je ne l'éprouve que trop! il n'appartient qu'à la vertu de connaître le bonheur. J'ai pu trahir la candeur, la vérité,

rité, la sainteté de la nature, l'amour le plus tendre... J'avouerai tout, je réparerai tout; je brûle de consacrer ces nœuds que l'imposture & l'artifice ont tissus; dût l'Angleterre, le monde entier s'y opposer, Fanny... je serai son légitime époux.

Thaley, rappellé à Londres par son oncle, est enfin obligé de quitter Fanny, de s'en séparer quand il en étoit toujours plus épris. Thoward ne le perd point de vue; il craint que la dissimulation ne l'abandonne; il le presse de garder le secret: il est présent à ses adieux. Thaley jure à Fanny une tendresse inviolable; il lui promet de revenir incessamment à ses genoux; elle ne peut s'arracher des bras de son mari. C'est dans ces momens terribles, que l'amour, que l'honneur tourmentent Thaley; il voyoit Fanny à ses pieds, les arroser de larmes. Il se trouble; non, lui dit-il au milieu des sanglots, je ne suis pas digne de te posséder: tant de charmes, & de vertus méritoient un autre sort; apprends . . .

Thoward l'entraîne dans sa chaise &, le dérobe à un aveu qui pesoit à son cœur & qui alloit lui échapper. Fanny suit le lord des yeux, & dès qu'elle cesse de l'appercevoir, elle tombe évanouie dans les bras de sa mere.

Nos érudits & nos philosophes se récrient contre les pressentimens; ils les traitent de chimeres & d'absurdités : mais il n'y a point d'homme, s'il s'interroge de bonne foi, qui n'avoue que dans les circonstances critiques de sa vie, il a été, pour ainsi dire, averti par une voix intérieure & sourde que l'on pourroit appeller la prédiction du malheur; cette voix s'élevoit avec son accent lugubre dans l'ame de Fanny, qui n'étoit pas même exempte de ces secretes allarmes dans les heures du repos : des songes sinistres venoient ajouter aux tristes pensées que le jour avoit produites. Elle se rappelle les adieux de son mari, son agitation, ce dernier mot qu'il n'avoit point achevé; alors elle est comme frappée d'une effrayante lumiere, & elle

ne voit plus qu'un enchaînement de disgraces prêtes à l'accabler.

James ne cessoit de regretter le moment où Fanny s'étoit offerte aux regards du lord. Hélas! disoit à sa femme ce bon vieillard, notre pauve fille n'eût-elle pas été plus heureuse d'épouser un homme de sa condition? il ne l'auroit point quittée; ils se fussent soulagés, consolés dans leurs travaux; je les eusse serrés dans mes bras; ils m'auroient soutenu aux bornes de la vie; ils m'auroient fermé les yeux. Ah! ma chere Fanny, le bonheur n'est que parmi nous.

Thaley, arrivé à Londres, est emporté par sir Thoward de plaisirs en plaisirs; le perfide connaissoit le cœur humain: il sçavoit que les faiblesses répétées affaiblissent la voix des remords; il entraînoit son ami dans des sociétés qui émoussoient en lui la délicatesse du sentiment; tous les jours, il effaçoit quelques traits de l'image de Fanny.

Thoward avoit fait confidence au lord

Dirton, oncle de Thaley, de l'aventure de ſon neveu; c'étoit de concert avec ce ſeigneur qu'il travailloit à ramener ſon ami à ce tourbillon d'amuſemens, la ruine & la mort des grandes paſſions.

Dirton étoit de ces hommes de cour, qui, parvenus à étouffer la nature, ne ſont remués que par l'intérêt & la vanité, & traitent de petiteſſe tout autre ſentiment; l'amour ſur-tout leur paroît la chimere d'une ame reſſerrée & ſans énergie; ils ne croient ni à ſon pouvoir, ni même à ſes plaiſirs; ils regardent la tendreſſe comme une marque de puſillanimité, & ils penſent que pour s'élever au grand, il n'y a point de ſacrifices auxquels on ne doive ſe ſoumettre. C'eſt ainſi qu'ils immolent le vrai bonheur pour courir après un bonheur factice qui les fuit. Dirton s'attendoit à perpétuer ſon rang & ſes dignités dans ſa famille, & c'étoit une nouvelle carriere qu'il voyoit s'ouvrir à ſon ambition démeſurée.

Thaley commençoit à être attaqué de l'eſpece de contagion qui l'entouroit; il per-

doit de sa sensibilité ; moins empressé à recevoir des nouvelles de Fanny, il trouvoit à peine le tems de lui écrire ; son amour diminuoit, s'affaiblissoit ; il ne se passoit point de jour que les plus jolies créatures de Londres ne fussent pour lui autant de Circés, qui cherchoient à le plonger dans un égarement dont il ne pût revenir. Le premier des ennemis de Fanny étoit la jeunesse de Thaley : à cet âge a-t-on le courage de se rendre compte de ce que l'on sent ? L'étourdissement enveloppe le cœur ; il est réservé à l'âge mûr de goûter les vrais plaisirs ; les premiers momens où l'on entre dans le monde produisent une ivresse aussi dangereuse peut-être pour la véritable volupté que pour la raison.

Thoward, parmi ses séductions, ne négligeoit pas d'intéresser la vanité du jeune lord : c'étoit, comme nous l'avons observé, autant de coups mortels que l'adroit corrupteur portoit à Fanny, plus cruels même que toutes les caresses de ces rivales méprisables de la fille de James. Quand Tho-

ward crut pouvoir être assuré du succès de ses artifices, il confia au lord Dirton les dispositions où il avoit amené son neveu.

Thaley avoit vu au spectacle avec une espece d'émotion lady Cary, fille du lord Dorson; c'étoit de ces beautés plus jalouses de séduire que d'être aimées, qui négligent la vérité de la nature, pour recourir à tous les mensonges de l'art, & dont l'orgueil ne demande qu'à exciter du bruit, & qu'à étendre le nombre de leurs adorateurs; lady Cary n'avoit pas perdu un coup d'œil de Thaley, & elle avoit redoublé de coquetterie pour le mettre dans ses fers; ses succès ne lui étoient point échappés. Cette circonstance favorable au projet du lord Dirton lui fut rapportée; il concerta avec le pere de Cary les moyens d'attacher Thaley; la maison du lord Dorson lui fut ouverte; la jeune lady, à chaque visite, lui paraissoit plus charmante. Sir Thoward, que nous pourrions comparer au héros infernal de Milton, déployoit toutes ses tentations, tous ses artifices; il ajoutoit aux

attraits de la fille du lord, aux graces de son esprit; il faisoit parler sur-tout sa haute noblesse, & l'éclat qu'une telle alliance répandroit sur le mortel fortuné qui seroit son époux. Enfin mylord Dirton, instruit des progrès du complot, déclare à son neveu qu'il se propose de demander pour lui en mariage la fille du lord Dorson; il lui apprend même que c'est une affaire décidée, & qu'il est aimé de la jeune personne; qu'en un mot tout est prêt, & qu'on n'attend plus que son aveu pour sceller cette union. Je me flatte, continue-t-il, que vous ne me désavouerez pas: c'est un des plus riches & des plus brillans partis de l'Angleterre; le roi & toute la cour verront cette alliance avec plaisir. Thaley change de couleur, tombe aux pieds de son oncle, lui expose avec des larmes sa situation, les engagemens qu'il a pris avec Fanny, la nécessité où il est de les consacrer par un mariage légitime. Dirton d'abord l'embrasse, le caresse, lui répond avec une feinte bonté, emploie tout ce qui peut éblouir son neveu: il demeure

inébranlable. La fureur, les menaces succédent aux prieres; Dirton chasse Thaley de sa présence; ce malheureux lord va se réfugier dans le sein du serpent Thoward; celui-ci plus insinuant, plus dangereux, le ramene à son oncle; enfin, après bien de la résistance, bien des combats, Fanny est sacrifiée, & le lâche Thaley épouse la fille du lord Dorson.

S'il est permis de donner des couleurs moins noires à sa perfidie, on dira qu'il fut, en quelque sorte, traîné à l'autel, qu'il pleura dans les bras même de son épouse celle qui étoit la femme de son cœur, la femme avouée & nommée par le ciel; on dira que l'image de Fanny s'élevoit toujours au fond de son ame.

Le cruel Dirton s'étoit chargé d'annoncer à la malheureuse fille de James son arrêt de mort; il avoit promis à son neveu de leur assurer un revenu suffisant qui pourroit, disoit-il, les consoler de ce coup terrible. L'oncle adroit n'en resta point à ce triomphe; il craignoit toujours que Fanny ne disputât

disputât la victoire ; il fit nommer Thaley envoyé dans une des cours de l'Europe, les plus éloignées de l'Angleterre ; Thaley partit donc avec son épouse, accompagné de sir Thoward, qui ne lui laissoit pas un moment de réflexion, & qui l'entretenoit sans cesse de ses dignités & de son éclat, faible dédommagement des douceurs de l'innocence & du véritable amour.

Les inquiétudes & la sombre mélancolie de Fanny augmentoient. Quelques semaines s'étoient déjà écoulées, elle n'avoit point reçu de lettre de Thaley ; elle ne pouvoit repousser des soupçons cruels. En vain étoit-elle rassurée par son pere, par toute sa famille : comment se dissimuler le silence d'un homme qu'elle adoroit ? Elle comptoit les jours, les heures, les momens qui lui restoient à consumer dans les pleurs, jusqu'au retour de la saison où elle devoit revoir son époux. Il faut aimer pour sentir tous les tourmens attachés à l'absence. Fanny avoit toujours les yeux fixés sur le château ; elle alloit souvent s'asseoir à l'ombre de l'arbre,

au pied duquel le lord s'étoit mis à ſes ge-noux; elle ſe rappelloit ces expreſſions de tendreſſe échappées à Thaley la premiere fois qu'elle lui préſenta des fleurs; elle re-liſoit ſes lettres, les baignoit ſans ceſſe de larmes; elle cherchoit à s'aveugler ſur des froideurs que le ſentiment eſt prompt à ſai-ſir, & qu'avec la même vivacité, il eſt porté à excuſer. Enfin le lord étoit tout ce qui l'occupoit.

Un exprès arrive de la part du lord Dir-ton; il demande à remettre un billet de ce ſeigneur à James. Le bon vieillard reçoit avec ſa politeſſe ordinaire le meſſager; il le fait aſſeoir, prend l'écrit fatal, & lit ce qui ſuit:

« Je n'emploierai point, mon cher James, » le ton de l'autorité. Je vous épargne des » reproches que votre imprudence & votre » conduite mériteroient, & je veux croire » que la bonté paternelle vous a aveuglé. » Vous avez dû ſentir que votre fille n'étoit » pas faite pour devenir l'épouſe de mon » neveu: il faut donc que vous renonciez

» à toute prétention. Vous trouverez dans » cette lettre un billet de cinq cent livres » sterlings. Qu'il ne soit plus question de » cette folie du lord Thaley, ou craignez » de m'offenser. »

Le lord DIRTON.

L'infortuné vieillard n'a pas achevé cette lecture, qu'il tombe sans connaissance; il étoit seul; sa femme & sa fille arrivent; elles le relevent, le font revenir à la vie; il voit sa fille, il frémit: — Ah! ma tendre fille! viens, ma pauvre Fanny, dans mon sein. — Mon pere, qu'avez-vous? Pourquoi ce trouble, ces larmes, ces sanglots? Mon pere!.. — Ma fille... ma fille, nous sommes perdus; toutes nos craintes n'étoient que trop fondées; le lord Dirton... — Eh bien! — Il veut casser ton mariage, & il a l'inhumanité de m'offrir de l'argent pour prix de notre honneur; mylord ne sera pas ton époux... — Je ne serois point sa femme?.. Et que serois-je donc?

Ce peu de mots est suivi d'un évanouissement; on porte cette malheureuse fille dans

son lit, où elle demeure dans une espece de léthargie.

Reprenez, dit avec fureur le vieillard au messager, reprenez ce billet & ces bienfaits odieux; je ne suis qu'un pauvre homme, ajoûte-t-il avec les sanglots les plus profonds : mais mylord ne m'ôtera point mon honneur; c'est un bien que je tiens de Dieu, & personne sur la terre, pas même le roi, ne sçauroit me l'arracher; il faudra que monseigneur m'assassine, qu'il soit le bourreau de ma fille, de ma famille entiere, avant que nous renoncions à nos droits, avant que nous brisions des nœuds sacrés. Je vais traîner ma déplorable vieillesse aux pieds du lord Dirton; je me rendrai en prison, & l'on nous jugera... La nature est au-dessus des lords, & l'on n'aura pas deshonoré impunément un honnête homme, qui s'est toujours montré le digne serviteur de mylord. Qu'allez-vous faire, interrompt l'exprès, qui pleuroit avec ces bonnes gens? Mon ami, quel sera le fruit de vos plaintes? On ne cassera

point le mariage de mylord Thaley.... — De quel mariage parlez-vous ? — Vous ignoreriez que le neveu du lord Dirton vient d'épouser lady Cary, la fille de mylord Dorson ? — Mylord est marié avec une autre que Fanny !.. — Et il a même quitté l'Angleterre. O ciel ! (s'écrie James, en se promenant tout égaré de douleur), & l'on se joueroit des liens les plus respectés ! Mylord peut-il avoir une autre épouse que Fanny ?. Allons, je cours à Londres; je vais y chercher la mort ou la justice : le lord Dirton ne sçauroit me la refuser.

Il entre dans la chambre de sa fille, qui commençoit à r'ouvrir les yeux : — Ma fille ! tu ne sçais pas tous nos malheurs, tous les crimes du lord Thaley ! ... Il est marié. — Marié ! — Oui, marié avec une autre que toi. — Thaley m'a trahie ! — Prens courage ; nous avons pour nous le bon droit, & l'honneur; je vole à Londres, & je reviens te rendre la vie. Mylord Dirton seroit-il un barbare, un tigre qu'on

ne pourroit amollir? Ma chere enfant, (il la presse avec transport contre son cœur) va, ce n'est pas vainement que je porterai le nom de ton pere.

On ne sçauroit décrire l'affreuse situation de Fanny. Quels nouveaux coups encore, quand elle apprit que le lord Thaley étoit parti! James, après avoir fait ses adieux à sa femme & à ses enfans, après être revenu plusieurs fois pleurer dans leurs bras, se met en chemin pour Londres, où il accompagne l'exprès du lord Dirton.

Fanny ne sort de son sommeil de douleur, que pour s'écrier d'une voix expirante: c'est vous, Thaley, qui me trompez, qui jurez à une autre cette tendresse que vous m'aviez jurée! c'est vous qui l'épousez, qui l'aimez! Une autre est votre femme! Vous partez, barbare! vous partez, & vous me laissez à l'opprobre, au deshonneur, à la mort! je ne suis plus votre Fanny! Ah! mylord, étoit-ce vos biens, votre rang que j'aimois? Vous lisiez dans

mon cœur, dans ce cœur que vous percez aujourd'hui; vous sçavez que je n'adorois que vous, que vous seul; ô Dieu!.. & c'est vous qui m'assassinez, qui me deshonorez, qui faites mourir de douleur mon vertueux pere!

Ensuite elle retomboit dans son accablement. Jamais toutes les scènes de malheur dont la terre abonde, n'avoient offert de spectacle plus touchant.

L'exprès de mylord Dirton entre dans son hôtel, suivi de l'infortuné vieillard. A peine se présente-il aux yeux du lord, qu'il lui demande des nouvelles de son message: on lui remet pour toute réponse dans les mains le billet de cinq cent livres sterlings. Comment, s'écrie Dirton! cet impudent auroit refusé mes bontés? Il est là, reprit le domestique. Qu'il entre, poursuit mylord avec colere; je sçais comment il faut traiter des gens de cette espece. James paroit, & se jette aux pieds du lord. Oui, mylord, dit ce malheureux pere, dont la voix expiroit dans les larmes, j'ai

nature & la vérité...Je meurs de douleur, mylord; non, je ne puis croire que mylord Thaley ait formé d'autres liens; on a voulu par cette feinte tenter ma probité. Ah! mylord, encore une fois, voyez à vos genoux un malheureux pere, qui les embrasse avec soumission, qui ne les quittera point qu'il ne vous ait touché. Je n'implore que l'humanité, la seule humanité. Vous fûtes pere, mylord; c'est un pere expirant de vieillesse & de douleur qui se traîne à vos pieds...non, vous ne serez point capable d'une action aussi indigne de votre rang! il n'est pas possible... Tiens, reprend Dirton, je te donne encore cinq cent livres sterlings, & qu'il ne soit plus question de toi ni de ta fille.—Vous refusez de m'entendre, mylord? vos nouvelles propositions sont de nouveaux outrages dont vous m'assassinez. Eh bien! mylord, vous m'arracherez la vie; vous vous souillerez de mon sang; vous me foulerez à vos pieds... je ne retournerai point à ma fille.—Insolent! je crois que tu veux chez moi me faire

violence! — J'y mourrai, ou vous m'accorderez votre consentement pour un mariage qui ne sçauroit vous deshonorer. Fanny étoit une fille honnête ... Mylord, attendez tout de mon désespoir : il est affreux...— Tu me menaces, audacieux ver de terre! apprends toute la faiblesse de tes prétentions : je vois sur quoi se fondent ton opiniâtreté & ton orgueil; tu t'es imaginé que ta fille étoit liée à mon fou de neveu par des nœuds indissolubles. Je voulois devoir à ta complaisance, à ton devoir, ce que j'obtiendrai par des droits légitimes.; sçache donc que les tiens sont chimériques, que ta fille a été le jouet de la tendresse de Thaley, que ce mariage, dont tu oses te prévaloir devant moi, n'a été qu'un stratagême pour obtenir ce qui ne vaut pas, en vérité, mille livres sterlings. — Ma fille n'est pas l'épouse de mylord Thaley? — Jamais elle ne l'a été; elle a été sa maitresse, mon ami, & c'est encore bien de l'honneur que t'a fait le lord mon neveu.

Un coup de tonnerre n'eut pas renversé James avec plus de rapidité; il tombe à terre, privé de connaissance. Mylord Dirton sort de son appartement, ordonne froidement qu'on mette *cet homme* à la porte, lorsqu'il sera revenu à lui, & qu'on lui compte mille livres sterlings. Ce spectacle eut ému les sauvages les plus féroces; ce vieillard étoit étendu sur le pavé, ses cheveux blancs souillés dans la poussiere & dans les larmes; il respiroit à peine, & la pâleur de la mort se répandoit sur son visage. Un domestique, plus homme que son maître, se sent attendri pour cet infortuné; il le prend dans ses bras, le rappelle à la vie; James ouvre les yeux, pousse un cri, & retombe sur la terre : — Elle n'est point mariée! on a trompé ma fille! ah! Dieu! Dieu! Il se releve avec impétuosité; il cherche mylord; il est obligé de se rasseoir; les forces lui manquent, & il ne peut que verser un torrent de larmes, & tourner de tems en tems de longs regards vers le ciel. Ce domestique compa-

tissant s'efforce de le consoler; il l'exhorte à plier sous sa mauvaise fortune; il lui représente la qualité & le crédit du lord Dirton; il finit par lui révéler toutes les circonstances du mariage feint de Thaley avec Fanny. James désespéré, s'arrache les cheveux, parle de poignarder mylord Dirton; l'intendant lui apporte mille livres sterlings: — Tenez: ils sont comptés. Croyez-moi: l'argent est un remede pour bien des maux; la fortune... Le vieillard ne le laisse pas achever; il accable cet homme d'un coup d'œil où éclatoit tout son mépris, & jette la somme loin de lui avec cette vive indignation, l'élan d'une ame navrée de douleur. — Misérable! que ton maître garde ses infâmes richesses. Va, il a accumulé assez d'affronts sur ma tête chauve; je vois trop que je n'ai d'autre protecteur, d'autre vengeur que Dieu: c'est donc lui que j'implore; c'est à lui que j'en appelle; il punira les scélérats, qui ont trompé ma fille, ma chere Fanny. Mon ami, ajoûte-t-il, en s'adressant au domestique charitable

James qui avoit eu la noble hardiesse d'écrire au lord Dirton une lettre remplie de tout le sublime de la vertu réduite au désespoir. Il ne doit point paraître étonnant que James parle ainsi: qu'on se souvienne qu'il étoit instruit; & puis, une ame vraiment vertueuse se développe, s'éleve, s'annoblit, & domine dans les circonstances où elle est intéressée fortement. James étoit pere; il étoit offensé. On a de tous tems observé que tous les hommes devenoient des prodiges de valeur, de fermeté, d'éloquence, dès qu'ils étoient emportés par les grands mouvements de la nature, source unique des actions éclatantes & des talens distingués. Voici la lettre de ce vieillard si attendrissant.

« Homme barbare, c'est au nom du » Maître suprême de l'humanité que je t'é» cris: il n'y a d'autres titres à ses yeux » que ceux de la vérité & de la vertu, » d'autre rang que celui de l'honnête hom» me; tu l'as dégradé ce rang; tu t'es rab» baissé au-dessous des plus vils criminels;

» tu

» tu as enfoncé mes derniers pas dans
» l'opprobre & dans la souillure. Pour ré-
» compense des travaux d'un vieux ser-
» viteur, qui mangeoit au prix de ses no-
» bles sueurs un morceau de pain, tu
» portes la désolation dans son cœur ex-
» pirant; tu flétris dans son sein même,
» l'honneur de sa fille! Ah! cruel, le ciel
» vous redemandera compte des larmes
» de sang que vous me faites répandre.
» Votre détestable neveu...je le cite au
» tribunal de Dieu, à ce tribunal où l'or-
» gueil de la naissance, l'impunité de la
» fortune, l'audace du crime, où la sé-
» duction ne trouve point d'accès. Nous
» serons vengés, mylord; vous aurez un
» jour des remords d'une action si abomi-
» nable; il ne sera plus temps; vos tristes
» victimes seront toutes dans la fosse; c'est
» de cette fosse que s'élévera mon cri,
» un cri éternel, jusqu'aux cieux...Vous
» avez deshonoré ma vieillesse; vous avez
» couvert de la boue de l'infamie un hom-
» me, une famille entiere qui vous ser-

» voit, qui vous aimoit, qui croissoit à
» l'ombre de votre protection.. vous avez
» opprimé la foiblesse & l'innocence... Je
» vous rends, à vous & à votre perfide
» neveu, la ferme & les biens qui m'é-
» toient confiés : qu'un abîme, que l'enfer
» s'y ouvre pour vous engloutir vous &
» vos pareils ! Nous irons arroser de nos
» larmes une autre terre, nous y dessécher
» de misere & de douleur, y pousser nos
» derniers soupirs... Inhumain ! puisse ma
» lettre porter dans votre ame tous les
» traits dont vous m'assassinez ! Un homme
» réduit à l'extrémité où je suis, est au-
» dessus de toute crainte; faites-nous don-
» ner la mort; ce crime doit suivre né-
» cessairement celui que vous venez de
» commettre ; il sera moins affreux sans
» doute, & c'est tout ce que James brûle
» de vous devoir. »

Ce pere affligé quitte Londres, en chargeant cette ville d'imprécations; son déseſpoir augmente & éclate à l'approche de sa maison; il ne l'a pas plutôt apperçue

qu'il s'écrie avec des ſanglots : voilà l'aſyle de ma pauvreté ! c'eſt-là que j'élevois ma malheureuſe fille dans l'innocence & la vertu ! c'eſt là ſon berceau, qui a été pour nous la ſource d'une humiliation éternelle !.. Eh ! comment m'offrir à leurs regards ? De quels traits vais-je les frapper ? Aurois-je cru que cet opprobre fût réſervé à mes derniers jours ?

Ce domeſtique, ſon guide fidèle, le ſoutenoit; James ſe traînoit vers la ferme ; ſa femme & ſa fille venoient au-devant de lui ; Fanny marchoit à peine; elle étoit expirante : elle fait un effort pour ſe jetter dans les bras de ſon pere; elle s'écrie : eh bien ! mon pere ? James la ſerre contre ſon ſein avec un frémiſſement affreux; Fanny eſt trop inſtruite par ce trouble : — Je ne ſuis point la femme de mylord Thaley ? (James ne répond point.) Je n'ai plus qu'à mourir. Ils s'aſſeyent. James enfin, au milieu des pleurs & des ſanglots, leur raconte de quelle façon outrageante il a été reçu de mylord Dirton; quand il vient à l'hor-

rible trahiſon de Thaley, au mariage ſimulé, ſa fille avec un cri: — J'ai été trompée à ce point! je ne ſuis point ſa femme! A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots, qu'elle tombe à terre comme frappée de la foudre. Ce domeſtique qui avoit accompagné James, a l'ame déchirée par ce nouveau ſpectacle. Fanny eſt remiſe au lit qu'elle n'avoit quitté que pour ſe traîner au-devant de ſon pere. James la couvroit de ſes baiſers & de ſes pleurs. Fanny reprend l'uſage des ſens. — C'eſt mylord Thaley qui me trompe, qui me trahit! devois-je m'attendre à de pareils coups?

Auſſi-tôt cette infortunée ſe releve du ſein de la mort; une force ſupérieure paraît l'animer; on eut dit qu'un miracle lui avoit donné un autre cœur. Elle s'appuye ſur ſon bras: le courage prend dans tous ſes traits la place de la douleur accablante; elle ſemble commander à ſes larmes de s'arrêter. Allons, mon pere, dit cette fille ſublime, oublions juſqu'au nom du ſcélérat qui a cru me deshonorer; mon honneur

est encore tout entier dans mon cœur.. c'est lui, c'est ce monstre qui a perdu le sien; il a abusé des nœuds les plus sacrés; il m'a trompée... il ne m'a point ôté l'innocence de l'ame. Serois-je criminelle à vos yeux, aux yeux de Dieu? Mon pere, il me seroit aisé de mourir : qu'ai-je à espérer dans la vie? Mais je veux être votre consolation, votre appui; vous & ma mere vous serez tout pour moi; sortons de cette terre de crimes; allons.. où mylord Thaley... où son image ne me suivra point (& là un torrent de pleurs lui échappe.) Ah! ne prononçons plus ce nom; oublions-le; oublions-le; arrachons-le de mon cœur. Mon tendre pere, je suis prête à me soumettre aux travaux les plus pénibles, les plus humilians, à tout, à tout, pourvû que vous viviez, que vous plaigniez, que vous aimiez votre Fanny, qui n'est point coupable... Non, je ne suis point coupable : je suis la plus malheureuse des femmes. A ces mots, de nouvelles larmes trahissent sa fermeté.

Cette déplorable famille se détermine à quitter ce lieu fatal ; Fanny ne peut en sortir, sans y tourner plusieurs fois les yeux; & quels regards? il sembloit qu'elle laissât dans ce séjour la partie la plus sensible, l'étincelle la plus vive de son ame. Sous cette espèce d'héroïsme, l'amour ne perdoit point de sa force ; cette Fanny si courageuse pleuroit peut-être davantage en secret ; les ames honnêtes sont les plus tendres. Ces infortunés se retirerent chez le ministre leur parent, qui avoit veillé à l'éducation de Fanny. Pour le domestique, il reprit la route de Londres, & ne pouvant se résoudre à demeurer plus longtemps attaché à un homme aussi barbare que le lord Dirton, il demanda son congé.

Mylord Thaley, l'époux d'une femme remplie d'agréments, dans le sein des honneurs, & des plaisirs, entouré du faste de la considération, étoit bien loin de goûter le véritable bonheur. Ce n'est point de ce qui nous environne qu'il faut l'attendre : c'est de nous-même, c'est d'une ame inno-

tente & paisible, & celle de Thaley étoit déchirée par un remords éternel. Comment auroit-il été heureux? il avoit trahi la vertu & l'amour.

On eut dit que le projet de mylady étoit de venger l'outrage fait à la malheureuse fille de James. Elle avoit tous les travers d'une femme de qualité : d'une froideur rebutante pour son mari, & animée de tout l'esprit de la séduction à l'égard des autres hommes. Elle étoit belle, vaine, fiere ; cette fierté cependant n'empêchoit point qu'on ne lui reprochât une infinité d'aventures dont le bruit vint jusqu'aux oreilles de mylord. Il employa le ton de la douceur & de la représentation : on ne l'écouta point ; il menaça de l'autorité d'un époux : on lui répondit par des éclats indécens. La fille du lord Dorson se sentoit appuyée d'un grand nom, & d'un crédit considérable à la cour : il fallut que mylord dévorât ses peines. Mylady lui procuroit souvent les occasions de se rappeller l'objet infortuné qu'il avoit outragé pour prix

de l'ardeur la plus pure; il comparoit sa situation passée à son état présent; il rapprochoit les charmes modestes, la tendresse ingénue, la candeur si touchante de Fanny, de la beauté orgueilleuse, & de la coquetterie d'une épouse qui cherchoit peu à lui plaire. Dans ces moments, il formoit des regrets; il versoit des larmes; il prononçoit, en gémissant, le nom de Fanny: mais Thoward s'attachoit à détruire cette image qui revenoit sans cesse dans l'ame de Thaley; il le précipita dans des égarements continuels, & le plongea enfin dans la débauche de l'esprit & du cœur.

Quelques années s'écoulerent pendant lesquelles Thaley demeura enseveli dans cette espèce de mort de l'ame & de la raison; il retourna en Angleterre avec sa femme, qui continua à lui causer les chagrins les plus cruels; elle le deshonora par ses intrigues multipliées, le brouilla avec ses parens, & l'avilit aux yeux de la cour. Mylord, accablé de douleur, eut cependant une consolation: Mylady mourut, lui laissant

ſant des dettes, des ennemis, des ridicules & des affronts. C'eſt alors que Thaley ſe livra ſans réſerve à une diſſipation ſcandaleuſe; il n'y avoit point de taverne à Londres où il ne fût connu comme le héros du libertinage, & Thoward partageoit les honneurs de cette réputation.

Le hazard les conduit avec d'autres amis au caffé de Brown; la converſation tombe ſur l'honneur, ſujet ſi rebattu, & qui, graces au peu de progrès de la raiſon humaine, eſt encore ſi neuf. Eh! de quoi parlez-vous là, meſſieurs, dit un inconnu, dont l'âge mûr & l'extérieur ſimple annonçoient cependant un homme reſpectable? Que ne traitez-vous des matières plus à votre portée? Que ne diſſertez-vous ſur les courſes de chevaux, ſur les genres de muſique, ſur les modes de France? Que voulez-vous dire, intérrompt bruſquement mylord Thaley? Ce que je veux dire, répond l'inconnu, en regardant Thaley avec une ſorte de fermeté? que vous devriez être le premier à ne tenir jamais de ſemblables diſ-

cours. — Comment! je ne connaîtrois pas l'honneur? —Vous !.. Eh! il y a si peu de gens qui le connaissent! — Insolent! — Je ne suis pas un insolent : je suis un homme vrai.

Quelqu'un aussi-tôt vient demander cet homme singulier, & l'entraîne hors du caffé. L'assemblée demeure interdite.

Messieurs, dit Thaley, vous êtes bien persuadés que je n'en resterai pas à l'étonnement; je sçais quel est mon devoir, & vous apprendrez s'il me convenoit de parler de l'honneur. Il sort avec son ami Thoward, qui enflammoit encore sa colere; & ils font des perquisitions.

Le lendemain, de grand matin, Thaley va se rendre à la maison où l'inconnu occupoit un appartement de peu d'apparence; il heurte à la porte; l'inconnu, qui étoit sans domestique, ouvre en disant : mylord, je ne vous attendois pas sitôt; souffrez que je me remette au lit.—Vous m'attendiez donc? —Assurément.—J'aime à voir du moins que vous me rendiez cette justice. D'abord, mon-

ſieur, qui êtes-vous?—Qui je ſuis ?.. Un homme.—Vos titres? —Mon cœur, & l'amour de la vérité. — Vous ſçavez quel eſt mon rang ? — Votre rang, on vous appelle lord, & je le crois : vous reſſemblez aſſez aux gens de votre eſpèce ; mais ni vous, ni eux, encore une fois ne parlez jamais de l'honneur ; je vous donne un excellent conſeil ; c'eſt une converſation qui vous eſt ſi étrangere!—Vous m'inſultez,& je me flatte que vous m'en ferez raiſon ; qui que vous ſoyez, je veux bien me meſurer avec vous.—Je ſens tout le prix de cette faveur... Vous vous croyez donc digne de m'ôter la vie, ou de la perdre ... imprudent jeune homme ! — Imprudent jeune homme ! Voilà un ton familier qui ajoûte à l'outrage...—Qu'eſt ce qu'un ton familier? N'allez-vous pas vous mettre dans la tête que je vous dois du reſpect ? — Je vous le prouverai.—Seroit-ce en me perçant le cœur? vous ſuppoſez que le ſort vous favoriſera ; ſi en effet il eſt pour vous, & s'il me reſte encore la force de

m'exprimer, oh! n'attendez pas de moi du respect, n'en attendez... que du mépris, ou plutôt de la pitié. — Du mépris! votre compassion! mon ami, hors du lit tout-à-l'heure, & que cette dispute soit terminée par la prompte fin de l'un ou de l'autre : avec quelle audace cet impudent me traite! — Je ne suis point un impudent, & encore moins votre ami; je vais me lever.

L'inconnu se leve, s'habille tranquillement, tandis que le lord Thaley se promenoit à grands pas dans la chambre, agité de fureur. Allons, dit-il, derriere Hidepark, & là, je vous ferai connaître ce qu'est un homme de ma condition outragé. — Un homme de votre condition! eh! voilà encore l'expression ordinaire des gens de votre sorte! un homme de votre condition doit se mettre au-dessus des autres par la probité & la vertu; sans ces deux titres, il est au-dessous de la populace la plus obscure : que dis-je? il ne peut lui être comparé, si celle-ci s'acquitte de ses devoirs. Thaley frémissoit de colere.

A peine ſont-ils arrivés au rendez-vous, que le lord met l'épée à la main, & ſollicite ſon adverſaire d'en faire autant. — Un moment, je vous prie; c'eſt malgré moi que je me bats: cet aveu vous paraîtra ſingulier; vous me regarderez comme un lâche, un poltron; je ne ſuis ni l'un ni l'autre; quand je vous aurai dit mon nom, peut-être me rendrez-vous juſtice; en attendant que vous le ſçachiez; voici ce que je puis vous apprendre: l'inconnu découvre ſon eſtomach, & montre une multitude de cicatrices; il pourſuit.

Le duel eſt une action infâme, contraire aux loix divines & humaines; c'eſt un aſſaſſinat; on ne doit expoſer ſes jours que pour ſon pays; & il y a plus de gloire à vivre, & à remplir ſes devoirs, qu'à courir les riſques de mourir comme un furieux; il ne faut pas confondre la bravoure avec la vertu, & la premiere n'eſt ſans l'autre, qu'un mouvement aveugle de férocité: mais je cederai à votre envie; j'aurai la complaiſance, puiſque vous le vou-

lez abſolument, de me couper la gorge avec vous. Je ne vous demande qu'une ſeule choſe. De quoi s'agit-il? Je vous ai offenſé grievement, parce que j'ai prétendu que vous ne connaiſſiez pas l'honneur; avant que de nous battre, expliquez-moi, de grace, ce que vous entendez par ce mot *honneur*, &... tâchez de vous calmer. — Mais je penſe que cet homme extravague! — Non, cet homme n'extravague point : qu'eſt-ce que l'honneur? daignez me répondre; quelle idée vous en êtes-vous formée?

Mylord Thaley bouillant d'impatience de ſe venger, ne manque pas cependant de revenir à toutes ces définitions ſi connues & ſi peu ſatisfaiſantes. — Avez-vous dit, mylord? — Oui... & dépéchez-vous de me faire raiſon. — Un inſtant. Vous êtes encore bien peu inſtruit ſur cette matière! vous en oubliez les premiers principes : l'honneur ne nous impoſe-t-il point la néceſſité de tenir notre parole? — Sans contredit. — Plus l'être auquel on l'a donnée eſt faible & ſans défenſe; plus no-

tre foi doit être ſacrée ? — Aſſurément. — N'y a-t-il pas une lâcheté dégradante à tromper, à trahir, à arracher par des ſubterfuges le prix de la vérité ? Seriez-vous homme, par exemple, à contracter de faux billets ? A ces paroles, mylord fait un mouvement d'indignation : — De faux billets ! — Vous vous êtes ſouillé d'une action qui eſt vingt fois plus flétriſſante. — L'épée à la main. — Écoutez-moi, & lorſque vous m'aurez entendu, nous nous battrons. Quand j'aurois mille vies, & que je les perdrois toutes ſous vos coups, vous n'en ſeriez pas moins coupable. Je vous l'ai dit : la vraie grandeur d'ame ne conſiſte pas à ſçavoir mourir : elle conſiſte à ſçavoir vivre. Et comment avez-vous vécu ?.. Vous ne feriez pas de faux billets ! Et qu'avez-vous fait, barbare, lorſque vous avez abuſé de l'honnêteté, de l'amour, de la nature ? lorſque cédant aux ſuggeſtions de vos lâches complices, ſous l'apparence du ſerment le plus reſpecté, le plus ſolemnel, vous avez deshonoré une malheureuſe créa-

ture, qui ſur la foi des autels, vous a reçu dans ſes bras innocens? Qu'avez-vous fait, quand, déchirant un jeune cœur plein d'une tendreſſe pure, vous y avez porté la déſolation & la mort? Qu'avez-vous fait, quand vous avez couvert d'un opprobre éternel un vieillard expirant, des infortunés qui s'honoroient du nom de vos domeſtiques, qui regardoient votre ſein comme un aſyle ſacré, & que vous auriez dû défendre, au lieu que c'eſt vous qui les outragez, qui les immolez..? Vous m'entendez?.. L'amour, l'innocence trahie, votre cœur, oui, votre cœur lui-même, ſi vous oſez y deſcendre, tout s'éleve contre vous; tous vous accuſe, tout vous condamne, vous accable, vous punit... vous vous troublez? Ah! s'écrie mylord Thaley en pleurant, oui j'ai manqué à l'honneur, & voici ce qu'il m'ordonne de faire; (il jette ſon épée) embraſſez-moi, généreux inconnu; vous m'éclairez; vous me rendez à moi-même; ah! dites-moi, dites-moi: qu'eſt devenue Fanny? Oui, je ſuis un

malheureux, le plus atroce, le plus détestable des criminels. — Ah! voilà l'honneur, mylord, qui rentre dans votre ame; je reconnois le lord, l'honnête homme! Ce qu'est devenu Fanny? Elle & sa famille traînent leurs jours dans l'amertume & dans la misere; il se sont retirés chez un parent qui soutient leur déplorable vie, & la malheureuse Fanny ... elle vous aime tonjours. Elle m'aime, interrompt Thaley avec des larmes; elle m'aime! .. Monsieur, je veux la voir, m'aller jetter à ses pieds, y mourir de repentir & de douleur; vous aurez la bonté de m'y conduire.

Sir Thoward, qui avoit suivi de loin son ami, accourt; il le trouve fondant en pleurs. Approchez, Thoward, lui dit Thaley, approchez, venez jouir du triomphe du sentiment : oui, je me reconnais coupable, & monsieur (en présentant l'étranger) avoit bien raison de me reprocher que je n'étois pas fait pour parler de l'honneur; non, je ne le connoissais pas; mes yeux sont ouverts, mon ami, & je vole réparer mes crimes.

Thaley lui explique les détails de cette aventure : Thoward devient furieux, accuſe Thaley de lâcheté, & fond l'épée à la main ſur l'homme reſpectable qui avoit ramené le lord à la vertu. L'inconnu tente les repréſentations les plus fortes pour ſe refuſer à la rage de Thoward; forcé de lui céder, il s'écrie : malheureux Thoward, c'eſt toi qui as corrompu le ſenſible Thaley; tu m'obliges à me noircir d'un crime, à t'immoler ma vie, ou à t'arracher la tienne; rien ne peut te toucher: ſois donc puni, ou que ma mort aſſouviſſe ta fureur, & te rende au repentir. Je prends le ciel à témoin que c'eſt malgré moi que je me porte à cette extrémité.

Thaley veut les ſéparer: Thoward n'écoute plus rien; il ſe bat; l'inconnu le déſarme, & lui rend ſon épée, en diſant: vivez pour connaître le remords & la vertu. Thaley fait de nouveaux efforts pour appaiſer ſon ami: Thoward tombe avec plus de furie ſur ſon généreux adverſaire, & en reçoit un coup mortel qui l'étend ſur la

terre. Auſſitôt l'inconnu le prend dans ſes bras, aidé de Thaley, qui arroſoit ſon ami de larmes; le vainqueur s'abandonne à la douleur la plus vive: il faut, dit-il avec des ſanglots, que j'aye commis un pareil crime! moi! verſer le ſang humain, détruire mon ſemblable! offenſer à ce point la nature & la religion! ah! mylord, (en s'adreſſant à Thaley) je partage votre déſeſpoir; Thoward, vous l'avez vu, m'a contraint à me ſouiller de ce forfait; je devois plutôt me laiſſer percer le cœur.

Les domeſtiques de Thaley viennent, & ils emportent le corps de Thoward, tandis que mylord & l'étranger, tous deux frappés d'un ſombre chagrin, retournent à Londres dans la même voiture. Des payſans avoient été témoins du combat; tous dépoſerent dans les informations en faveur de l'inconnu.

Thaley, revenu de ſes premiers momens de douleur, apprit enfin que celui qui avoit tué Thoward étoit un officier de naiſſance, du mérite le plus diſtingué, & connu par ſa bravoure; retiré du ſervice, & couvert de

blessures, il menoit la vie d'un vrai philosophe, c'est-à-dire, d'un homme, l'appui & l'honneur de l'humanité; il n'avoit point la morgue de ces charlatans de sagesse qui perdent leur faux bel-esprit à consigner dans des livres médiocres & inutiles, des sentimens qu'ils n'ont pas; ses jours étoient une longue suite d'actions vertueuses; cinquante ans de probité & de bienfaisance, voilà ce qu'il opposoit aux volumes entassés du pédantisme, & du sçavoir orgueilleux; il employoit la plus grande partie de ses revenus à soulager les pauvres; d'une piété aussi indulgente que sincere, il étoit toujours prêt à pardonner aux autres ce qu'il condamnoit en lui avec une sévérité scrupuleuse; & ce qui n'est pas moins digne d'éloges, & ce qu'on peut regarder peut-être comme l'héroïsme du sage, il fuyoit l'éclat, & s'enveloppoit de sa vertu; un tel homme vaut bien les Clarke & les Loke, & mérite assurément d'être placé à côté d'eux; on l'appelloit sir Windham.

Thaley vole à sa demeure. A peine Win-

dham l'a-t-il apperçu : — Mylord, je suivrai bientôt ma malheureuſe victime au tombeau : je ne réſiſte point à cette image ; moi, avoir ôté la vie à un homme ! je devois avoir le courage de me refuſer à une action auſſi déteſtable. Funeſte préjugé, viendras-tu toujours tyranniſer la raiſon?.. Eſt-ce ainſi que l'on ſert ſa patrie, l'humanité ? Eſt-ce-là l'objet de nos devoirs ? Comme la vertu eſt près du crime !

Une ſombre mélancolie le pourſuivoit. Thaley, en plaignant le ſort de ſon ami, ſe trouvoit obligé d'avouer qu'il étoit coupable, & qu'il avoit forcé ſir Windham à en venir à ces extrémités ; il ſe diſſimuloit encore moins que Thoward étoit l'auteur de tous ſes égaremens ; qu'il l'avoit entraîné à cette honteuſe trahiſon, la tache de ſa vie ; que c'étoit lui, en un mot, qui avoit cauſé les diſgraces de la femme la plus digne d'être heureuſe. A ce ſouvenir, la mémoire de Thoward ſe montroit ſous des couleurs moins intéreſſantes, & s'effaçoit peu à peu aux yeux de l'amitié.

Sir Windham inſtruiſit mylord des procédés cruels du lord Dirton à l'égard de l'infortuné James. Quel tableau pour Thaley ! ſon ame reprenoit par degrés ſa ſenſibilité, & avec elle l'amour des vertus ; ces deux impreſſions ſe ſuivent : il n'eſt ſi peu d'hommes vertueux que parce qu'il eſt bien peu d'hommes ſenſibles. Windham étoit une eſpèce de créature céleſte qui venoit tirer Thaley de la fange de la terre, de cette contagion du vice dont Thoward l'avoit infecté ; bientôt le lord ne reſpire plus qu'après le moment qui lui rendra Fanny.

Windham entre avec lui dans des détails qui augmentoient encore ſon impatience de la revoir. Cet homme eſtimable, en parcourant les différentes provinces de l'Angleterre, avoit été conduit par un heureux haſard chez le miniſtre, où s'étoient réfugiées Fanny & ſa famille ; il avoit appris de leur propre bouche leurs malheurs & la perfidie de mylord Thaley.

Sir Windham cede avec plaiſir à ſon

empressement ; ils prennent tous deux le chemin du village qu'habitoit le ministre.

Thaley s'occupoit déjà du bonheur de réparer ses injustices ; ils arrivent enfin. Quel coup frappe mylord! le ministre n'étoit plus, & l'on ignoroit les lieux où James s'étoit retiré avec sa femme & ses enfans : on dit seulement qu'ils doivent languir dans la plus profonde misere, s'ils ont pu résister aux horreurs de leur situation. Et voilà mon ouvrage, s'écrie Thaley! c'est moi qui suis la cause de leur infortune! Oh! ils auront succombé sous l'indigence! ils auront cessé de vivre! c'est moi qui suis l'assassin de la femme la plus adorable! N'allons pas plus avant, mon généreux ami : je veux mourir ici, ici où Fanny a sans doute versé des larmes, m'a accusé... Non, créature angélique, tu n'as pu m'aimer après tous mes forfaits; je suis un monstre odieux à mes propres regards.

N'en restons point à ce peu de recherches, reprit sir Windham ; pourquoi nous défier du ciel ? C'est lui qui vous a ouvert les

yeux: il faut croire qu'il nous guide, qu'il remettra Fanny dans vos bras, pour que vous répariez tous les torts dont vous êtes coupable envers elle & ses parens: vous reconnaissez vos fautes; le repentir a sa récompense même sur la terre.

Il ranimoit ainsi le courage & l'espérance de Thaley; ils poursuivent leur route, font partout des perquisitions.

Windham commençoit lui-même à dé-sespérer du succès de ce voyage. Mylord étoit plongé dans le plus grand abbatement; ils étoient à cheval, & sans domestiques; sir Windham rencontre un baronet de sa connaissance; il s'arrête quelques moments; Thaley marchoit toujours.

Un enfant, à quelques pas du chemin, pleuroit avec amertume; cette innocente créature paraissoit avoir six ou sept ans; un air de propreté adoucissoit son extérieur de pauvreté, & le rendoit intéressant; ses larmes, ses graces naïves vont tout-à-coup émouvoir mylord; il considère cet enfant; il s'attendrit; ses yeux ne sçau-

roient

roient s'en détacher. —Eh ! qu'avez-vous, mon petit ami, pour vous affliger ainsi ? — Hélas ! monsieur, ma chere maman m'a dit qu'elle mourroit bientôt ; elle m'a embrassé en pleurant, & ... maman est bien malheureuse ! nous n'avons pas de quoi vivre... maman souffre, & mon grand papa est malade dans son lit. (L'enfant tenoit ce discours si touchant au milieu des sanglots.) — Pauvre créature !.. & votre pere, mon cher ami ? — Oh ! monsieur, je n'ai jamais vu mon papa ; tout ce que je sçais bien, c'est que c'est lui qui nous a tous rendus malheureux ; maman en parle toujours ; elle dit qu'elle l'aime & qu'elle l'aimera jusqu'à la mort ... quoiqu'il lui ait causé bien des chagrins... & tous les jours elle me fait prier Dieu pour lui : c'est bien mal à mon papa, ajoûte l'enfant, en redoublant ses pleurs !

Mylord troublé descend de cheval, & court à cet enfant, qui, au lieu de fuir, lui tend les bras. — Mon petit ange, embrasse-moi, embrasse-moi : que tu es aimable !.. & que font

tes parens? — Ils labourent la terre. — Ta mere aussi? — Elle est la premiere, monsieur, à travailler, quoiqu'elle n'en ait pas la force; elle a soin aussi de mon grand papa : je voudrois bien être grand pour l'aider! elle est si bonne, ma chere maman! — Et où demeurez-vous, mon cher enfant? — Là-bas, monsieur. (Il lui montre la chaumiere la plus misérable.) — Voudriez vous me conduire chez votre chere maman? — Oh! elle me gronderoit, monsieur : maman ne voit personne. (Mylord l'embrasse encore.) — Ne craignez rien; je ferai votre paix. L'enfant hésite, le regarde, & donne sa main; mylord la prend dans une des siennes, & de l'autre tenoit la bride de son cheval; sir Windham le suivoit de loin.

Mylord approche; il découvre une malheureuse maison couverte de chaume, entourée d'une haie fort basse, & une femme qui, à quelques pas de la chaumiere, étoit assise sur les bords d'un fossé, avec un hoyau à la main, & comme accablée de fatigue & de mélancolie. L'enfant s'avance : —

Maman, ne m'allez pas gronder, je vous en prie, si je vous amene un monsieur qui veut absolument vous voir. Elle leve les yeux; Thaley tombe à ses pieds: — Ma chere Fanny! Mylord Thaley, s'écrie à son tour Fanny! En effet c'étoit elle-même; elle perd aussitôt l'usage des sens; son enfant se jette dans ses bras; au même instant entre sir Windham. Thaley le premier revient à lui. — Ma chere Fanny, c'est vous!.. Mon ami! j'ai retrouvé la maîtresse de mon cœur! C'est vous, femme divine! je suis à vos genoux! ouvrez les yeux; envisagez votre amant, votre époux qui meurt de son repentir. Ma chere Fanny, dans quel état t'ai je plongée!

Taley étoit prosterné à ses pieds, les serroit contre sa bouche, les arrosoit de larmes. Fanny sort de son évanouissement, & se laissant aller dans le sein du lord: — Mylord Thaley? — Oui, mon adorable Fanny, c'est ton époux revenu de ses égaremens, qui accourt se rendre dans tes bras à la tendresse, qui répand son

cœur à tes genoux, qui brûle de tout réparer, & de faire ton bonheur & le sien. — Mylord, avez-vous embrassé votre fils, lui dit tendrement Fanny? Cher enfant, courez dans les bras de votre pere. — Mon fils! ô Dieu, mon fils!.. ici les larmes suffoquent mylord; il caresse tour-à-tour Fanny & l'enfant; il les presse dans son sein. Oui, mylord, votre fils, poursuit Fanny; c'est le fruit de notre malheureux amour; je l'ai élevé pour vous aimer, pour me survivre, pour vous parler de sa mere infortunée: car, quelques jours plus tard, vous ne m'eussiez jamais revue; j'étois dans le tombeau. Je lui aurois remis une lettre pour vous, & je me flattois... Elle ne peut achever; les pleurs lui coupent la parole, & mylord la reprend dans ses bras: — Ah! ne me parle pas de mes crimes: j'en sens trop la punition; elle est au fond de mon ame. Quoi! c'est moi qui ai pu rendre malheureuse à ce point la plus charmante, la plus respectable, la plus adorable des femmes! Ma chere Fanny,

pourrai-je, à force d'amour & d'actions honnêtes, te faire oublier ma barbarie, ma trahison, mon indigne trahison ?.. (Il pleure sur ses mains qu'il porte à sa bouche.) Je ne m'excuserai point en te disant que Thoward m'avoit entraîné à cet excès d'horreur; non, il n'y a point d'excuse pour moi; je veux te paraître aussi criminel que je le suis, pour devoir tout à ta générosité, à ta tendresse; pardonne-moi, ame céleste, pardonne à un homme qui va se faire honneur de porter le nom de ton mari, le nom du pere de cet aimable enfant; (& il serre l'enfant contre son cœur.) Et où est ton pere, mon pere? que je le voye ! — Il est dans son lit, où le chagrin, plus encore que la misere, le retient malade & expirant. — La misere ! ah ! ciel !.. mon cœur est prêt à me quitter... Ah ! respectable Windham, que je suis coupable ! Quoi ! Fanny, vous êtes pauvres, & c'est moi qui vous ai réduits à ces extrémités !.. & qu'est-ce que je vois ? — Le pain qui soutient nos malheureux jours ... un pain

trempé de nos ſueurs, de nos larmes. (C'étoit un pain groſſier & noir.) A ce ſpectacle, Thaley a peine à ſe ſoutenir; il leve les mains au ciel; des ſanglots l'étouffent. — Quoi! c'étoit-là votre nourriture!.. tandis que moi... ô! Dieu, Dieu! ah! j'en mourrai; je me fais horreur; je ne puis plus vivre... — Ah! mylord, que ce repentir a de charmes pour votre Fanny! vivez pour en être adoré; elle vous a toujours aimé. — Elle m'a toujours aimé! — Et pouvoit-elle vous haïr? (Elle lui tend les bras.) — Oui, vous ſerez ma femme, ma ſouveraine; Londres a été témoin de mes égaremens: il le ſera de la réparation; je ne puis la rendre aſſez éclatante; oui, tu ſeras l'épouſe de mon cœur... chere Fanny, allons, que je tombe aux pieds de ton reſpectable pere.

Fanny le prie d'attendre qu'elle l'ait prévenu; elle craignoit que la préſence ſubite du mylord n'excitât une révolution funeſte à ce vieillard languiſſant; elle ne ſçavoit comment témoigner ſa reconnaiſſance à ſir Windham; mylord l'avoit in-

ſtruite en peu de mots de tout ce que ce digne ami avoit fait pour le ramener au ſentiment & à l'honneur. Fanny vole à ſon pere. — Mon tendre pere, prenez courage; bonnes nouvelles... — Mylord Thaley... - - Il eſt venu; il reconnait ſes fautes, &... — Il ſeroit ton époux!.. ma fille, je goûterois avant que de mourir cette conſolation!.. Oui, reſpectable James, s'écrie mylord en ſe précipitant dans les bras du vieillard, vous avez retrouvé l'époux de votre fille, votre fils, votre fils qui vient pleurer ſes fautes dans votre ſein, & qui donneroit ſa vie pour les réparer. James pénétré de joie, de ſaiſiſſement, ne peut que dire: ah, mylord!.. des larmes coulent de ſes yeux; il veut ſe lever & balbutie des mots de reſpect... Reſtez, mon pere, demeurez, dit Thaley, c'eſt à moi à vous honorer, à vous reſpecter; je vous ai offenſé; j'ai trahi la vertu, l'honneur, l'amour, le ciel, tout, Fanny: je viens ſatisfaire à tout, vous demander pardon à vous, à votre chere fille, à l'humanité que j'ai outragée

dans l'honnête James ; oui, vous ferez mon pere, & votre fille mon épouſe, l'unique maitreſſe de mon ame. Il demande à Fanny où eſt ſa mere. Hélas, reprend le vieillard, elle n'eſt plus!.. elle adoroit ſa fille. — Je vous entends, voilà de mes coups! coupable & malheureux Thaley, pourras-tu expier tant de crimes? ah! mon pere!.. ah! Fanny!

Ces images ne peuvent ſe rendre ; c'eſt aux cœurs ſenſibles à ſe remplir de cette ſituation que l'on ne ſçauroit repréſenter.

On parle de dîner. C'eſt alors que Thaley eſt pénétré de toute la miſere de ces infortunés ; à peine avoient-ils aſſez de ce pain noir, dont l'aſpect ſeul avoit fait reculer le lord d'effroi & de douleur ; James expirant étoit encore un tableau qui eut remué les cœurs les plus endurcis. Chaque objet qui s'offroit aux yeux de Thaley dans cette triſte demeure, étoit autant de trait mortel qui le frappoit : mais quand ſes regards venoient à retomber ſur cette femme qu'il idolâtroit, quand il voyoit la

pauvreté

pauvreté & la souffrance même empreintes sur son visage pâle & défait, ces bras qu'il avoit serrés dans les siens avec tant de tendresse, dépérissants de maigreur; il étoit déchiré par les remords, par ces tourmens de l'ame, qui sont mille fois plus aigus que toutes les tortures. Ma divine Fanny, redisoit-il à chaque instant, c'est moi qui vous ai précipitée dans cet abîme de maux!.. & vous m'aimez encore! Fanny lui répondoit en l'embrassant : oui, mylord, vous m'avez toujours été cher, & vous m'auriez donné la mort que j'eusse encore baisé la main qui m'auroit percé le cœur.

S'il est un spectacle sur la terre qui puisse attacher les yeux de la Divinité, n'en doutons pas, c'est le repentir sincère, c'est l'amour pur & vertueux, ce triomphe du sentiment humain.

Mylord apprit que les deux sœurs de Fanny avoient peu survêcu à sa mere; que ses freres, obligés par le malheur de s'arracher de la maison parernelle, servoient des fermiers; qu'elle & son pere,

après la mort du ministre, tombés dans la plus cruelle indigence, étoient venus cultiver le petit champ où ils avoient construit une chaumiere, & qui à peine leur fournissoit de quoi soutenir leur misérable vie. Fanny aimoit trop mylord pour lui exposer de pareils détails; ils avoient passé par la bouche de Windham.

Thaley fit transporter James dans son château, où ce vieillard reprit bientôt la santé; on prépara pour Fanny le plus bel appartement, & peu de jours après leur arrivée, Fanny, parée d'habits superbes, épousa mylord Thaley. Il n'est pas besoin d'ajoûter que Windham fut un des premiers qui assisterent à cette fête. Quelle agréable surprise pour James, quand mylord lui présenta ses deux fils habillés d'une façon conforme à leur nouvelle fortune! Mon pere, dit-il, j'ai voulu rendre notre famille heureuse; les freres de Fanny doivent être les miens, & mon dessein est qu'ils partagent mon bonheur.

Le soir arrivé, Thaley ordonne à ses

domestiques qu'on le laisse seul avec son épouse. Il se jette à ses pieds : — Enfin, ma divine Fanny, vous allez être dans le sein d'un époux qui ne respirera que pour vous faire oublier vos chagrins : me pardonnerez-vous mes torts, tous mes affreux procédés, tous mes crimes ?.. Les malheurs ne t'ont rien ôté de ta beauté ; mes larmes lui rendront son éclat ; c'est mon ouvrage que je vois, & tu m'en es plus chere ; tu as été ma victime : sois tout ce que j'aime, avec ce tendre enfant, qui te demande la grace de son pere ; la lui accordes-tu, femme adorable ? Fanny ne peut répondre que par ces pleurs délicieux, l'expression du sentiment, & elle tombe avec cette heureuse ivresse entre les bras de son mari. O charmante & pure volupté, voilà bien tes ineffables douceurs ! plaisirs de l'amour, qu'êtes-vous sans ceux de la vertu ?

Sir Windham étoit prêt à se séparer de mylord Thaley, & à regagner son obscure retraite. La vertu fuit le monde, & ce n'est que dans la solitude, qu'elle jouit d'elle-

même, & qu'elle entretient sa sagesse & l'é-xercice de sa sensibilité. Quoi! chevalier, lui dit mylord, vous refuseriez de recueillir le fruit de vos soins! Et où trouverez-vous des objets qui vous flattent davantage? Vous avez raproché deux cœurs qui connaissent tout le prix de vos services: goûtez le plaisir de contempler vos bienfaits; vous m'avez rendu à la probité, à Fanny, au bonheur; eh! puis-je être parfaitement heureux, si je ne vis pas dans le sein de l'amour & de l'amitié?

Fanny joint ses pressantes sollicitations à celles de son époux. — Vous nous quitteriez, généreux Windham! ne devons-nous pas être votre famille? ah! ne vous dérobés point, ne vous dérobés point à notre reconnaissance; qu'à chaque instant ses transports puissent éclater.

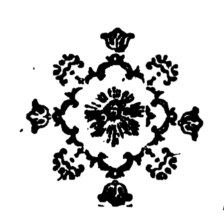
Sir Windham embrasse mylord Thaley, en laissant couler ces douces larmes qui partent de l'ame. Allons, mes chers enfans, j'accepte la proposition: je reste auprès de vous; vous consolerez ma vieillesse, en

me faisant voir qu'il eſt encore ſur la terre des cœurs ſenſibles & vertueux.

Ils viennent à Londres; Fanny ſe montre à la fois la plus charmante & la plus eſtimable des femmes; elle ſervit de modèle aux ladys, & prouva par ſa beauté & par ſes mœurs que les graces & les vertus naiſſent ſouvent au village plutôt qu'à la ville. Elle alloit tous les ans revoir cette malheureuſe chaumiere, où mylord & ſir Windham l'avoient trouvée; elle y verſoit des larmes; ce ſpectacle donnoit une nouvelle force à ſes ſentimens; l'image de la pauvreté nous ramène toujours à la modeſtie & à l'humanité, uniques principes des autres vertus.

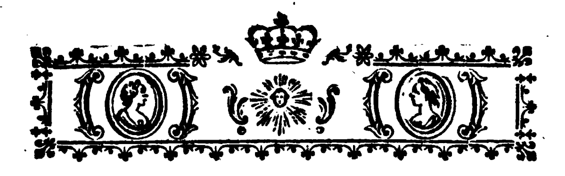
Thaley, mépriſé, deshonoré, accablé de chagrin, lorſqu'il étoit lié à la fille du lord Dorſon, dut, en quelque ſorte, une ſeconde exiſtence à la fille du fermier. Le pur amour le conduiſit à la pratique des devoirs d'homme, de citoyen & de ſujet; il rentra dans le ſervice qu'il avoit quitté, s'y diſtingua, & y obtint les premiers emplois. Le lord Dirton lui-même, avant que

de mourir, reconnut l'injuſtice & la dureté de ſes procédés : il fit une eſpece de réparation publique à James & à Fanny ; il déclara Thaley ſon héritier, & expira dans les bras de ſa niéce. James parvint à une vieilleſſe avancée, une des récompenſes du ciel, & Fanny eut pluſieurs enfans, qui mériterent la tendreſſe de leurs parens, l'eſtime de leurs concitoyens, & l'éloge de la poſtérité.



LUCIE ET MÉLANIE,

NOUVELLE.



LUCIE ET MÉLANIE,

NOUVELLE.

LA mort de LOUIS XII avoit, en quelque ſorte, changé l'eſprit de la nation. Un nouveau règne apporte preſque toujours avec ſoi de nouvelles mœurs. Les cabales, les intrigues ſignalerent l'avénement de François Ier au trône. L'état a long-tems gémi des ſuites funeſtes de la haine irréconciliable qui diviſa la ducheſſe d'Angoulême, & le connétable de Bourbon; les Guiſes ne furent pas moins animés contre les Montmorencis. Ces différens démêlés produiſirent des mécontens. Il arriva ce qu'on doit néceſſairement attendre des factions & des animoſités perſonnelles: les créatures de chaque parti furent ſacrifiées aux intérêts oppoſés des chefs.

Le marquis de Rumigni, allié aux premieres maiſons du royaume, dégoûté de la cour, avoit ſçu prévenir les orages qui alloient s'y former. Fatigué d'être en butte à des révolutions continuelles, éclairé ſur la petiteſſe & la fauſſeté de ce qu'on appelle poſtes éminents, grandeurs, dignités, las enfin d'un eſclavage dont l'ambition même ne ſçauroit rendre le joug moins peſant, & moins inſupportable, voulant ſur-tout jouir de la nature, de la vérité, & de lui-même, il s'étoit retiré dans un de ſes châteaux en Picardie; il donnoit ſes moments de loiſir à la chaſſe, à la pêche, & aux plaiſirs innocents de l'agriculture, s'occupant du ſoin de contribuer au bonheur de ſes vaſſaux, attaché à leur faire aimer leur maître & la patrie, & fuyant d'ailleurs tout ce qui pouvoit lui rappeller l'inſipide & dangereux ſéjour où il avoit vécu. Cette eſpece de philoſophie, qui ne manquera pas d'étonner dans un courtiſan jeune encore, n'empêchoit point le marquis de recevoir la meilleure compagnie de la province; il

étoit resté veuf avec deux filles ; une de ses parentes, qui demeuroit avec lui, leur servoit de mere, & veilloit à leur éducation.

Toutes deux avoient leur caractère, leurs vertus, leurs attraits particuliers. Lucie étoit de ces beautés impérieuses qui subjuguent le cœur bien plus qu'elles ne le touchent ; tout annonçoit en elle le desir de dominer ; elle n'avoit qu'une façon de plaire, & ne sçavoit qu'imposer des loix ; cependant sous un air fier & dédaigneux, elle cachoit une ame noble & sensible. Mélanie au contraire attiroit les hommages, sans les forcer ; on eût dit qu'elle ignoroit ses charmes ; une douceur aimable se répandoit dans toutes ses actions : ce qui lui prêtoit un pouvoir bien au-dessus de celui de la beauté, l'intérêt du sentiment. Ses graces se multiplioient à l'infini, tandis que Lucie n'étoit que belle. L'aînée, en un mot, paraissoit commander qu'on l'aimât, & la cadette inspiroit l'amour le plus tendre, lorsqu'on ne croyoit lui accorder que le simple tribut de l'estime.

Une tendresse réciproque lioit ces deux sœurs ; elles se confioient jusqu'à ces bagatelles qui cessent de l'être pour des ames neuves, dont la sensibilité n'attend que le premier objet pour se déterminer. Il est inutile d'ajoûter qu'elles étoient dans cet âge heureux, si aisé à s'enflammer, où l'amour est une nouvelle vie, une seconde existence. Leur pere étoit dans l'intention de marier l'aînée, & plusieurs gentilshommes prétendoient à sa main, quand le comte d'Estival parut dans la société du marquis de Rumigni.

Le comte étoit du petit nombre de ces hommes heureux qui n'ont à se plaindre que de la fortune ; il jouissoit d'un bien très-médiocre : mais la nature l'avoit dédommagé : il en avoit reçu une naissance illustre, & ce qui, sans doute, est bien supérieur à des titres de noblesse, le mérite personnel, revêtu de tous ces agréments égaux presqu'au mérite même. L'esprit en lui n'altéroit point le sentiment ; il cherchoit moins à briller qu'à émouvoir ; ses moindres expressions attachoient ; il suffisoit de l'entendre, pour

éprouver une émotion que le tems ne détruisoit point; il possédoit sur-tout un grand art, celui de sembler prendre tous les tons en les donnant, & de plaire à tous les cercles. Cette femme, la plus belle de son siécle, que l'idolâtrie eût nommée la déesse des Graces, & qui joignoit à la beauté une ame généreuse & sublime, Diane de Poitiers avoit distingué d'Estival dans la foule des courtisans qui l'entouroient; c'est annoncer le comte avantageusement, & prévenir qu'il pouvoit sans témérité aspirer aux plus flatteuses conquêtes.

Après un tel portrait, on ne doit pas être surpris que d'Estival excitât de vives impressions sur les deux sœurs. Voilà un nouveau jour qui vient les frapper, de nouveaux desirs qui les agitent. La nature céde à l'amour. Toutes deux aiment en secret le comte, & la dissimulation naît au même instant que la tendresse; Lucie & Mélanie se cherchent avec moins d'empressement; elles ont moins de riens à se communiquer; elles tombent dans la rêverie,

& elles s'écartent l'une de l'autre pour rêver avec plus de liberté.

Mélanie fut la premiere à s'appercevoir que Lucie n'étoit plus la même à son égard: soit qu'elle fût éclairée par son extrême attachement pour sa sœur, ou plutôt soit qu'elle ressentît, sans trop le sçavoir, cette vive étincelle de jalousie qui s'allume avec l'amour. Ce dernier sentiment étoit encore resserré dans le cœur de Mélanie; elle sembloit fuir les occasions de s'interroger; elle ne pouvoit cependant se cacher que d'Estival étoit aimable, & elle commençoit à éprouver qu'il y auroit un plaisir bien doux à lui faire partager le trouble délicieux, que sa vue seule produisoit; elle cherchoit sa présence, & la craignoit. Malgré tous les nuages qui s'élevoient de plus en plus dans son ame, son amitié pour Lucie la força de rompre un silence qu'elle eût voulu garder.

Ma sœur, dit Mélanie, je céde au mouvement qui m'emporte, & que je ne puis plus dompter. Il y a long-tems que je combats; ma tendresse ne sçauroit se taire...

Que vous ai-je fait, ma chere sœur ? Vous ne me voyez point du même œil ! vous me repoussez ! je vous deviens étrangere ! vos secrets ne sont plus les miens ! & les miens, vous ne cherchez plus à les pénétrer ! Parlez, ma sœur, ma chere sœur, je vous en conjure au nom de notre amitié ; bannissez avec moi les détours ; daignez m'apprendre mes torts. Aurois-je pu vous offenser, moi, qui ne crains rien tant que de vous déplaire ?.. Si j'ai eu le malheur de commettre quelque faute contre ma chere Lucie, je lui en demande un sincere pardon, je la réparerai.

Mélanie laissoit tomber quelques larmes sur les mains de sa sœur, qu'elle serroit contre sa bouche, & qu'elle baisoit. Lucie, quoiqu'occupée déjà de sa passion, éprouva que la nature avoit ses droits ; elle fut étonnée des discours & de la tristesse de Mélanie. — Ma sœur, vous ne m'avez point offensée ; je vous aime toujours : mais il y a des moments où l'on s'abandonne à une espece de mélancolie, dont on ne peut gue-

res se rendre compte; soyez persuadée que je suis toujours la même pour vous. Comment, poursuit Mélanie ! avez-vous des chagrins dont la cause ne vous soit pas connue?.. Ma sœur, me permettrez-vous de parler? Parlez, lui dit Lucie avec une sorte de curiosité & d'embarras. — Vous ne vous fâcherez pas? — Je vous le répéte: vous pouvez vous expliquer librement. — Ma sœur, je vais vous donner les plus grandes preuves de sincérité & de tendresse; songez que vous me le permettez; je me trompe, peut-être; je crois m'appercevoir que depuis que le comte... Que voulez-vous dire, interrompt brusquement Lucie troublée, & en rougissant? — Rien, ma sœur... rien... mais... le comte est aimable... — Il est aimable... Eh bien! reprend Lucie avec un air de dépit qui la trahissoit, qu'a de commun d'Estival dans tout ceci? N'allez-vous pas imaginer, mademoiselle... que je l'aime? Oui, vous l'aimez, continue Mélanie en la regardant attentivement... & il vous aime, ajoûta-t-elle avec des pleurs qu'elle

qu'elle repoussoit. Eh! quand il m'aimeroit, quand je l'aimerois, répart l'aînée avec vivacité... — Vous n'auriez assurément aucun tort ni l'un ni l'autre, poursuivit la cadette; le cœur... Vous me quittez ma sœur! Oui, répond Lucie, je vous quitte, & indignée de votre procédé; prétendre que je connais l'amour, que j'aime le comte! voilà une conversation tout-à-fait étrange!

Elle l'aime, s'écria Mélanie seule, & je n'en puis plus douter! Jusqu'à ce moment fatal, j'avois cherché à fuir la vérité qui me frappoit les yeux.... Qu'ai-je entrevu dans mon ame! Me voilà donc rivale de Lucie, la rivale d'une sœur que j'aime, à qui je dois les sentimens les plus tendres! est-il possible? est-ce bien moi?. Ah! d'Estival, pourquoi vous ai-je vû? pourquoi êtes-vous venu troubler la paix de deux cœurs que l'amitié unissoit encore plus que les nœuds du sang? Hélas! cette amitié faisoit notre bonheur; elle suffisoit à nos désirs; nous goûtions des plaisirs innocents, le premier des biens, la tranquillité, la tran-

quillité.. je l'ai perdue pour jamais! Quels transports m'agitent ! C'eſt donc l'amour que je reſſens! qu'ai-je dit ?.. Et .. je ne ſuis point aimée! non, je ne ſuis point aimée.

Mélanie alors laiſſa couler ſes larmes: Du moins je puis pleurer librement ; mes pleurs ſeroient-ils un crime ? Ah! ma ſœur que vous connaiſſez peu mon cœur! je le réduirai, je le dompterai.. C'eſt en vain qu'il ſe ſoulève contre mon devoir. Non, je ne ſerai point votre rivale ; non, ma chere Lucie, je ſçaurai vous immoler ma vie.. Je ſuis bien à plaindre! eh! je n'ai perſonne à qui je puiſſe découvrir mes maux! Moi-même, j'ai de la peine à déterminer la nature de mes ſentiments.. Et ne ſe font-ils pas aſſez connaître? ils éclatent trop! ils éclatent trop! Malheureuſe Mélanie! que l'amour change les cœurs!

D'Eſtival, quelques jours après, ſurprit Mélanie dans cette agitation qu'elle ne pouvoit cacher ; il en eſt attendri, & l'aborde en tremblant : ſon embarras le trahiſſoit : oſerois-je, mademoiſelle, lui dit-il d'une

voix timide & entrecoupée, vous demander la cauſe de ce chagrin ſubit où je vous vois plongée ? Me ſeroit-il permis de le partager ? Monſieur, lui répondit Mélanie avec une ſorte de dureté, ſi j'avois des chagrins, je vous en épargnerois la confidence.

Elle n'eut pas achevé ces mots, qu'elle ſe retira en laiſſant le comte immobile d'étonnement ; il ne pouvoit pénétrer le motif d'un pareil procédé ; il y fut d'autant plus ſenſible, que ſa paſſion pour Mélanie augmentoit tous les jours. Lucie avoit été l'objet de ſes premieres démarches ; il étoit ſollicité vivement par ſon pere de preſſer un mariage auquel ſembloit être attaché le deſtin de ſa maiſon. D'ailleurs l'établiſſement de la fille aînée du marquis de Rumigni devoit néceſſairement précéder celui de ſa ſœur ; il y auroit eu une indiſcrétion mal-adroite à demander la main de celle-ci, quoique d'Eſtival eût d'abord été frappé de ſes charmes ; il ne pouvoit même douter qu'il n'eût eſſuyé un refus, & ce coup

auroit ruiné toutes ſes eſpérances de fortune & de grandeur. L'ambition dans les premiers moments étoit venue s'élever contre l'amour.

Le comte s'étoit déterminé à faire part à ſon pere de ſa cruelle ſituation; il lui envoyoit, en quelque ſorte, dans ſes lettres, ſes larmes, ſon ame déchirée de tous les combats, & il recevoit des réponſes foudroyantes qui lui défendoient abſolument la liberté du choix. A chaque inſtant, il étoit prêt de ſe déclarer, de porter à la maitreſſe de ſon cœur tous les hommages qu'il avoit adreſſés à Lucie. C'en étoit fait, ſi dans cette derniere entrevue Mélanie ne ſe fut hâtée de ſe dérober à ſes regards: la paſſion du comte eut éclaté. Il faut donc, ſe diſoit-il, que je me ſacrifie aux vues ambitieuſes de ma famille, aux volontés tyranniques de mon pere! Quel état horrible! ô mon pere! mon pere! qu'exigez-vous de moi? Lucie eſt digne d'être aimée: mais qui peut égaler Mélanie? elle me fait ſentir tous les tranſports de l'a-

mour ; & il faut renfermer cette ardeur, la laiſſer ignorer à celle qui en eſt l'objet, m'en interdire juſqu'à la penſée, ne point aimer Mélanie!. Je vous obéirai mon pere, je vous obéirai : oui, je ſerai l'époux de Lucie; ma mort ne tardera pas à ſuivre un himen formé ſous d'auſſi malheureux auſpices. J'aurai vécu pour ſatisfaire à mes devoirs, pour l'intérêt de ma famille, pour me ſoumettre aux ordres d'un pere qui m'eſt cher... je mourrai pour la ſeule femme qu'il ſoit en mon pouvoir d'adorer.

Mélanie, rendue à elle-même, n'étoit pas moins troublée; elle s'accuſoit d'avoir manqué aux bienſéances, elle craignoit de dire, à l'amour. Il y avoit des moments où cédant à ſa faibleſſe, elle auroit voulu que d'Eſtival lui eût redemandé d'où naiſſoit ſa douleur; cette douleur étoit ſi vive, qu'elle devoit exciter un intérêt puiſſant; la curioſité ſeule eut ſuffi pour engager d'Eſtival à en rechercher la cauſe: mais tout eſt indifférent dans un objet qu'on n'aime point, qui déplait; &..je ne ſuis

point aimée du comte ; peut-être lui ſuis-je odieuſe ? n'en doutons point, je l'intéreſſe peu, il me hait.

Tels étoient à peu près les diſcours ſecrets que tenoit Mélanie. Il y avoit d'autres inſtants où plus ſévère, elle ſe faiſoit un crime du moindre ſentiment qui l'entraînoit en faveur du comte, & lui-même, il lui auroit paru coupable, s'il avoit oſé riſquer une expreſſion, un regard qu'on eût pu ſoupçonner d'amour. Elle le cherchoit, l'évitoit, appréhendoit de le voir, & le regardoit cependant. C'étoient deux ames bien oppoſées qui la tyranniſoient tour à tour. Enfin partagée entre ſon amant & ſa ſœur, livrée à tous les orages, ſuccombant ſous une paſſion qu'elle s'efforçoit inutilemenr de ſubjuger, elle tomba malade, & ſa maladie devint dangereuſe.

Lucie auſſi-tôt ſent toute ſa tendreſſe ſe réveiller; elle n'écoute plus que la voix du ſang ; elle vole au lit de Mélanie, la prend entre ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs. Qu'as-tu, ma chere Mélanie, lui dit-elle avec

ce ton si expressif de la sincérité & de l'effusion du sentiment ? c'est moi, à mon tour, qui veux lire dans ton ame. Depuis quelques jours, tu es dévorée d'une sombre mélancolie ! ta maladie a une cause que je ne puis deviner ! Parle-moi avec franchise : nous sommes seules ; songe que c'est à ta chere Lucie, à ta tendre sœur, à ta meilleure amie, que ton ame va se dévoiler. Ah ! ma sœur, dit Mélanie en jettant un profond soupir, & fixant sur Lucie un regard mêlé de tendresse & de douleur, ma sœur .. laissez-moi mourir. — Non, ma chere Mélanie, non, tu ne mourras point ; mes jours sont attachés aux tiens ; parle ; ta situation me pénétre. — Vous vous intéressez à mon sort ! — En peux-tu douter ? Tu as des peines ; fais m'en part, ma chere Mélanie : oui, elles seront les miennes. — Vous voulez, ma sœur, que je vous confie mes maux... vous ne les guérirez pas ! — Eh ! pourquoi désespérer ? pourquoi ne pas tout attendre de mon amitié ? — Votre amitié sera offensée. — Elle ne sçauroit l'être.

Encore une fois, ma chere Mélanie, ouvre-moi ton cœur. — Ma sœur !.. ma sœur !.. est-ce à vous que ce cœur doit se montrer ? — Et qui peut te secourir, te consoler, t'aimer plus que ta sœur ? — Vous me pressez ? — Je t'en conjure avec des larmes. — Eh bien ! s'écrie Mélanie, en cherchant à se soulever sur son bras, ce cœur va se développer : vous le voulez.. Apprenez, ma sœur, que j'aime, que j'adore... Qui, demande Lucie, d'une voix agitée ? qui ?.. — Ce d'Estival que vous aimez, qui sans doute vous aime... — Que dites-vous ? — Je ne veux point, ma sœur, m'opposer à ce penchant mutuel ... que ma raison approuve ; je ne veux qu'une grace : je vous le répéte, laissez-moi mourir. Seulement, que personne au monde que vous ne soit instruit de ma faiblesse, de mon crime ! car c'en est un de vous déchirer le cœur ; je l'ai percé d'un trait mortel, je le vois trop. Cachez sur-tout la source de mes malheurs & des vôtres à d'Estival ; notre honneur y est intéressé. Me le pardonnez-vous,

donnez-vous, ma chere Lucie ? Vous avez un cœur ; vous ſentez que ma faute eſt involontaire ; j'en ſuis bien punie ! je vais rendre les derniers ſoupirs dans le ſein de ma ſœur ; vivez pour aimer le comte, pour en être aimée... Vous aimez d'Eſtival, répond Lucie avec un torrent de larmes ! Ma ſœur... Elle s'arrache de ſes bras avec une ſombre douleur, y revole avec la même précipitation. C'eſt à vous, ma ſœur, c'eſt à vous de vivre, pourſuit Lucie ; s'il le faut... je vous ſacrifierai mon amour ; je n'épouſerai point le comte... Non, ſœur trop généreuſe, lui dit Mélanie en lui tendant les bras, je n'abuſerai point de votre tendreſſe, ou plutôt de votre pitié ; je ſerois cruelle, barbare ; c'eſt à vous que d'Eſtival eſt deſtiné ; c'eſt à vous à recevoir ſa main... &... c'eſt à moi d'expirer... Dieu ! qu'avez-vous ? La pâleur de la mort ſur votre front !..

Mélanie ſonna ; l'on emporte Lucie dans ſon appartement ; elle avoit perdu connaiſſance ; revenue à elle-même, ſa généroſité triomphe ; elle retourne avec empreſſement

chez sa sœur. — Pardonnez à ma foiblesse, ma sœur; mon courage s'est affermi; je puis répondre de moi. Oui sans doute, j'attacherois ma *félicité* à me voir l'épouse du comte... Mélanie... je l'aime, & me seroit-il possible de le dissimuler? Tout, sans doute, décéle une malheureuse passion: mais que seroit mon bonheur, s'il te coûtoit la vie? Va, je sens que l'amitié dans mon cœur peut égaler l'amour... Ma chere sœur, détourne tes yeux de mes larmes; n'entends point mes soupirs; ne vois point ces affreux combats, ces déchiremens de mon ame, & revis pour être aimée de ta sœur, de ton amie. — Ah! ma sœur, plus vous me faites de sacrifices, & plus je dois m'armer contre vos bontés, contre moi-même. Tant de vertu ne sert qu'à me rendre odieuse & condamnable à mes propres regards. Oui, je vous en conjure, laissez finir des jours que je déteste, & vivez pour me plaindre, pour m'aimer... pour épouser... Mélanie ne peut achever, & sa rivale tombe en pleurant dans ses bras.

Lucie ne quittoit point sa sœur, qui persistoit toujours à montrer autant de délicatesse & de grandeur d'ame. Y a-t-il pour la foiblesse humaine un effort plus grand & plus digne d'admiration que de s'arracher à un sentiment qui flatte, qui remplit le cœur, & de vouloir le bonheur d'aurtui aux dépens du sien propre? N'est-ce pas le comble de l'héroïsme?

Ma sœur, dit quelque tems après cet aveu si cruel Lucie à Mélanie, je me suis interrogée; j'ai essayé mon cœur: je crois qu'il pourra recevoir la loi que je lui imposerai. Vous promettre davantage, ce seroit vous tromper; ce seroit m'abuser moi-même. Ma chere Mélanie, je me sens pour votre bonheur, du moins j'ose le croire, je me sens la force de renoncer à d'Estival, oui, de ne point l'épouser, dirai-je de ne pas l'aimer? hélas! je l'adorerai en secret... mais le voir dans les bras d'un autre; qu'une autre en soit aimée, soit son épouse; que ma sœur... non, je ne soutiendrois point ce spectacle. Mélanie aura-t-elle bien le cou-

rage de me faire ce ſacrifice ? & elle la regarde avec attendriſſement. En doutez-vous, répond Mélanie ? Oui, pourſuit-elle avec une noble aſſurance, je veux... que vous ſoyez ſon épouſe, que vous faſſiez ſon bonheur & le vôtre; c'eſt un engagement ſolemnel que je contracte avec moi-même, & je forcerai mon cœur à y conſentir... Que je ſois ſeule malheureuſe, & que ma ſœur jouiſſe d'un ſort que méritent ſes vertus !

Ces deux femmes étoient un modèle de la plus rare & de la plus haute généroſité. Mélanie, touchée du procédé de Lucie, revint à la vie, ou plutôt elle eut la fermeté de s'arracher à la mort qui alloit la frapper. Sans remporter une victoire décidée, elle paraiſſoit triompher; & c'en étoit aſſez aux yeux de Lucie & aux ſiens propres, pour qu'elle n'eût rien à ſe reprocher.

Cependant ſa paſſion, loin de s'affaiblir, prenoit tous les jours de nouvelles forces; elle fuyoit d'Eſtival: mais l'image de ſon amant étoit dans le fond de ſon ame, &

y combattoit ſans ceſſe ſes généreuſes réſolutions ; elle étoit ſur-tout attentive à rejetter toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec lui, avec cet homme qu'elle adoroit, & qu'il étoit de ſon devoir de regarder d'un œil indifférent ; elle ne put pourtant éviter ce tête-à-tête ſi dangereux pour un cœur qui ne s'en impoſe point ſur ſa faibleſſe. Le comte ſaiſit ce moment funeſte pour Mélanie.

Où courez-vous, mademoiſelle, lui dit-il, en s'oppoſant à ſon paſſage, & en ſe jettant à ſes pieds ? daignez m'écouter un inſtant, un ſeul inſtant... Non, vous ne me quitterez pas ; il n'eſt plus temps de vous le taire ; je vous adore ; je vous aime avec fureur ; je ne vis, je ne reſpire que pour vous. Des convenances, que dis-je, l'ordre d'un pere m'avoit fait porter mes vœux à mademoiſelle votre ſœur : elle eſt aimable, reſpectable ; l'eſtime, j'en conviens, l'amour lui ſont dus ; ma famille auroit deſiré notre union ; tout m'en faiſoit une eſpece de loi. Mais, belle Mélanie, je ne ſçaurois

me contraindre davantage; tous les jours, je vous vois avec de nouveaux charmes, & de nouvelles vertus; ce feroit tromper Lucie, puifqu'une autre paffion me domine; vous êtes l'unique objet de cette tendreffe que chaque moment augmente, & qui m'enflammera jufqu'au dernier foupir; parlez, divine Mélanie, parlez, j'attends à vos genoux la décifion de mon fort. Il eft tout décidé, monfieur, répond Mélanie en preffant d'Eftival de fe relever : vous avez offert votre main à ma fœur; vos foins l'ont touchée; l'honneur même vous commande de l'aimer. C'eft à Lucie feule qu'il convient de porter le nom de votre époufe. Tout ce que je dois, tout ce que je puis, c'eft d'être votre amie. N'oubliez point que je fuis celle de ma fœur; & vous-même, monfieur... Je vous ai tout dit. Après ce mot, ne nous parlons plus. Pour moi, je me tairai, à condition que vous enfévelirez dans un profond filence ce que vous venez de me confier; &... adieu, monfieur; que j'évite à jamais votre préfence.

D'Estival vouloit répondre : mais Mélanie étoit déjà dans son appartement.

Alors l'amante reparut toute entiére ; elle s'écrie : je puis enfin pleurer en liberté, exhaler mon ame dans mes larmes, m'abandonner à toute ma faiblesse, à tout mon amour, à toute ma douleur ! Ici je n'offense point Lucie ; je puis être à moi. Qu'ai-je appris ? Quoi ! le comte m'aime ! je l'adore, & il faut que je l'arrache de mon cœur ! il faut que je lui parle de ma sœur, de sa tendresse ; que je ne laisse échapper aucuns transports de la mienne, pas le moindre sentiment ; que je lui montre les froideurs de l'amitié, de l'amitié si indifférente ! Ah ! malheureuse Mélanie ! quel fardeau pour moi que l'existence ! Allons, mourons dans les pleurs, dans les sanglots : mais faisons voir qu'une femme peut se vaincre, qu'elle peut immoler l'amour à la nature, à l'amitié, à une générosité qui m'étonne, & me flatte, quand j'expire la victime... Oui, Lucie, oui, ma sœur, dirai-je ma rivale, je suis ta victime... tu l'emporteras ; tu senti-

ras mes maux, l'horreur de ma ſituation : tu connois l'amour!

Mélanie employoit tous les moments à ſe combattre. Implacable ennemie d'elle-même, elle repouſſoit dans ſon cœur la plus faible étincelle qui s'élevoit ; elle cherchoit à l'y étouffer. D'Eſtival lui envoya pluſieurs lettres, qu'elle s'obſtina de refuſer. Fatiguée de ces aſſauts continuels, prête à ſuccomber, plus épriſe que jamais du comte, & plus que jamais attachée à ſa ſœur, elle rappelle enfin ſon courage, & diſparoit de la maiſon paternelle. Sa fuite plonge ſa famille dans le plus ſombre chagrin; Lucie inconſolable s'abandonne au déſeſpoir ; les derniers coups lui ſont portés ; elle reçoit cette lettre :

« Ma fuite, ma ſœur, ne doit point vous » ſurprendre. Tout m'ordonne de vous éviter, & de me détacher du monde : plût » au ciel que je puſſe m'arracher à moi-» même ! J'ai pris un parti, le ſeul qui me » reſtoit ; il m'eſt permis enfin de parler » avec franchiſe... il n'eſt plus tems de vous

» tromper, ni de me tromper. Je vous ai-
» me; j'adore d'Eſtival; je ne puis être ſon
» épouſe, & c'eſt à vous, c'eſt à vous que
» ce nom appartient. J'ai donc fait choix du
» ſeul époux que j'euſſe la liberté d'aimer.
» Je vais me conſacrer à Dieu, le nommer
» l'objet de toutes mes affections; quel mot!
» tandis que je tiens ſur la terre par tant de
» nœuds! pourra-t-il les briſer ces nœuds
» qu'à la fois je chéris & je déteſte? Il lira
» dans mon ame; il en aura pitié; il y ra-
» ménera le calme; nos cœurs ſont ſon ou-
» vrage: il changera le mien; il domptera
» cet amour malheureux que je traîne au
» pied des autels, qui, au moment que je
» vous écris, s'allume dans mes larmes,
» s'irrite par mon déſeſpoir, plus que ja-
» mais me tourmente & me rend coupable.
» Dieu me conſolera peut-être de la perte
» du plus aimable des hommes! Sans doute
» d'Eſtival en eſt le plus aimable; mon
» ame n'eſt que trop remplie de cette idée
» qui me tue! Qu'ai-je dit? ſoyez heureuſe,
» ma chere ſœur, & aimez-moi. Que le

» comte même ſoit mon ami; je puis, ſans
» vous offenſer, ſans bleſſer votre délica-
» teſſe, contribuer à ſon bonheur, qui ſera
» le vôtre; je vous donne mon bien à tous
» deux: il achevera de vous mettre dans
» un état convenable à votre naiſſance & à
» votre rang. Je me flatte que mon pere ne
» déſavouera pas mes intentions. Ne vous
» informez pas de ma nouvelle demeure;
» il vous feroit impoſſible de la découvrir.
» J'ai déguiſé mon nom & mon rang; j'ai
» employé tous les moyens pour m'aſſurer
» un rempart inſurmontable contre vos ſol-
» licitations & votre tendreſſe, contre celle
» de mon pere de qui je chérirai toujours
» les bontés, contre moi-même enfin dont
» je me défie plus que de tout autre. Je
» connois mon peu de force, & j'ai voulu
» prévenir des retours humiliants pour ma
» vertu; je mourrai du moins avec la ſa-
» tisfaction d'avoir rempli mes devoirs, &
» d'avoir ajoûté à votre félicité. Adieu, ma
» ſœur, adieu au monde, aux paſſions,
» adieu pour jamais à... je ne dois plus le

» nommer, il faut l'oublier, il le faut, &
» n'avoir plus devant les yeux que mon
» cercueil; c'eſt-là que ſe renfermeront tous
» mes maux, toutes mes faibleſſes, tous
» mes égaremens... mon amour... Ah! ma
» ſœur, ma ſœur, je vous écris baignée
» dans les larmes, expirante de mille morts...
» c'eſt la derniere lettre de moi que vous
» recevrez. »

Cet excès de générofité étoit pour Lucie un trait perçant qui revenoit toujours la déchirer; l'idée de cauſer le malheur éternel de ſa ſœur la jetta dans une eſpece d'anéantiſſement; elle en ſort, en pouſſant le cri de la profonde douleur : — Non, ma chere Mélanie, je n'aurai pas moins de courage que toi! je ne formerai point ces nœuds, que je dois haïr & rejetter, puiſqu'ils te rendroient malheureuſe ; tu n'échapperas point à mes recherches ; je découvrirai cette retraite qui te cache à mes larmes; je la découvrirai: j'irai t'en arracher ; je te ramenerai dans ces lieux, dans le ſein de ta famille; tu verras d'Eſtival, tu

l'aimeras ! ah ! s'il le faut... sois son épouse ; c'est à moi de mourir.

Le comte s'offrant alors aux yeux de Lucie : —Monsieur, asseyez-vous, j'ai à vous parler.

J'aime à me flatter, monsieur, que je vous ai inspiré quelque sentiment ; peut-être seriez-vous assuré de mon retour, & verrois je avec plaisir notre union : mais je vous offenserois, je manquerois à la nature, à l'honneur, à moi, je vous manquerois à vous-même, si je ne vous faisois point envisager mon affreuse situation. Vous n'ignorez pas combien j'aime ma sœur ; elle a pour moi une égale tendresse ; oui, sans doute, elle m'aime... Ma sœur, monsieur, ajoûte Lucie avec un torrent de larmes, vient de s'ensevelir pour jamais dans un couvent que nous ne pouvons découvrir ; elle me donne son bien ; elle n'est occupée que de moi ; elle me presse de m'unir à vous. Ce n'est pas tout encore : apprenez, Comte... que Mélanie vous aime. Cet aveu ne sçauroit lui faire aucun tort ; elle immole son bonheur au mien ; elle se sacri-

ſie, s'anéantit toute entiere pour ſa ſœur; jugez de l'état horrible où je ſuis; mon cœur eſt pénétré; la mort y entre de toutes parts. Je pourrois me trouver heureuſe de me voir votre épouſe, de contribuer à votre fortune, d'Eſtival!.. mais, ma ſœur... ma ſœur... ah! Dieu!

Ames adorables! ames céleſtes! Mélanie m'aime! s'écrie le comte! mon bonheur fait le comble de mes tourmens! Non, je n'acheterai pas ma félicité aux dépens de celle de deux cœurs qui méritent les hommages les plus purs; je mourrai de douleur plutôt que de vous poſſéder à ce prix... Quoi! Mélanie eſt malheureuſe pour jamais, & c'eſt moi qui ſuis l'auteur de ſes maux! & l'on ne pourra la retirer de cette priſon où elle va mourir!

D'Eſtival, ainſi que le marquis de Rumigni, tenterent toutes les perquiſitions imaginables: elles furent ſans effet. Le marquis, accablé de triſteſſe, fit part de ſa ſituation au pere du comte; il l'engagea par des lettres preſſantes à venir auprès de lui pour

hâter le mariage de Lucie avec d'Eſtival ; il eſpéroit, écrivoit-il, que l'établiſſement de la ſeule fille qui lui reſtoit, pourroit apporter quelque ſoulagement à ſa douleur. Quoique la fortune du comte fût des plus bornées, il devenoit un parti intéreſſant par ſa naiſſance & par les emplois conſidérables auxquels il lui étoit permis d'aſpirer : ſon pere ſe rend aux ſollicitations du marquis ; il arrive ; il trouve ſon fils plongé dans une ſombre mélancolie, le cœur dévoré d'une paſſion d'autant plus déchirante, que le devoir, la probité, la pitié même lui ordonnoient de la cacher. En effet auroit-il pu, ſans une cruauté inouie, ouvrir les yeux d'une fille eſtimable qui l'adoroit, & qui ſe croyoit aimée ? Lucie ignoroit à quel point Mélanie étoit chere à d'Eſtival ; elle prenoit pour des témoignages de compaſſion, pour les larmes de l'humanité, les pleurs de l'amour le plus violent. Le comte cependant alloit déſabuſer Lucie, lui apprendre qu'elle avoit une rivale, lorſque ſon pere s'offre à ſa vue.

C'étoit un de ces militaires inflexibles qui pensent qu'il est aussi facile de lutter contre les passions, que de combattre les ennemis de l'état ; il avoit entiérement perdu le souvenir de l'amour ; ou s'il s'en rappelloit l'idée, c'étoit pour le regarder comme une des folles illusions de la jeunesse ; son sang ne s'enflammoit que pour l'honneur ; il avoit donné, dans sa lettre, sa parole au marquis de Rumigni pour le mariage de son fils avec Lucie : il ne voyoit donc que sa promesse, & il n'aspiroit qu'à la voir remplie. En vain d'Estival lui montre les blessures de son ame, les malheurs de Mélanie, sa tendresse pour cette fille infortunée : mon fils, lui répond le vieillard inexorable, c'est assez m'exposer votre faiblesse ; je ne doute point que Mélanie n'ait sur vous un empire absolu ; je ne le vois que trop ; je plains sa destinée & la vôtre ; j'ouvrirai même mon sein à vos larmes : mais prenez-y garde, qu'elles ne coulent qu'aux yeux seuls d'un pere ; craignez que votre pusillanimité ne se décele. Vous devez épouser Lucie, sa-

tisfaire à ma parole, à l'honneur, consoler le marquis, vous occuper en un mot du bonheur de votre famille, dont l'élévation est attachée à ce mariage; vous devez m'obéir; marchez à l'autel; c'est moi qui vous l'ordonne; & ne vous remontrez à mes yeux qu'avec le nom du gendre du marquis de Rumigni. —Mais mon pere... —J'en ai trop entendu. —L'amour... —L'amour? Qu'est-ce que l'amour comparé à l'honneur? ma promesse est sacrée: vous épouserez Lucie, ou... vous n'êtes point mon fils. — Mon pere, est-ce à vous à m'accabler? Ah! je suis votre fils; je le sens au respect, à la tendresse qui m'inspirent pour vous... permettez du moins que j'essaye mon cœur à ce sacrifice affreux. —Des délais! point de retardement... d'Estival, tu me causeras la mort; encore une fois, obéis; cède à la nécessité d'accomplir ma promesse, la tienne, ton devoir... mon fils, tu vois mes larmes; veux-tu faire mourir ton pere? — Ah! mon pere! je vous obéirai.

Mélanie, enfermée dans une sombre retraite,

traite, en étoit peut-être plus livrée aux orages dont elle avoit voulu se sauver. Elle avoit cru trouver dans un asyle saint quelque apparence de repos; hélas! elle avoit emporté son cœur; l'amour la poursuivoit jusqu'au pied des autels; elle les embrassoit avec fureur, les arrosoit de torrents de larmes; d'Estival étoit tout ce qu'elle voyoit, tout ce qu'elle aimoit, tout ce qui remplissoit son ame. En vain crioit-elle à Dieu, en lui offrant ses pleurs & son désespoir: ô Dieu! ne m'abandonne pas; épuise tes rigueurs sur moi; arme-toi de tous les châtiments contre une infortunée qui te trahit, qui t'immole à ses affections criminelles; il y a des moments où je suis prête de quitter ces lieux, de voler vers ceux qu'habite d'Estival, de lui parler de mon amour... de mourir à ses pieds. Que devient ma vertu, ce secours céleste que j'implore? ô mon Dieu, mon Dieu, pardonne!.. Non, ma sœur, non, je n'irai point troubler votre bonheur; aimez, d'Estival; qu'il vous aime: que des nœuds

enchanteurs vous unissent l'un à l'autre: pour moi, je sçais quels liens me sont réservés; je porterai ce joug terrible; je m'y soumettrai... O mon Dieu! c'est dans tes bras que je me jette, loin du monde, loin de moi-même! Image que je dois bannir, qui me persécutes plus que jamais, te retrouverai-je toujours entre le ciel & moi? Ah! d'Estival, laisse-moi du moins expirer vertueuse!

Lucie n'éprouvoit pas moins d'agitation; tantôt elle rappelloit dans son cœur Mélanie, & sembloit s'accuser auprès d'elle; tantôt elle repoussoit jusqu'au souvenir de sa rivale; quelquefois elle avoit une espèce d'effroi de sa tendresse; elle ne pouvoit se dissimuler que sa sœur mouroit sa victime; elle la pleuroit: mais que la nature est faible près de l'amour! Lucie adoroit le comte, & bientôt ses vœux n'avoient plus d'autre objet que son mariage.

Enfin le jour est fixé; tous deux sont conduits à l'église par leurs parents. Le pere du comte l'entretenoit des avantages

que cet établissement lui procuroit, de la joie qu'il causeroit à toute sa famille : quels avantages, répondoit d'Estival, d'une voix éteinte ! vous l'ordonnez, mon pere ! il suffit ; je me traîne à la mort. — Lucie, mon fils, n'a-t-elle pas des charmes, des vertus ? — Lucie a tout pour être adorée : mais... elle n'est point Mélanie, ajoûte-t-il avec un profond soupir. Il n'importe ! vous allez connaître, mon pere, combien je respecte vos volontés & jusqu'à quel point vous m'êtes cher ; il n'est plus tems de reculer ; je vous obéis ; je marche à l'autel ; j'y vais former des nœuds... ils sont votre ouvrage ; je m'immole pour vous ; que seulement, après ce sacrifice, il me soit permis de donner à ma douleur le peu de jours que j'aurai à vivre.

Ces dernieres paroles n'étoient pas achevées que d'Estival attendoit au pied de l'autel l'instant qui alloit le lier pour jamais à une autre que Mélanie. Lucie, poursuivie du même trouble, prononce ses serments comme s'ils eussent été l'arrêt de

ſa mort ; elle eſt unie cependant à tout ce qu'elle aime ; on la laiſſe ſeule avec ſon amant, devenu ſon époux. Frappée de l'idée accablante que ſon bonheur va coûter la liberté, la vie peut-être à ſa ſœur, elle ne peut goûter les douceurs de ſa nouvelle deſtinée ; une ſombre triſteſſe empoiſonne ſes plaiſirs ; d'Eſtival ne partage que trop ſa douleur ; il y avoit des moments où elle auroit voulu qu'il eût été moins touché de l'infortune de Mélanie. Mais que Lucie, malgré ſes chagrins, étoit encore éloignée de prévoir les coups terribles qui la menaçoient ! elle ignoroit que ſa rivale étoit aimée, & que cette rivale étoit ſa ſœur.

La nouvelle du mariage de d'Eſtival & de Lucie pénétre juſques dans la ſolitude de Mélanie. Il n'eſt point d'expreſſions qui rendent les divers tranſports qui l'agiterent ; c'eſt dans cette affreuſe conjoncture qu'elle eut beſoin de toute ſa vertu ; elle court aux autels, s'y proſterne avec tout l'abandon de la douleur, y meurt dans les larmes ; ſa voix ſe perd dans ces ſanglots, les

accents de la profonde désolation : — C'en est donc fait ! c'en est fait ! mon malheur est décidé ; le comte est l'époux de ma sœur ; il est mon frere ! il faut y renoncer pour jamais... l'oublier ! Eh ! le puis-je ? Ah ! cruel d'Estival, devois-tu former ces liens ? sœur barbare, étoit-ce à toi de me porter ces coups ?.. Qu'ai-je dit malheureuse ? où m'égare une passion trop funeste ? Lucie, d'Estival, pardonnez-moi, pardonnez-moi ces derniers transports ; ils vont expirer avec l'infortunée Mélanie ; vous sçaurez où sera mon tombeau ; vous y viendrez répandre des pleurs ; ma cendre y sera sensible ; me refuseriez-vous cette consolation ? Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il sur la terre de plus cruelles épreuves ?

Cette victime du malheur ressentoit le bouleversement des passions les plus violentes ; la haine, la fureur, la vengeance, tous les poisons, tous les feux de la jalousie la dévoroient successivement ; & c'étoit toujours l'amour qui rentroit dans ce cœur éperdu, ou plutôt il n'en sortoit ja-

mais. Elle fait quelques pas pour abandonner sa retraite : — Sortons de ce tombeau où je ne respire que pour mourir sans cesse. Allons du moins attendre ma fin aux pieds du comte. Il verra ma douleur, ma tendresse... Eh ! il ne peut être mon époux.

Elle revient en poussant des sanglots ; son ame est la proie de mille résolutions différentes ; enfin elle s'arrête au noir projet de se délivrer d'une vie si déplorable : elle fait choix de la mort la plus affreuse ; la corde fatale est déjà entre ses mains.

Voilà, se dit-elle, le seul moyen de subjuguer un malheureux amour, qui n'étoit qu'une faiblesse, & qui aujourd'hui est un crime ! tout, sur la terre, m'a abandonnée, tout !. le ciel lui-même s'est déclaré contre moi. Hélas ! je l'ai imploré avec des larmes, des gémissements, des cris, & il ne m'a point écoutée ! Il a repoussé mes prieres ! J'aime ! je brûle plus que jamais !. Qui me débarassera d'un si pesant fardeau ? la mort. La mort !.. qu'a ce mot qui doive m'épouvanter ? N'est-ce pas la fin de tout

être? La mort eſt le repos de la vie, & qu'eſt-ce que l'exiſtence, lorſqu'elle eſt éprouvée par de pareilles tortures? Ma ſœur! mon amie! ajoûte-t-elle avec un ſombre accent.. elle connaiſſoit mon cœur, toute ma ſenſibilité, tout mon déſeſpoir: devoit-elle épouſer d'Eſtival, quand je l'adorois, quand je lui immolois?.. Elle eſt donc ſa femme!.. allons, hâtons-nous de finir des jours qui me ſont en horreur.. Que vais-je faire? M'ôter la vie! mais cette vie eſt-elle mon bien? Je me trouve enfermée dans un cahos affreux. M'eſt-il permis d'en ſortir? Qui m'y a plongée? Qui m'y retient enchaînée? Un Maître qui n'a point de compte à nous rendre de ſes volontés, l'Être ſuprême... qui ſeul doit décider de mon ſort. Sans doute, il veut que mes larmes coulent, que mon ſein ſoit déchiré, que j'expire dans les tourments.

Elle tombe à genoux en pleurant avec amertume: — O mon Dieu! j'obéis donc à tes décrets incompréhenſibles; je vivrai, je vivrai, je ſécherai dans les pleurs, dans

le désespoir; mon existence sera une mort éternelle; je t'ai offensé, en voulant hâter un moment préparé à tous les humains: hélas! ma vie te vengera assez; je serai assez punie: tu me laisses mon cœur.

Lucie, malgré la force de son amour, ne se laissoit aller qu'en frémissant dans les bras de son mari; l'image de sa sœur l'y poursuivoit; le comte cherchoit par des égards sans nombre à la dédommager de cette tendresse qu'il sentoit trop que son cœur infidèle lui refusoit; il la plaignoit, l'estimoit: mais il n'aimoit en elle que la sœur de Mélanie. Quand il arrivoit à son épouse de prononcer ce nom, elle recevoit du comte des caresses plus vives; il devenoit plus sensible. Comment une femme, dont les yeux sont presque toujours éclairés par la jalousie, pouvoit-elle rester dans cet aveuglement?

Soumis à son pere, ainsi qu'au devoir & à la probité, d'Estival se contentoit de gémir en secret: mais l'ame, & sur-tout celle des malheureux, a besoin de s'épan-

cher; nos larmes, verſées dans le ſein d'autrui, perdent de leur amertume; elles y acquiérent même une douceur qui devient une ſorte de plaiſir: la compaſſion eſt la jouiſſance de l'infortune. Le comte avoit à Paris un ami intime, à qui, juſqu'à ce moment, il avoit confié ſes moindres ſecrets: dans le deſſein de ſoulager la contrainte qu'il s'étoit impoſée, il avoit commencé une lettre adreſſée à cet ami, & conçue à peu près en ces termes: « Oui, mon ami, je ſuis marié; » je ſuis riche; j'ai l'eſpérance de parvenir » aux plus brillants emplois; & je ſuis le plus » à plaindre des hommes. Mon épouſe a tout » pour être aimée: beauté, graces, nobleſſe, » talents, vertus. Mais eſt-on le maître de » ſon cœur? Ma femme a une rivale... » Cet écrit finiſſoit à ce mot. ...

Lucie, par un de ces jeux cruels du hazard qu'on s'attache peu à prévoir, entre dans le cabinet de ſon mari, trouve cette lettre qu'il y avoit oubliée, la lit, & tombe évanouie à cette derniere ligne. C'eſt dans cette horrible ſituation que d'Eſtival la re-

voit ; il n'a pas de peine à deviner la cause de cet évanouissement ; la foudre même, si l'on peut le dire, l'avoit éclairé : la lettre étoit aux pieds de Lucie. Elle ouvre un oeil mourant : — Je ne suis point aimée !.. ah! comte, je me jette à vos genoux, je les embrasse, je les arrose de mes pleurs.... Cruel ! j'ai une rivale, une rivale qu'on me préfere ! & quelle est cette rivale ? quelle est-elle ? parlez. Le comte égaré d'étonnement, de douleur, veut relever sa femme. Non, je ne les quitterai point que vous ne me l'ayez nommée ; quelle est la barbare qui m'a osé enlever votre cœur, à moi, à moi qui vous adore ? ingrat ! qu'elle vienne percer, déchirer mon sein... Une rivale ! ô ciel !.. quelle affreuse lumiere ! seroit-il possible ? je me meurs... Ces coups me seroient-ils réservés ? je ne me trompe point ... je n'en suis que trop certaine. .. Mélanie... ma sœur...

A ce nom, le comte tombe comme écrasé du tonnerre aux pieds de Lucie. — Vous aimeriez ma sœur !.. je le vois... je le vois...

ne me le cachez pas... osez m'avouer; osez... encore une fois, parlez... je vous en conjure... dites... Oui, répond d'Estival d'une voix étouffée dans les larmes, voilà ce que je voulois vous dissimuler, à vous, à moi-même; oui, telle est mon affreuse destinée! je sens tout le prix de vos charmes, de vos qualités; vous méritez les hommages dûs à la femme la plus estimable, la plus adorable... mais... —Achevez... achevez.— Ma tendresse s'étoit décidée pour Mélanie, avant que j'eusse reçu votre main. J'aurois renfermé cette funeste passion dans un silence éternel; par une suite cruelle de mes malheurs, mon secret vous est connu; plaignez-moi; puis-je espérer que vous m'accorderez du moins de la pitié?.. les ombres de la mort sur ton front, ma chere Lucie! vois ton époux qui meurt à tes genoux; il vaincra ces sentiments qui t'offensent; il t'aimera.

Lucie ne revient de cet évanouissement que pour dire, en attachant une paupiere presqu'éteinte sur d'Estival: vous aimez ma sœur! & elle retombe.

Bientôt une fiévre ardente allarme pour ses jours; elle s'obstine à taire la cause de son mal; elle n'avoit pas la force de parler à son mari; elle ne faisoit que lui serrer tendrement la main, & lui lancer de ces regards pénétrants, qui chargés de douleur & d'amour, portent le désespoir & la mort dans le cœur. Ah! c'est trop de générosité, lui disoit d'Estival! femme incomparable! quoi! je suis ton assassin! & tu crains encore de révéler mon crime au marquis, à mon pere! Qu'ils en soient instruits, qu'ils le publient, que toute la terre m'accuse & me condamne!

Le marquis de Rumigni & le pere du comte entrent suivis d'un médecin. — Monsieur, & vous, mon pere, il est inutile de rechercher les secours de l'art, pour s'éclairer sur le principe de la maladie de la comtesse: vous en voyez l'auteur. —Comment! — C'est moi qui lui ai enfoncé un poignard dans le sein. Apprenez tous mes malheurs, poursuit-il en pleurant. Je suis le plus infortuné des hommes! J'aimois sa sœur, avant même que nous fussions unis;

je m'efforçois de réprimer ces transports ; ils ont éclaté aux yeux de Lucie, & c'est moi qui la fais mourir ! Non, chere épouse, tu ne mourras point : tu vivras pour être aimée, pour être adorée de ton mari. Promets-moi de me pardonner, promets-moi de m'aimer.

Le marquis & le pere du comte pleurent avec lui ; ils vont ensuite ouvrir leurs bras à Lucie ; ils veulent la consoler ; ils tentent tous les moyens d'adoucir cette sombre jalousie dont le poison dévorant consumoit ses jours ; sa sœur, lui disent-ils, a choisi le parti de la retraite ; & il y a tout lieu de croire qu'elle ne reparaîtra point dans le monde ; quelles espérances ne doit-elle donc pas concevoir ? Ses agréments, ses vertus, sa constance lui feront prendre sur le cœur de son époux l'empire que Mélanie lui disputoit ; ses nobles procédés & le temps acheveront de lui ramener d'Estival. —Ah ! s'écrie la malheureuse Lucie, que de faibles remèdes contre le trait qui me déchire ! C'est-là qu'est mon mal, (en met-

tant la main sur son cœur,) & ce mal ne se guérit point. Non, je ne puis plus vivre; je donnois des larmes au sort de ma sœur; insensée! j'ignorois que je pleurois une rivale chérie!.. Il est inutile de me flatter; le comte ne changera point; on ne dompte point l'amour, je le sens trop! Si je ne consultois que ma raison, peut-être me rappelleroit-elle à la vie: c'est ma tendresse qui m'entraîne au tombeau... tout est décidé.

Il est impossible de tracer une image des divers mouvements qui agitoient cette femme expirante; elle accabloit de reproches Mélanie, comme si elle eût été en sa présence; elle lui demandoit pardon de ses fureurs jalouses, l'assuroit d'une amitié éternelle, l'accusoit encore; elle appelloit son mari dans ses bras, le repoussoit avec dépit, l'invitoit à l'aimer, le conjuroit de l'oublier; toutes ces différentes scènes de douleur finissoient par des torrents de larmes, & par une espèce d'anéantissement.

Les soins du comte, ceux de son pere & du marquis, leurs prieres, leurs caresses,

leur profonde affliction, rien ne put rétablir Lucie, & lui rendre la santé; toutes les ressources de la médecine furent infructueuses : les maladies de l'ame sont encore plus incurables que celles du corps.

La comtesse sentit avec fermeté la mort approcher; c'est dans ces moments qu'elle déploya à la fois l'excès de l'amour & de la générosité. Je vais mourir, dit-elle à son pere, ainsi qu'au pere du comte & à d'Estival qui entouroient son lit, & cherchoient à lui dérober leurs larmes : ne me cachez point ces marques de sensibilité; j'aime à me flatter encore que je vous suis chere; ce sont les derniers pleurs qu'une infortunée vous fera répandre. Mon pere, aimez votre fille; daignez quelquefois vous en ressouvenir pour la plaindre; vous vous consolerez de sa perte : il vous reste encore une fille... Que Mélanie elle-même me plaigne, qu'elle me pardonne; elle sçait ce que c'est que l'amour : elle me pardonnera : j'emporte au tombeau cette espérance. Mon pere, me permettrez-vous de donner au comte un

faible témoignage de ma malheureuse tendresse? Le marquis, en la serrant fortement contre son cœur, ne peut que prononcer le nom de sa fille, de sa chere fille. Elle poursuit: je vous laisse, comte, le bien dont je puis disposer. — Que parlez-vous de fortune, ma chere Lucie? Vous vous occupez de mon bonheur! En peut-il être pour moi, pour votre malheureux époux, s'il vous perd? tout lui seroit enlevé, tout... — Non, comte... Mélanie...—N'achève pas, épouse trop estimable; tant de vertu sublime me rend à toi, te fait régner seule dans mon cœur; mon adorable Lucie, tu en seras à jamais l'unique souveraine. Eh! quelle passion l'emporteroit sur un sentiment si légitime, si pur, si vif?.. — Cher époux, interrompt Lucie, en tendant à d'Estival une de ses mains qu'il presse dans les siennes, & qu'il couvre de baisers & de larmes, voilà les moments les plus doux de ma vie! je sens tout le prix d'un effort si généreux: mais... je connais l'amour... ma sœur vous sera toujours chere.

Le comte veut parler : elle continue : pardonnez, je vis encore, je vous aime...& ma cruelle jalousie me surmonte : il faut la vaincre. C'est peu de vous prier, du consentement de mon pere, d'accepter mon bien ; cherchez à sçavoir où s'est retirée ma sœur ; épousez-la, épousez ma rivale... je ne la hais point. Vivez pour être heureux, pour m'estimer... puisque je n'ai pu mériter votre tendresse ; vous accorderez du moins des larmes à ma cendre : c'est l'unique récompense que j'ose vous demander d'un amour... qui me coûte la vie ; adieu mon pere. Elle s'adresse ensuite au pere du comte : — Adieu, monsieur, vous qui m'avez témoigné tant de bonté... C'en est donc fait ! tous nos nœuds sont rompus... approchez, cher d'Estival ; vous pleurez !.. Mélanie essuyera vos larmes.

Ce furent les derniers mots que prononça Lucie ; on peut dire que sa jalousie ne finit qu'avec ses jours ; le marquis confirma la donation qu'elle avoit faite à son mari.

D'Estival étoit tombé dans un accable-

ment inexprimable. Il falloit que sa douleur fût bien profonde, puisqu'il y avoit des moments où il croyoit avoir oublié Mélanie ; ses yeux, toute son ame étoient fixés sur le cercueil de son épouse : cette sombre image remplissoit ses sens ; il s'accusoit d'inhumanité ; il se nommoit à haute voix l'assassin de Lucie ; le marquis même étoit touché de son état. Ce pere infortuné, en pleurant sa fille, espéroit qu'un jour Mélanie rendue au monde, viendroit consoler sa vieillesse, & soutenir ses derniers pas aux bornes de la vie.

Un bruit sourd se répand que Mélanie a suivi sa sœur dans le tombeau. Aussi-tôt le chagrin saisit ce malheureux pere, qui, peu de tems après, succombe à une maladie de langueur, & expire dans les bras du comte, en l'appellant son fils, & en l'instituant son héritier.

D'Estival, frappé de tant de coups, est prêt à suivre le marquis au tombeau ; son amour, à la funeste nouvelle de la mort de Mélanie, s'étoit réveillé avec toute sa

force; il pleure sa femme, son amante; lui-même auroit eu peine à déterminer les transports qui l'agitoient. Son pere le tenoit sans cesse contre son sein; il touche enfin au moment d'exhaler une ame anéantie par tant d'infortunes.

Une religieuse, que l'amitié attachoit à Mélanie, lui apprend la déplorable fin de sa sœur, & n'obmet aucune des circonstances qui rendoient cette mort encore plus touchante; Mélanie, en un mot, n'ignore point que les derniers soupirs de Lucie ont été partagés entre elle & d'Estival, & que cette femme généreuse, s'élevant au-dessus de la nature, a pressé son mari, lorsqu'elle ne seroit plus, d'épouser sa rivale. Cet effort de la plus haute vertu suffisoit pour accabler une infortunée qui se reprochoit, à chaque instant, la cruelle destinée de sa sœur.

Mélanie demeura, quelques jours, dans un abatement léthargique: on ne lui entendit point proférer la moindre parole; elle ne versa pas une seule larme; enfin son désespoir s'échappe de ce sommeil de

mort : une abondance de pleurs & de sanglots prévient sa voix. — Non, malheureuse Lucie, non, je ne vous céderai point en générosité; c'est moi, c'est moi qui vous tue... c'est moi qui vous vengerai; je veux vivre, pour m'occuper toujours de votre vertu, de cette tendresse qui nous unissoit, & que j'ai trahie; pour avoir le cœur percé de mille traits, déchiré d'éternels remords; pour être une victime continuelle, que je vous immolerai. Elle vous est dûe, sœur trop généreuse que je précipite dans le tombeau, elle vous est dûe. Ah! mes larmes passent-elles jusqu'à toi? Il n'est pas possible que ma douleur te rappelle à la vie! je mourrois cent fois pour te rendre un seul jour d'existence; tu verrois combien je souffre encore plus que toi; tu verrois combien tu m'es chere... Je quitterai ces lieux pour aller mourir sur ta tombe; que j'y sois ensevelie à tes côtés! que mon cœur soit près du tien! tu n'es plus... je pourrois... Ne crains point, ma chere Lucie, je connais mon cœur, ma foiblesse : je

ſçaurai te prouver que ta ſœur étoit digne de toi ; Lucie... je ferai plus que de mourir.

Elle ſe jette à genoux. — Mon Dieu! ne m'abandonne pas; j'ai beſoin de ton ſecours, d'un appui céleſte : ô mon protecteur, mon ſeul & unique ami, prends pitié d'une infortunée qui ſe réfugie dans ton ſein, qui te demande du courage, une ame nouvelle pour remplir ſes devoirs!

Mélanie prononce ce dernier mot du ton de fermeté qui décele une déciſion irrévocable. La mort de ſon pere qu'elle apprit dans ces affreuſes circonſtances, vint lui porter de nouveaux coups.

Dans les premiers moments que s'étoit répandue la nouvelle de la triſte fin de Lucie, on avoit appréhendé que Mélanie n'eût le même ſort; elle avoit paſſé pour morte pendant trois jours. Ce fut ſans doute cette malheureuſe erreur qui, adoptée par la parente de Mélanie, étoit parvenue juſqu'au marquis de Rumigni.

L'état du comte n'étoit pas moins cruel,

Son pere avoit perdu toute sa rudesse ; ce n'étoit plus qu'un vieillard sensible, agité de toutes les frayeurs paternelles, qui pleuroit sur le sein de son fils mourant.

Un domestique accourt : — Elle n'est point morte, monsieur... — Mélanie !.. D'Estival n'avoit pu prononcer que ce mot, & s'étoit élancé d'entre les bras de son pere. Elle vit, continue le domestique, & l'on a même découvert le lieu de sa retraite ; on vous y conduira. — Mon ami... mon pere, je verrai Mélanie, je lui dirai... allons, mon pere, que j'aille tomber à ses pieds ; je revis pour l'aimer, pour l'adorer.

Le pere veut retenir son fils, le prie de différer de quelques jours, d'un seul jour, d'une heure : il est impossible de résister à l'impatience du comte ; on le porte dans une voiture, accompagné de son pere.

C'en est fait : d'Estival ne voit plus le tombeau de la malheureuse Lucie ; plein de l'ivresse de l'espoir le plus séduisant, il a repris la vie ; il ne voit que l'autel où vont se former les nœuds qui l'enchaîne-

sont pour jamais à Mélanie ; son ame a volé aux pieds de la maitresse de son sort; il lui parle du cœur, il lui répéte tous les serments d'une tendresse que l'absence & le malheur ont encore fortifiée.

D'Estival accusoit la lenteur des couriers ; il auroit été emporté par des chevaux aîlés, il se seroit plaint encore de leur retardement. On arrive enfin au couvent de Mélanie ; on demande à la voir: Mélanie fait prier le comte & son pere de revenir dans trois jours ; quel siécle de tourments pour d'Estival ! que doit-il penser d'un arrêt si cruel ? Mélanie l'auroit-elle oublié ? elle ne l'aimeroit plus, tandis qu'il vole à ses genoux, qu'il brûle de consacrer son amour par le plus saint engagement ! il redouble ses instances, répand des larmes, représente que sa vie ne tient plus qu'à son dernier soupir : on s'obstine toujours à lui rendre la même réponse.

Le terme expiré, il accourt avec son pere à la grille. Mélanie paraît. O Dieu, s'écrie le comte ! que veut dire cet habit ?

— Que je ne suis plus maitresse de ma destinée. Que nous apprenez-vous, interrompent à la fois d'Estival & son pere ? — J'ai prononcé hier mes vœux. — Vos vœux ! le comte n'en peut dire davantage, & tombe dans les bras de son pere qui étoit resté immobile d'étonnement. Oui, c'en est fait, continue Mélanie avec la même fermeté, je suis enchaînée à Dieu... pour jamais, & je ne pouvois avoir d'autre époux. Vos vœux, répéte d'Estival en s'efforçant de reprendre la parole ! — On ne m'a point caché la fin déplorable de ma sœur, celle de mon pere. J'ai fait mon devoir : je me suis liée aux autels. Ma parente m'a favorisée dans mes projets. J'ai sçu enfin ... ah, monsieur! quels reproches n'ai-je point à me faire ? j'ai sçu que ma sœur n'expiroit que pour moi... & je m'ensevelis pour elle à jamais dans ce tombeau. — Vous m'êtes enlevée pour toujours ! — Il ne me convenoit point, monsieur, de porter le nom de votre femme, quand j'ai plongé la mort au sein de ma malheureuse sœur ; je n'ai voulu vous voir, que

que lorsque j'aurois élevé entre nous une barriere insurmontable, éternelle... D'Estival, jugez de mes efforts & de mon tourment: je vous aimois: je vous le dis sans rougir, parce que mon cœur ne peut plus être à vous, ni à moi-même; je ne vous demande que des sentiments d'amitié, ou plutôt de compassion. Pleurons ensemble la triste Lucie; que nos larmes pénétrent jusqu'à sa tombe! Hélas! nous lui devons ces pleurs. Je confirme avec plaisir le don qu'elle & mon pere vous ont fait de notre bien. Plaignez notre sort; ressouvenez-vous de deux infortunées que l'amour a fait mourir pour vous: car ma mort suivra bientôt celle de ma chere Lucie, & de mon malheureux pere. Adieu, monsieur; adieu, d'Estival... sur-tout ne nous revoyons jamais.

Quoi! s'écria le comte fondant en larmes, c'est Mélanie qui m'ordonne de ne la plus revoir! — Ne cherchons point à nous attendrir... séparons-nous... votre présence me rend coupable à mes yeux, aux yeux de ce Dieu, à qui seul j'appartiens; ce mot

vous a tout dit; il me punit, & je reconnais l'effet de sa justice! elle ne peut trop se manifester : oui, c'est moi qui ai enfoncé le poignard dans le sein de Lucie; je sens l'excès de mon crime... encore une fois ne nous voyons plus, &... adieu pour toujours. Eh! cruelle, reprend d'Estival, vous n'envisagez que la perte de votre sœur : vous ne parlez point de ma mort. Pensez-vous que je puisse survivre un instant à cette fatale entrevue ? vous plaisez-vous à déchirer un cœur, qui jusqu'ici n'a vécu que pour vous ? daignez seulement jetter un regard sur moi... contemplez votre victime : elle est expirante... c'est vous, ma chere Mélanie, c'est vous qui m'allez conduire au tombeau! — J'y ai précipité ma sœur; je l'entends, je la vois qui s'éleve de son cercueil, qui me montre le linceuil dont je l'ai couverte... ses gémissements, ses reproches retentissent jusques dans ce triste asyle où le repos m'est interdit; qu'osiez-vous me proposer? que sur la cendre d'une infortunée... cette cendre, d'Estival, n'est point encore

refroidie, & j'aurois formé des liens!.. l'époux de ma sœur... j'eusse été votre femme! Allez, fuyez ces lieux, n'excitez point ma haine. Je me fais horreur à moi-même.

Elle étoit prête à sortir: le comte l'arrête par le bras. Monsieur, dit Mélanie au pere du comte, j'implore votre secours contre lui, contre moi; d'Estival, ajoûte-t-elle, en le regardant avec des yeux couverts de pleurs, n'ai-je pas assez trahi mon devoir? il me défendoit de vous voir, de vous entendre, de penser à vous; d'Estival, si vous m'aimez, si je vous suis encore chere... qu'ai-je dit, malheureuse? laissez-moi mourir, sans être plus criminelle. Non, vous ne sçaurez point tous les tourments que vous m'avez causés; ils sont affreux! & il n'y a que le trépas qui puisse y mettre fin. Le comte se jette à ses pieds: — Voyez votre amant... — Mon amant! qu'entends-je! ô ciel! Lucie! ô mon Dieu!.. Partez, fuyez, vous dis-je, fuyez pour toujours; oubliez-moi; oubliez-moi... Ah! c'est trop donner à ma faiblesse! Adieu, d'Estival...

adieu, monſieur... bientôt vous pleurerez tous deux ma mort.

Auſſi-tôt elle ſe retire du parloir avec une eſpèce d'élan, comme pour s'arracher à elle-même. —Mélanie, un mot, un ſeul mot, daignez m'entendre: Mélanie, un moment, s'écrie le comte. Mélanie s'étoit dérobée pour jamais à leur vue. D'Eſtival perd l'uſage des ſens, & ſon pere l'entraîne à ſa voiture.

L'infortunée Mélanie avoit eu la force de quitter tout ce qu'elle aimoit: car il étoit aiſé de voir que de toutes les agitations qu'elle reſſentoit, celle de l'amour étoit la plus violente; elle avoit ſçu ſe ſauver de la préſence du comte: mais elle le ſuivoit & lui parloit encore des yeux; tous ſes regards étoient portés, réunis ſur le plus aimable des hommes qu'elle auroit pu aimer, qu'elle auroit pu épouſer, ſans l'aſcendant de cette vertu inflexible qui revenoit toujours s'oppoſer à ſa tendreſſe, & cette vertu cruelle, qui faiſoit ſon ſupplice, l'eût peut-être abandonnée, ſi ſa vûe fut reſtée plus long-tems

attachée sur d'Estival. Quelle image en effet pour une amante, & y en avoit-il de plus tendre & de plus malheureuse que Mélanie? Le comte expirant, qu'elle ne reverroit plus, qui, sans doute, après cette entrevûe, alloit perdre la vie, qu'elle-même immoloit & précipitoit dans la tombe, que d'un mot elle eût pu faire revivre & rendre le plus fortuné des mortels : voilà le spectacle affreux qui l'accabloit ! quel plus grand sacrifice pouvoit exiger une sœur dont l'ombre sembloit incessamment pousser des cris plaintifs?

Enfin, quand d'Estival est dans la voiture, qu'elle s'est éloignée, qu'elle a disparu ; quand pour jamais il a quitté ces lieux, Mélanie tombe à terre, comme frappée de la foudre; elle y demeure quelques moments évanouie, se relève, cherche encore des yeux le comte, le rappelle dans son cœur, & retombe, noyée dans une abondance de larmes. — Je ne le verrai donc plus! je ne le verrai plus! & c'est moi qui lui ai prononcé cet arrêt! moi,

moi, qui brûle encore! Es-tu content, ô ciel? Lucie, ai-je été assez inexorable, assez barbare? mon cœur s'est-il assez soumis à une loi dont il pressentoit toute la rigueur? J'aurois pu être unie à d'Estival, & je meurs, je m'éteins enchaînée à ces autels où je réclame des forces suffisantes pour me vaincre, où l'amour... Non, je ne mourrai point! cet amour qui fait mes tortures, qui se nourrit de mes pleurs, retient mon dernier soupir, & c'est pour irriter mes souffrances! Ma situation est si affreuse que la mort est le seul bien que je puisse espérer, & ce trépas si attendu ne vient point, il ne vient point me délivrer d'une existence insupportable! c'est en vain que je l'implore! c'est en vain que j'embrasse mon cercueil, que je voudrois m'y ensevelir pour jamais! un jour trop odieux revient frapper ma paupière, & me rendre à mes égarements... à tous mes crimes. Ah! malheureux d'Estival, le redirai-je en vain? il m'est défendu par l'honneur, par la religion, de te voir, de t'aimer, de songer

ſeulement à toi ; la moindre penſée eſt une offenſe... grand Dieu ! pourras-tu me la pardonner ? ô Dieu ! Dieu ! prends pitié de mes maux, de mes faibleſſes, de mes remords... qui ſuis-je, miſérable créature ?.. l'amour reviendra-t-il ſans ceſſe dans un cœur, qui ne doit plus être à lui ?

C'étoit inutilement que Mélanie s'armoit de la vertu & de la piété pour combattre un ſouvenir qui livroit des aſſauts continuels à ſon ame, & y dominoit avec plus d'empire : il ne lui étoit pas poſſible d'oublier d'Eſtival ; ſa main même ne put ſe défendre de le deſſiner d'après l'image qui n'étoit gravée que trop profondément dans ſon cœur. Elle prend le crayon, le rejette en accuſant ſa faibleſſe, le reprend, ramenée vingt fois de ce portrait aux autels, & des autels à ce monument de ſa paſſion, le laiſſe échaper encore, pour s'en reſaiſir avec plus de promptitude ; enfin l'ouvrage eſt achevé au milieu des combats, des gémiſſements & des orages ſucceſſifs de la religion & de l'amour. Autant de coups de

crayon, autant de larmes & de remords!
Oui, s'écrie Mélanie, voilà bien les traits du plus cher des mortels, du plus fidèle des amants!.. quel mot ai-je prononcé? Être ſuprême, pardonne, pardonne. Hélas! t'offenſerois-je en laiſſant couler mes pleurs ſur une vaine image? cette faible conſolation me ſeroit-elle interdite? ſuis-je coupable?... ſuis-je coupable? Eh! m'eſt-il permis d'en douter, ô mon Dieu? ma faute, qu'ai-je dit, mon infidélité s'élève toute entiere contre moi; je ne puis m'aveugler! toutes mes penſées ſont autant de parjures! portons dans mon cœur une lumiere terrible: il ſe plaît dans ſon crime; il recueille & flatte tout ce qui peut entretenir une idée... Je ne le ſens que trop! elle occupe, elle remplit mon ame. Non, je n'aurai point ce fatal portrait devant les yeux; je ne le conſerverai point pour nourrir une criminelle tendreſſe...que je dois étouffer... il faut que je le repouſſe, que je l'éloigne de mes regards, que je le détruiſe, qu'il ſorte, s'il ſe peut de mon cœur.

Elle

Elle veut exécuter cette généreuse résolution : sa main tremble : elle regarde encore ce portrait si dangereux, soupire, le remet dans son sein, l'attache en quelque sorte à son cœur même ; tous les jours elle promettoit à Dieu d'anéantir ce témoignage d'un sentiment qu'elle condamnoit, & à chaque instant, elle revoyoit cette image, l'arrosoit de ses larmes, & lui adressoit ses plaintes & ses regrets, comme si elle eût parlé à d'Estival lui-même.

Le comte ne revenoit point de l'accablement où l'avoit jetté sa nouvelle disgrace ; les représentations, les caresses, les larmes d'un pere ne pouvoient le rappeller à la vie ; il s'enfonçoit dans sa mélancolie ; il s'obstinoit dans sa douleur ; & comment eût-il reçu les moyens de la soulager ? elle lui étoit chere : lui-même, il se plaisoit à l'irriter. Les peines de l'amour ont un charme qui n'est senti que par les cœurs qui sçavent aimer. Non, s'écrioit d'Estival, non, mon pere, qu'on ne me parle point d'arracher le trait qui me fait mourir ! que ma bles-

ſure ſoit encore plus profonde, & qu'elle me plonge au tombeau! J'éprouve une ſorte de ſatisfaction à me dire en ſecret que j'expire pour Mélanie, & c'eſt le ſeul plaiſir qu'il me ſoit permis de goûter... Mon pere, je ne puis poſſéder Mélanie, & vous voulez que je vive! J'exhalerai mon dernier ſoupir, le cœur plein de cette image que j'idolâtre. La cruelle! elle a fait tous mes maux, & je baiſe encore la main qui m'aſſaſſine!.. Mais croyez-vous, mon pere, qu'elle ne ſe laiſſera point fléchir, que ſes refus ſeront éternels? Ces vœux, ces vœux qui ſont l'arrêt de ma mort, ne ſçauroient-ils ſe rompre? eſt-ce un engagement irrévocable, un lien indiſſoluble? n'y a-t-il point des exemples?.. n'a-t-on pas vû?.. malheureux! je n'ai plus de raiſon; où vais-je m'égarer? Ah! c'eſt pour jamais, oui, c'eſt pour jamais que j'ai perdu Mélanie!.. Mon pere, du moins, s'il m'étoit permis de la voir... que je la voye! obtenez-moi cette grace; ſi elle refuſe de me parler, que mes yeux, que mes yeux puiſſent ſe lever ſur les ſiens!

qu'elle jouisse du spectacle de mes larmes ! que je rende mon dernier soupir à ses pieds !

Le pere de d'Estival court au couvent ; il ne peut absolument parvenir à Mélanie ; en vain prodigue-t-il des instances pressantes, des pleurs ; il ne sollicite qu'un moment, un seul moment d'entrevûe : tout lui est refusé.

Mélanie, déchirée par sa situation, va tout en larmes tomber aux pieds d'un religieux respectable, lui demande des forces pour se combattre, lui montre son ame livrée à des agitations mortelles, lui déclare qu'elle succombe, qu'elle est prête à revoir le pere du comte, le comte lui-même, implore à genoux tout l'appui de la religion ; cet homme compatissant verse des pleurs avec elle, la ramène insensiblement à son devoir, l'empêche enfin de céder au desir de voir seulement le pere de d'Estival.

Mélanie triomphe : mais sa victoire n'étoit qu'apparente ; ce sacrifice lui coûtoit trop pour qu'il ne fût pas suivi d'une mort

continuelle. Depuis cet instant, on ne l'entendit plus se plaindre; ses larmes s'étoient taries; quelquefois seulement il lui échappoit de ces gémissements étouffés, les accents du sombre désespoir.

L'amour est de toutes les passions celle qui conserve davantage sa violence; la solitude ne sert qu'à l'irriter. C'est dans la retraite & le silence que se forment & se développent ces grands mouvements des ames sensibles : le recueillement du cloître, quand l'enthousiasme sacré de la religion ne les domine point, les ramène sur elles-mêmes, leur fait essayer & connaître toute leur énergie, & les emporte souvent à des éclats extraordinaires que la mort seule peut réprimer. Sommes-nous détachés de ce qui entoure les autres hommes : l'imagination alors s'intéresse & s'échauffe de concert avec le cœur pour nous rendre encore plus aimable & plus cher un objet qui nous est enlevé; nous embellissons le tableau, afin de justifier nos regrets à nos propres yeux, & en exaggérant la perte,

nous goûtons une ſorte de plaiſir à nous pénétrer de la triſteſſe qu'elle nous cauſe.

Tel étoit, à peu près, l'état où ſe trouvoit Mélanie ; elle ne mettoit point de bornes à ſa douleur, & c'étoit, peut-être, l'unique conſolation qui lui reſtoit.

On lui apporte une caſſette qui contenoit une lettre & une boîte d'argent ; elle eſt empreſſée à ſe ſaiſir de la lettre, reconnaît avec effroi l'écriture du comte, & lit ces mots :

« Je vous ai obéi ; je vous ai ſacrifié
» mon bonheur, mes jours : je ne vous ai
» plus revûe, & je ne pouvois vivre ſans
» vous voir ; oſez lire cette lettre : lorſque
» vous la recevrez, j'aurai rempli mon
» ſort. Ceſſerois-je de vous aimer ? mon
» ame pourroit-elle perdre ce ſentiment,
» ce ſentiment unique qui l'abſorbe toute
» entiere ? Le ciel ne s'offenſera point de
» mon amour : il n'en peut être un plus
» pur & plus digne du ſuprême Auteur qui
» nous avoit créés l'un pour l'autre ; je

» n'ai pu être à vous, & je ne pouvois être
» qu'à vous ! J'ai tenté tous les moyens pour
» vaincre une paſſion que les obſtacles n'ont
» fait qu'irriter ; j'ai appellé à mon ſe-
» cours toutes ces chimères, qui s'évanouiſ-
» ſent devant la vérité du ſentiment. Eh !
» qu'eſt-ce que l'ambition près de l'amour ?
» qu'eſt-ce que la raiſon même ? Qu'un ſeul
» de vos regards avoit bien plus d'empire
» ſur mon cœur ! Le premier moment qui
» vous offrit à mes yeux avoit décidé
» du reſte de ma vie ; je devois être le
» plus infortuné des hommes. Mais ce n'é-
» toit pas aſſez de ſouffrir tous les tourments,
» de brûler pour vous ſans l'eſpérance de
» nous voir jamais unis, d'être porté par
» un devoir barbare dans les bras d'une au-
» tre, d'être obligé de dévorer mes larmes,
» de cacher mon déſeſpoir ; non, tous ces
» coups ne ſuffiſoient pas à mon ſupplice :
» j'ai entraîné les malheurs de votre famille ;
» j'ai donné la mort à votre ſœur, à ma
» femme ; j'ai précipité votre pere ſur ſon
» cercueil ; c'eſt ma main, c'eſt ma main qui a

» ſerré cette chaîne ſi accablante dont vous
» êtes liée pour jamais ; je vous ai immolés
» tous les trois ; vous ne m'en avez que trop
» puni ! je n'avois qu'une ſeule reſſource ; je
» l'ai ſaiſie avec transport.

» J'attends de vous une grace : conſervez
» l'unique préſent qu'il vous ſoit permis d'ac-
» cepter, & le dernier que puiſſe vous faire
» ma tendreſſe. Adieu, ma chere Mélanie.
» Vous offenſeriez-vous de cette expreſſion?
» ſongez que je meurs ſans le nom de votre
» époux ».

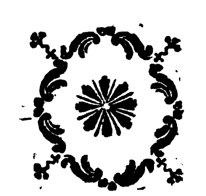
D'ESTIVAL.

Mélanie égarée, confondue, anéantie ſous ces nouveaux coups, demeure quelque temps immobile, laiſſe enſuite tomber ſes mains ſur la boîte : un mouvement involontaire, cette eſpece d'aſcendant, qui ſemble appeller le malheureux au-devant du trait qui le frappe, la ſollicite, la preſſe de ſçavoir ce que cette boîte contient, quel eſt ce préſent qu'on lui annonce ; elle ouvre, non ſans éprouver un frémiſſement

affreux : ce billet s'offre à ſes regards :

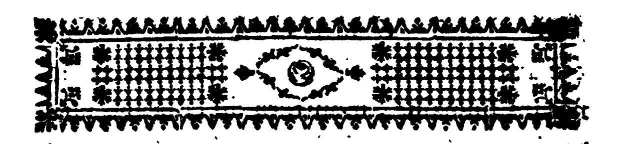
« Voilà ce cœur qui vous a adorée & » qui n'a reſpiré que pour vous : l'inflexible » Mélanie lui refuſera-t-elle quelques lar» mes ? »

Le cœur de d'Eſtival, s'écrie Mélanie ! c'étoit en effet le don funeſte qu'il lui envoyoit ; elle perd l'uſage de la parole, des ſens ; on la tranſporte dans ſon lit où elle expire peu de jours après, n'ayant pu prononçer que ces mots : ô d'Eſtival ! ô mon Dieu !



CLARY,

HISTOIRE ANGLAISE.



CLARY,

HISTOIRE ANGLAISE.

Après la vertu, objet immuable de nos hommages, ce qui doit produire le plus cette considération personnelle, le premier & le moins frivole des honneurs, ce qui mérite davantage nos respects, l'estime publique, l'estime de soi-même, c'est le retour à cette même vertu dont si peu d'hommes sur la terre ne s'écartent point. Le repentir véritable, en exerçant notre sensibilité, rend, en quelque sorte, notre morale plus pure, & plus dégagée de ces mouvemens d'orgueil, le partage ordinaire des cœurs qui ont pu demeurer constamment attachés à leurs devoirs. Osons le dire : l'amour-propre est bien près de la vertu, & il est son plus dangereux séducteur. Une ame qui aura

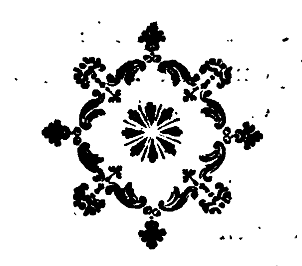
été avertie de la faiblesse inséparable de la nature humaine, montrera du courage sans vanité, & sera modeste dans ses avantages; le desir de réparer sa faute lui donnera un essor plus hardi, & l'idée de sa chûte l'empêchera de se trop applaudir de son élévation. D'ailleurs la religion & la vraie sagesse ne s'accordent-elles point pour nous présenter le remords sincère comme un titre d'expiation aux yeux de l'Être suprême? & pourquoi serions-nous plus sévères que la Divinité? N'oublions pas que l'indulgence & la compassion sont les principaux attributs de l'homme, que, sans ces deux sentiments, son caractère n'existe plus, qu'en un mot, la vertu séparée de l'humanité n'est qu'un masque adroit de l'orgueil, un simulacre imposteur qui ne fait qu'usurper notre vénération. Rapportons-nous-en à la nature: elle nous mène comme par la main à la bienfaisance; c'est la nature qui nous presse de tenir notre sein toujours ouvert aux pleurs de l'infortune: & quel être plus digne de notre pitié, de toutes les conso-

lations, de toutes les tendresses de l'humanité secourable, qu'une malheureuse créature, qui reconnaissant ses erreurs, revient avec des larmes à cette vertu, le plus doux sentiment de l'ame, & conserve une éternelle douleur de s'en être éloignée.

Ces réflexions, qui, au premier coup d'œil, paraîtront isolées & naître du hasard, sont le fruit de la lecture de deux lettres intéressantes que je me hâte de publier. J'ai pensé qu'elles pourroient répandre de nouvelles lumières sur ce qu'on appelle *mœurs*, matière importante qui, comme bien d'autres de ce genre, reste encore à discuter. Je desirerois, sans le secours d'une métaphysique abstraite dont les raisonnements froids & privés de vie nous échappent, fixer nos idées par rapport à la vertu, & au rang qu'elle doit occuper dans les esprits courageux qui ont la force de secouer la chaîne pésante du préjugé. Nous perdons notre tems à nous remplir la tête d'une infinité de connaissances frivoles, qui,

pour tromper notre ignorance orgueilleuse, ont usurpé le nom imposant de sciences; l'étude de la vérité est peut-être la seule qui soit digne de l'homme, & c'est malheureusement celle qu'il néglige le plus.

Voici ces deux morceaux tels qu'ils m'ont été communiqués.



LETTRE
DU BARONET BORSTON,
AU CHEVALIER DIGBY.

TU es mon ami, chevalier : lis avec attention, apprécie chaque ligne, & décide du bonheur ou du malheur de mes jours, oui, de ma vie entière ; songe que c'est mon ame même que je t'envoie, & que c'est à la tienne à la conduire, à l'éclairer, à prononcer, en un mot, sur ma destinée. Chevalier, je suis amoureux comme je ne l'ai jamais été. Te voilà étonné, confondu ! je m'y attendois ; je ne suis pas moins surpris que toi de l'événement. Après la triste expérience que j'ai essuyée, connaître encore l'amour, croire à ses plaisirs, à ses douceurs, m'y abandonner sans réserve ! c'est là précisément ce que je devois bien me garder de faire, & ce qui m'arrive aujourd'hui. Mais ne t'avise pas de me con-

damner, ayant que d'avoir une instruction bien détaillée sur cette affaire si importante pour ton ami; oh! je suis assuré de ton approbation; vous autres philosophes, vous ne voyez pas comme ce malheureux vulgaire, qui n'a jamais que les yeux de la routine: tu me passeras le mot en faveur de la vérité naïve qu'il présente.

Tu sçais, chevalier, que nous aimons le lord Dorset & moi, à nous livrer à des promenades qui sont des espèces de voyages; le lord prétend que cet amusement est aussi avantageux à l'esprit qu'à la santé; il pense qu'on ne sçauroit trop mettre sous ses yeux de nouveaux objets, & que par-là on fait des provisions de connaissances qui contribuent à amasser un fonds de philosophie, l'aliment éternel de tout être qui sçait s'occuper noblement. On diroit que Dorset est entré dans les secrets de la nature; rien ne lui échappe; il raisonnera un jour entier, & avec toutes les recherches du plus sçavant observateur, sur une simple fleur des champs, qu'un ignorant prophane

prophane fouleroit aux pieds; & il ramène toujours ses conversations au sentiment; c'est dire qu'il excite & entretient dans l'ame cette douceur, cet attendrissement délicieux qui semble la préparer à recevoir les impressions de l'amour. Ce n'est pas toi qui ignores jusqu'à quel point mon cœur est sensible & prompt à s'enflammer, & combien il a souffert de la passion la plus malheureuse: miss Weymout a été aussi perfide qu'aimable: n'en parlons plus, chevalier, n'en parlons plus; son empire est détruit; j'ai connu une autre souveraine; non, mon ami, toutes les femmes ne sont pas fausses & hypocrites, & je veux te forcer toi-même à être leur panégyriste.

Je me promenois donc avec notre philosophe dans une route agréable, bien éloigné de prévoir que ce chemin-là menoit à l'amour; nous nous trouvons insensiblement arrivés près d'une métairie dont l'aspect est enchanteur: deux rangées de pommiers y conduisent; à quelques pas est un vallon émaillé de la plus riante

verdure, & arrosé d'un ruisseau qui va se perdre sous un berceau de jeunes tilleuls; plus loin on découvre des vergers, des prairies artificielles, des boulingrins d'une fraicheur ravissante; des troupeaux paissoient sur des côteaux voisins; les rayons du soleil étinceloient & répandoient à grands flots l'or & la pourpre à travers les rameaux de grands arbres qui paraissent orgueilleux de leur antiquité; ils couronnent une montagne dont la situation avantageuse défend ce joli canton des vents du nord; un hameau qui attache les regards par la variété des bâtiments, forme le fond de ce riche paysage.

Nous nous sentons, comme malgré nous, entraînés vers la métairie. On nous y reçoit avec cette franchise qui est la politesse du sentiment, cette politesse si touchante, si vraie, & qui n'appartient qu'à ces ames innocentes dont la ville n'a point encore altéré la candeur. Le maître de la ferme est un vieillard que l'âge n'a point courbé sous les infirmités; son abord prévient & intéresse; son front ouvert & paré de

longs cheveux blancs, semble annoncer sa *bonne nature*: il nous fit tout l'accueil que lui permettoit sa respectable pauvreté: on nous offrit du lait, du beurre, des œufs frais; nous n'hésitames point à profiter de

---

Annoncer sa bonne nature. C'est un anglicisme, qu'il seroit à desirer de voir transporté dans notre langue, & qui a une signification plus noble & plus étendue que notre mot de *bonhomie*. *Good nature, bonne nature*, est un assemblage chez nos voisins de toutes les qualités qui constituent *l'homme*; ils en ont fait même une épithète; ils disent aussi *good natured*, ce qui ne pourroit guères se rendre en français que par cette dénomination inusitée, un homme *bien naturé*. C'est cependant de cette façon que le cercle des idées, qui n'est déjà que trop resserré, s'aggrandit & se fortifie. Voilà ce qui nous rend Montaigne si précieux! à quel nombre d'expressions *trouvées* n'a-t-il pas donné naissance? Les Romains qui avoient assurément autant d'esprit que nous, & dont le goût mâle & robuste ne dégéneroit point en délicatesse puérile, ne balancèrent pas à s'enrichir d'une infinité d'hellénismes, tournures que les Grecs à leur tour avoient, selon les apparences, empruntées des autres nations. Pourquoi ne sçauroit-on remonter aux premieres expressions qui sont échappées à l'homme naissant, & suivre les progrès, la variété & le développement des divers idiomes? qu'une telle connaissance répandroit de clarté sur l'histoire de l'esprit humain! la métaphysique, portée trop loin, a, peut-être, plus nui au langage, qu'elle ne lui a été utile; elle a tué en général le pittoresque des langues, & y a substitué une élocution *maniérée* & vuide d'images.

son invitation ; Dorset voulut lui donner de l'argent : nous nous apperçumes que cette proposition l'humilioit ; une ame qui se sent, qui se plaît dans sa dignité, frémit à la seule idée d'intérêt ; je fis présent à une de ses filles d'un anneau d'or de peu de valeur que j'avois au doigt.

A peine étions-nous sortis, nous rencontrons auprès d'une fontaine taillée dans le roc, une fille qui gardoit des moutons ; elle étoit assise sur un petit tertre couvert de mousse : c'étoit une souveraine sur son thrône. Je crois, chevalier, aux passions rapides, à ces transports impérieux qui semblent décider du cœur, & lui commander pour la vie ; je n'ai pas jetté un regard sur Clary, c'est ainsi que s'appelloit la jeune personne, que voilà mes sens troublés, remplis du plaisir de contempler ce charmant objet ; tous mes regards y sont attachés. En effet, c'est peut-être la physionomie la plus animée, la plus séduisante, la plus faite pour être adorée ; deux grands yeux noirs, une taille élégante, mille gra-

tes naturelles, la rose de la jeunesse, l'air sur-tout du sentiment & de la mélancolie qui rend la beauté si touchante & si redoutable, l'amour même ; voilà, mon cher, l'angélique créature qui vint m'enlever à cette dangereuse miss Weymout, dont le souvenir me poursuivoit par-tout. Ce qui va bien t'étonner, c'est que Clary lisoit: elle ne nous eut pas plutôt apperçus, qu'elle serra avec précipitation son livre dans sa poche. Je m'approchai le premier de cette aimable personne ; elle parla : ma surprise, ou plutôt mon trouble devint plus grand: & ce trouble délicieux, tu en devines bien la cause. Quoique ce qu'elle nous dit ne fût que quelques paroles échappées comme à regret à la politesse, ces paroles restèrent dans mon cœur, & je n'eus pas besoin d'en entendre davantage pour sentir que Clary ennoblissoit l'état obscur où je la trouvois ensevelie. Le lord Dorset pensa comme moi.

Nous ne cessions de répéter son éloge ; nous y ajoûtions toujours ; nous n'eumes

point d'autre conversation durant toute la soirée ; la nuit ne servit qu'à fortifier les sentiments que m'avoit inspirés Clary. La réflexion, loin de les détruire, les approfondissoit ; j'aimois, & j'aimois déjà avec violence : pouvois-je m'aveugler sur mon penchant ? je me cachai de Dorset. Le lendemain il me trouva rêveur ; il m'en demanda la raison ; je cherchai des prétextes : hélas ! j'éprouvai que l'amour a des secrets pour l'amitié : enfin l'après-dînée, je me sauvai de Dorset, & je courus vite à l'endroit où nous avions rencontré Clary.

Elle étoit dans la même situation que celle où nous l'avions vûe la veille, occupée à lire ; je fus frappé de nouveaux traits. Belle fille, lui-dis-je, ne soyez point surprise de me revoir : ces paroles prononcées de ce ton qui part du cœur, me parurent l'embarrasser ; elle rougit, & elle s'embellit ; je continuai : que ma présence ne vous trouble pas ; vous faites naître un intérêt qui ramène toujours près de vous ; je ne veux point vous parler de votre beauté,

vous devez en connaître le pouvoir : mais me seroit-il permis de céder à ma curiosité ? Par quel prodige singulier habitez-vous ces lieux ? car vous ne sauriez cacher la vérité, & si j'en crois un sentiment qui ne sçauroit me tromper, il est peu de rangs qui soient dignes de vous. Clary fut déconcertée à cette espèce de compliment. — Mon rang, monsieur... mon rang est celui où vous me voyez ; assurément la fortune ne me doit rien. Heureuse si j'avois toujours vécu dans cet azyle ignoré ! c'est le séjour de la vertu ; & elle ajoûte avec un soupir : il doit être celui du bonheur.

A ces mots, les beaux yeux de Clary se couvrirent de quelques larmes qu'elle s'efforçoit cependant de retenir ; je n'eus pas de peine à m'en appercevoir : mes regards étoient pénétrants, mon cœur les éclairoit ; je m'écrie : vous pleurez, fille charmante ! je n'ose espérer de vous des lumières sur votre sort : mais soyez persuadée que, de quelque façon que vous répondiez à mes sentiments, vous avez intéressé un homme

qui vous fera attaché pour la vie.

Le ton respectueux & la timidité accompagnèrent ces expressions. Que te dirai-je, chevalier ? nous eumes une conversation qui ne finit qu'avec le jour. C'est dans cet entretien que Clary m'apprit son nom ; c'est dans cet entretien que je conçus la passion la plus décidée ; le livre que je surpris dans ses mains étoit la divine Clarisse, ce chef-d'œuvre de l'immortel Richardson, qui fera à jamais les délices des cœurs sensibles. Clary cependant, sans se plaindre de l'espèce d'avilissement où elle paraissoit être, ne me donna aucun éclaircissement sur son état véritable, ni sur sa naissance.

Je voyois tous les jours la maitresse de mon ame : il ne m'étoit plus possible de me dissimuler son empire, & tous les jours elle m'enchaînoit par de nouveaux nœuds. Tu me renverras aux héros de bergerie de notre vieux Spenser ; tu me diras peut-être

De notre vieux Spenser. Un des écrivains du premier âge de la littérature anglaise, qui a composé des ber-

que

que j'étois bien fou de traiter aussi dignement l'amour avec une gardeuse de troupeaux. Mon ami, tombe vîte aux pieds de ma divinité; demande-lui pardon de tes blasphêmes: tu n'as pas vû Clary, tu ne l'as pas entendue; va, il n'y a pas de majesté qui mérite plus le respect & la vénération; la beauté est la premiere souveraineté qu'aient connue les hommes. Je me hazardai à découvrir mes sentimens à cette adorable fille. Écoute-la bien; c'est elle qui va parler; ce qu'elle dit se grave trop dans

geries. Son ouvrage le plus estimé est intitulé : *Of the fairy queen, la reine de la féerie.* Il fut l'ami du célèbre Sidney; il eut ensuite le malheur d'être nommé le *poëte lauréat* d'Elisabeth; il fut bien puni de cette espèce de faveur; les courtisans, selon l'usage, louèrent ses vers, & traitèrent l'auteur avec indifférence; le trésorier Burleigh eut même la dureté de ne lui pas payer une modique pension que lui faisoit la reine. Toute la consolation qu'il put avoir, ce fut de répandre dans un de ses poëmes ses dégoûts & son indignation contre la cour, faible dédommagement des chagrins qui le dévoroient; le trésorier barbare n'étoit pas épargné dans cette diatribe, dont le succès n'empêcha point l'infortuné Spenser de tomber dans l'indigence, & il mourut à peu près de faim; il est vrai qu'il eût l'honneur d'être enterré auprès de Chaucer, graces à la libéralité du fameux comte d'Essex. Ses poësies étoient fort en vogue avant celles de Waller & de Cowley. Voyez ce qu'en dit Addison dans ses *caractères des poëtes anglais.*

le cœur, pour qu'on ne le retienne pas.

Vous avouer, monſieur, que vous méritez ma franchiſe, c'eſt aſpirer à votre eſtime, & tout autre ſentiment m'eſt interdit. Il ſeroit donc inutile de vous diſſimuler que je ſerois touchée de votre tendreſſe, s'il m'étoit permis de l'être. J'aime à croire que des vûes honnêtes ont produit cette inclination qui me flatte; une ame qui s'annonce comme la vôtre, ne ſçauroit trahir la vérité: mais, monſieur... oubliez-moi; il ne m'eſt pas permis d'être à vous, à perſonne... non, à perſonne; laiſſez-moi, laiſſez-moi toute entiére à cette douleur qui me ſuivra juſqu'au tombeau, & il faut qu'elle m'y conduiſe; j'attends de votre probité, de votre compaſſion, que vous ne vous obſtinerez point à vouloir vous éclairer ſur le ſort d'une infortunée, que vous humilieriez, pourſuivit-elle avec un torrent de larmes, ſi vous ſçaviez tous ſes chagrins.

— Vous humilier, divine Clary! dites que vous cherchez à vous refuſer à mes

respects, à mes hommages. Oui, je vous aime ; eh ! quel plaisir je goûte à vous faire cet aveu ! vous m'avez inspiré la tendresse la plus vive, & la plus pure ; chaque jour vous prête de nouveaux charmes : parlez : à quel prix puis-je vous posséder ? Des chagrins, vous ! ah ! créature céleste, êtes-vous faite pour payer ce tribut à l'humanité ? m'ôteriez-vous la douce idée de les réparer ? Non, répond Clary avec vivacité, vous ne pouvez, monsieur que les augmenter ; ne me forcez pas, je vous en conjure, à vous révéler ... monsieur... il m'en coûteroit la vie... encore une fois, au nom de l'humanité, n'entretenez point des sentiments auxquels il m'est absolument défendu de répondre ; j'implore de vous cette grace. —Une grace, belle Clary ! c'est moi qui vous en demanderois : je vous obéirai ... je vous obéirai aveuglément ; non, non, je ne vous parlerai jamais de mon amour, dussé-je en mourir !

Ces mots furent accompagnés de larmes qui s'échappoient du fond de mon cœur ;

elle parut sensible à ma situation.

Je voyois tous les jours Clary. Soumis à la loi cruelle qu'elle m'avoit imposée, je gardois un profond silence ; je me contentois d'attacher mes yeux sur les siens, & de soupirer ; souvent je la surprenois dans un trouble qu'elle s'efforçoit de cacher : chaque moment me la montroit plus digne de ma tendresse & de mon estime. Elle a un esprit droit & approfondi, susceptible d'une suite de réflexions, bien inférieur, je l'avoue, à la finesse des sentiments dont elle est remplie ; quelle ame ! il n'en est point de plus délicate, de plus noble, plus généreuse, plus bienfaisante : c'est un mélange délicieux, le parfum des qualités les plus exquises. Je n'osois, parce que j'aimois véritablement, & qui aime véritablement, craint de déplaire, je n'osois, dis-je, mettre dans ma confidence les bonnes gens chez qui elle demeuroit. Quelquefois Clary laissoit tomber ses regards sur moi, & ses beaux yeux noirs s'obscurcissoient de larmes.

As-tu bien éprouvé, mon ami, tout

l'empire que les pleurs donnent à une belle femme ? on peut dire qu'alors elle brille dans la majesté de tous les charmes ; & quelle douce volupté, quelle ivresse ravissante ce spectacle inspire ! Chevalier, pour une ame sensible, c'est peut-être la premiere des jouissances; dans ce plaisir, il n'y a rien que de pur & de délicat ; & qui peut approcher de la délicatesse ? c'est une fleur suave, que bien peu de gens ont la faculté de respirer.

La contrainte à laquelle je m'étois asservi ne tarda pas à déranger ma santé ; il falloit, ou parler de mon amour, ou vaincre un penchant trop impérieux. J'eus la force de me taire : mais la victoire que je remportai, fut suivie d'une maladie dangereuse, qui fit appréhender pour mes jours. J'écrivis ma situation à Clary : elle vint avec la fille du fermier, celle à qui j'avois donné cet anneau. Je ne crois pas qu'une divinité descendue des cieux, cause plus de ravissement à un mortel, que ne m'en fit goûter la visite de cette angélique personne.

Jamais Clary ne s'étoit fait voir plus belle, plus intéressante, plus forte de ce charme qu'on ne peut exprimer & qui produit l'enthousiasme de l'amour. Elle m'aborda en pleurant; quelles larmes, chevalier! elles coulèrent dans mon cœur; je ne pus lui dire que ces mots: cruelle & chère amie, c'est votre ouvrage que vous voyez!

Votre situation, monsieur, me répondelle avec attendrissement, me pénétre; je ne vous le dissimule pas: j'achéterois aux dépens de mes jours le bonheur de vous rendre heureux: mais... mais vous allez vous-même prononcer mon arrêt & le vôtre: vous allez juger... si je sçais aimer.

A ce mot, elle penche la tête sur ses deux mains, & il lui échappe une abondance de larmes; elle continue:

Je vais immoler ma vanité, mon secret; oui, je vais me plonger dans l'amertume, dans la honte, dans l'opprobre, me souiller aux yeux de l'homme dont j'eusse le plus recherché l'estime. Que me demandez-vous? — Votre main, Clary; que je passe

mes jours à vous adorer, à me remplir de mon bonheur... — Votre bonheur ! ah ! monſieur ! il n'eſt pas en mon pouvoir de faire votre bonheur, ni le mien ; ſuis-je d'un rang ?.. — Clary, que me parlez-vous de rang ? quel rang approche de l'amour, de la beauté, de la vertu ? voilà les premiers titres du monde ; c'eſt votre générosité qui m'élèvera juſqu'à vous, ſi vous daignez... — Arrêtez, monſieur, ce langage ne doit pas être dans votre bouche ; c'eſt à moi à m'abbaiſſer, à me confondre devant tout l'univers ; cette attitude eſt la ſeule qui me convienne ; elle eſt conforme à mon état ; il ſeroit heureux pour moi que nous ne fuſſions ſéparés que par la diſtance des conditions. Vous parlez de la vertu, monſieur !.. Sçachez tous mes malheurs ; ſçachez... vous me percez le ſein ; je me ſacrifie, je meurs de douleur ; oui, vous apprendrez tout ; oui, vous lirez dans ce cœur qui ne peut être à vous ... & qui vous aime.

Les ſanglots la ſuffoquent ; je lui prends les mains. — Vous m'aimez, fille divine !

vous m'aimez! & c'est moi qui vous causerois ce trouble ! Ah! que plutôt j'expire mille fois ! non , je ne prétends pas vous arracher vos secrets ; soyez la maitresse de votre cœur, de votre liberté : Clary , s'il le faut , ne nous voyons jamais ; vous me plaindrez du moins ; vous ne sçauriez me refuser votre pitié. — Ma pitié ! ah! respectable monsieur Borston , pourquoi m'aimez-vous ? pourquoi m'estimez - vous ? je perdrai tous ces sentiments : hélas ! ils ne me sont pas dus. Eh bien , monsieur... je vais vous parler... je vais vous parler... Susanne , dit - elle , en regardant avec une douceur charmante la jeune personne qui l'accompagnoit , daigne m'aimer , mêler ses pleurs aux miens ; je n'ai point de secrets pour son amitié. Elle se tourne ensuite de mon côté , & avec un gémissement douloureux : Cher monsieur, il faut donc vous satisfaire! Après cet aveu , c'est la derniere fois que je vous vois , que je vous parle , que je vous expose une ame ... Monsieur... m'offrir votre amour , ce seroit m'offenser ;

y ajoûter votre main, c'eſt... c'eſt un préſent que je ne mérite pas, & dont je connais tout le prix.

Je ne rougis point de ma naiſſance; hélas! ce n'eſt pas elle qui me cauſe de la honte! je dois la vie à de ſimples laboureurs dans le comté de Devonshire; ils avoient aſſez de bien pour me donner une éducation au-deſſus de mon état, & peut-être cette marque de tendreſſe de leur part m'a-t-elle été préjudiciable. Notre vanité ſe fortifie avec nos lumières. Mon pere étoit déjà d'un âge avancé, lorſque je vins au monde; ma mere & lui renaiſſoient, s'applaudiſſoient en moi: tout ſembloit les aſſurer que je ſerois l'appui de leur vieilleſſe, la conſolation de leurs derniers jours. Combien de fois m'ont-ils élevée dans leurs bras, en me ſerrant contre leur ſein, & me diſant avec des larmes: ô notre chere fille! chere enfant de notre amour! nous te laiſſons peu de bien, mais notre exemple à ſuivre, celui d'une famille entière, qui, depuis deux cent ans, a comme nous de

pere en fils, labouré ces champs ; elle s'est fait honneur de manier la charue : la vertu a toujours été son premier héritage. Clary, n'oublie jamais que cette vertu est préférable à tout, que c'est l'unique richesse qui ne périsse point ; apprends à te glorifier de ton indigence ; vis & meurs dans ce village, où tu seras ensevelie à nos côtés ; garde-toi d'aller à Londres : les habitants de cette ville sont des corrupteurs ; ils te perdroient, chère enfant ! fais comme nous ; la pauvreté est moins difficile à supporter, quand l'honnêteté l'accompagne ; sur-tout que Dieu soit continuellement devant tes yeux.

Et je l'ai abandonné ce Dieu qui me punit aujourd'hui ! j'ai tout oublié, j'ai trahi tout, le devoir, la sagesse, la nature... Que vous dirai-je, monsieur ? ces chers auteurs de mes jours, si vertueux, si tendres à mon égard, si respectables... j'ai fait leur deshonneur !

A ces dernières paroles, elle fond en larmes, la tête entiérement baissée sur ses genoux.

Ah! m'écriai-je, en ferrant avec tranfport fes mains entre les miennes, il n'eft pas poffible qu'avec de tels fentiments vous ne foyez la plus eftimable, la plus adorable des femmes : n'héfitez pas; verfez vos pleurs, votre ame dans mon fein, dans le fein de l'ami le plus fidèle, le plus attendri, qui partagera vos peines, qui s'en pénétrera.

Elle reprend, en relevant la tête, & me montrant la douleur la plus intéreffante : vous le voulez! — Je vous le répéte, chere Clary, c'eft mon cœur même qui recevra vos larmes. Les chagrins que l'on confie à l'amitié, en deviennent plus légers; ils s'adouciffent... — Les miens, monfieur, ne peuvent qu'augmenter par cet aveu : mais vous le defirez... vous fçaurez tout.

J'avois quelque beauté, funefte préfent du ciel, quand il nuit à la vertu! peut-être commençois-je à ne pas ignorer ce frivole avantage : mais j'étois digne de ma famille; je refpirois ce charme qui accompagne l'innocence, & dont la perte eft irréparable;

mon ame étoit une glace pure qui n'avoit encore rêçu aucune altération : il eſt vrai que je laiſſois échapper une ſenſibilité qui devoit être la ſource de mes malheurs & de mes fautes ; mon cœur s'ouvroit à toutes les impreſſions d'attendriſſement, lorſque ma cruelle deſtinée amena dans nos cantons & offrit à mes yeux le plus aimable... le plus déteſtable des hommes ; il joignoit aux graces de la figure tous ces alentours qui ſont autant de piéges pour un ſexe hélas ! trop faible, l'éclat du rang & de la richeſſe, le faſte de l'extérieur, les agréments du langage : il réuniſſoit tous les moyens de ſéduction. Quel ennemi pour un âge ſans expérience ! ma vertu & mon éducation me prêtoient des armes ; je combattois, quelquefois je ſubjuguois ces ſentiments qui cherchoient à me dominer. Je me rediſois ſans ceſſe que je n'étois que la fille d'un fermier, & que je ne devois pas même permettre à mes yeux le moindre regard dont le lord Mévil fût l'objet... Le lord Mévil, m'écriai-je ! Clary, ce malheu-

reux vous aura causé des chagrins ; je l'ai connu comme le fléau de la vertu ; il vient enfin de recevoir la punition de son abominable conduite. Comment, interrompt Clary troublée ? — Il vient d'être tué en duel dans un voyage d'Allemagne. Il n'est plus, poursuit Clary, en levant les mains au ciel ! elle s'arrête : puisse un heureux repentir lui avoir ouvert les yeux ! que la justice divine se borne à sa mort ! oui, monsieur, continue-t-elle en gémissant, voilà l'auteur de tous mes maux, de mes erreurs, de mon désespoir éternel !

Mévil s'introduisit chez mes parens, je ne me rappelle point pour quel sujet, sans doute c'étoit pour ma ruine : il l'avoit méditée dès le premier moment qu'il m'avoit vûe ; il revient plusieurs fois à la ferme, saisit l'occasion de m'adresser quelques paroles dont le poison subtil s'insinue dans mon ame comme un feu rapide & dévorant ; il m'écrit, & c'est-là l'origine de mes infortunes, ou plutôt de mes coupables égaremens ; je n'ai pas la force de rejetter

cette lettre fatale ; elle achève de porter les derniers coups à ma vertu affaiblie : je perds de vûe l'honnêteté, l'exemple de ma famille, la religion, la religion si nécessaire à notre faiblesse ; je m'oublie jusqu'à donner un rendez-vous au perfide Mévil. C'est dans cette entrevûe qu'il déploie tous les artifices de son esprit scélérat ; il se jette à mes pieds, les inonde de larmes, me jure qu'il sera mon époux ; il ajoûte qu'il faut que je le suive à Londres ; que c'est-là que nous nous marierons ; il m'offre la perspective la plus brillante, les plaisirs, la fortune, la grandeur ; il exige enfin de mon amour que mes parents ignorent son projet, & que je m'arrache de leur sein, sans leur confier notre départ. Je l'aimois, j'avois étouffé tous les sentiments de vertu ; il me restoit encore ceux de la nature ; je ne pouvois la trahir au point de quitter mon pere & ma mere, sans leur apprendre du moins la cause de notre séparation. Mévil s'apperçoit que cette proposition me révolte, que l'amour va être vaincu ; il tire

ſon épée avec fureur, veut ſe donner la mort; je tremble pour ſes jours; je l'arrête. Ma coupable tendreſſe l'emporte ; je promets tout.

Quels combats, monſieur, quels déchirements j'éprouvai la veille de cet horrible départ! jamais ma reſpectable famille ne m'avoit plus attendrie, ne m'avoit plus aimée; je repouſſois un torrent de pleurs qui demandoit à s'ouvrir un libre cours; mon cœur étoit enveloppé de la plus mortelle triſteſſe. Délaiſſer des parents ſi dignes d'être adorés, ſi bienfaiſants! ſe refuſer à la douceur de les conſoler, de les ſoutenir aux bornes de la vie! abandonner leur vieilleſſe aux horreurs de la pauvreté! les trahir! les outrager! leur enfoncer le poignard, quand j'étois dans leur ſein! pouvois-je m'y réſoudre? Ma chere Clary, me diſoit mon pere avec des larmes, ſens-tu combien tu es néceſſaire à notre bonheur? c'eſt pour toi ſeule que je cultive ces champs, que je les arroſe de mes dernières ſueurs. Ma fille, mes pieds touchent ma foſſe; tu me

fermeras bientôt les yeux. Ma mere, à ces mots, me ſerroit contre ſa poitrine, en pleurant auſſi, & tendoit ſa main à mon pere. Je m'écrie, en tombant dans leurs bras: ô mes tendres parents! ſachez...

Le lord, le perfide lord entre, me ſurprend prête à tout découvrir; il me jette un regard: je balance entre la nature & l'amour; un trouble affreux me ſaiſit; je perds l'uſage des ſens; on me conduit à mon lit; & je me trouve le lendemain matin, dans une chaiſe de poſte à côté du lord, & à vingt mille du comté de Devonſhire. J'appris depuis que Mévil avoit fait entrer la nuit ſes domeſtiques dans ma chambre, & qu'ils m'avoient tranſportée évanouie encore à la voiture de leur maître.

Quel réveil, monſieur! c'en étoit fait: il n'étoit plus poſſible de retourner dans le ſein paternel. La vertu avoit fui de mes yeux pour toujours; je ne voyois plus que ma paſſion, que le corrupteur de mon ame, qui ſe montroit à mes regards, ſous des traits bien oppoſés. Nous arrivons à Londres.

dres. Je me bornai à pleurer mes parents, à chérir leur mémoire, & je me livrai enfin à la séduction de mon ravisseur, sur la promesse d'un mariage qu'on éloignoit de jour en jour.

La fortune m'accabloit de ses dons. Tous les plaisirs, toutes les illusions les plus flatteuses & les plus caressantes sembloient voler au-devant de mes pas. J'etois entourée d'une foule d'adorateurs, qui nourrissoient cette espèce d'ivresse où le lord cherchoit à me retenir : mais lorsque mes yeux se retiroient de dessus ces prestiges, lorsque je portois mes regards jusques dans mon cœur, quel spectacle s'y élevoit! j'y entendois gémir la nature affligée ; je voyois dans ce cœur déchiré l'image de mes infortunés parents, qui pleuroient la perte de leur fille arrachée d'entre leurs bras, leur fille deshonorée, qui me redemandoient à moi-même avec tout l'attendrissement, tout le douloureux du cri paternel ; je les voyois expirants ; ils me tendoient les mains, ces chers parents, de leur lit de mort ! Ah!

monſieur, quelle horrible ſituation, & que la fortune dédommage peu de la tranquillité de l'innocence! Quelquefois je voulois m'aller jetter aux pieds de ma famille, les embraſſer, y mourir; le fracas d'un monde corrompu venoit détruire ces heureux mouvements, & m'étourdir ſur la douleur profonde qui me conſumoit.

Un jour Mévil, avec une ſociété nombreuſe, me conduit au ſpectacle. L'aſſemblée étoit brillante; on avoit annoncé une piéce nouvelle; j'en ai oublié le titre. Dans une des ſcènes du drame, paraiſſoit un vieillard en cheveux blancs, un hoyau à la main, le portrait même de la pauvreté reſpectable; il diſoit à une jeune perſonne parée & couverte de diamants: « Ah! ma » fille, je vous vois des richeſſes: où ſont » vos vertus? » Je m'écrie: Ah! mon pere! & je m'évanouis.

On m'a rapporté que ce cri frappa tous les ſpectateurs. J'ouvre les yeux; je me trouve à l'hôtel du lord, environnée de quelques-uns de ſes amis, qui s'efforçoient

de me rapeller à la vie; je m'échappe de leurs bras, & je vais tomber, échevelée & mourante, aux pieds de Mévil: — Mylord, je viens d'entendre au théâtre mon arrêt & mon devoir. Ayez pitié d'une malheureuse fille dont vous avez égaré les premiers pas. Pour prix de mon amour, je vous demande la réparation de mon honneur; que je puisse revoir mes parents, soutenir leurs regards, me glorifier encore de leur pauvreté! que j'aille me cacher & expirer avec le nom de votre femme dans leur chaumière, dans cette chaumière, où je retrouverai mon berceau, qui m'a vûe vertueuse, innocente!.. Mévil, ce ne sont ni votre rang, ni vos biens que j'implore de votre générosité, de votre humanité: c'est, je le répète, le nom de votre épouse. Vous n'avez point à rougir de moi, ajoûté-je en lui embrassant les genoux; qu'avec ce nom j'aie la consolation de pleurer un jour, un seul jour dans le sein de mon pere & de ma mere, & ensuite ensevelissez-moi dans quelque demeure obscure; jettez-

moi dans un cachot ; déchirez mon ſein ; donnez-moi la mort : je vous bénirai. Songez, mylord, que c'eſt la promeſſe de me reconnaître pour votre femme, qui m'a ſéduite, qui m'a perdue. Voudriez-vous abuſer de la faibleſſe d'une infortunée qui n'a ſur la terre de protecteur que vous ?

Les amis du perfide Mévil ſe retirent ſans pouvoir me refuſer des larmes ; il ne reſte auprès de lui que ſes domeſtiques. Alors toute la ſcélérateſſe du monſtre ſe découvre & m'accable. La fureur étinceloit dans ſes yeux. — D'où vous vient cette audace ? eſt-ce au théâtre que vous avez puiſé ces ſentiments ſinguliers ? je ne m'attendois pas à cette déclamation. Avez-vous pû imaginer que Clary devint jamais lady Mévil ?

Il veut pourſuivre. Je me lève avec précipitation, & courant à un couteau qui étoit ſur la cheminée, ceci, lui dis-je, va me délivrer de mes maux. Mévil s'élance, m'arrache le couteau des mains ; je tombe ſur un ſiége, accablée du plus profond déſeſpoir.

Non, barbare, m'écriai-je, les joues inondées de deux ruiſſeaux de larmes, vous ne m'empêcherez pas de m'ôter une vie, que vous m'avez rendue odieuſe. Vous m'avez ravi l'honneur, ce bien mille fois préférable à l'exiſtence, monſtre! & vous vous oppoſez à ma fin, à la fin de ma honte, de mes tourments! Cruel... remène-moi dans ces lieux témoins de mon innocence; rends-la-moi cette innocence qui faiſoit toute ma richeſſe; rends-moi à ces parents infortunés, dont hélas! je ſuis devenue l'opprobre! qu'ils reçoivent mon dernier ſoupir! que je meure ſur le ſein paternel! ils me pardonneront, ils me plaindront du moins... ils n'accuſeront que toi, que toi qui m'as trompée... Ah! mylord, avois-je mérité cette punition? ou, ſi je ſuis coupable, étoit-ce à vous à me punir?

Il s'approche en me tendant la main.—Lâche, n'ajoûtez-point à vos forfaits la trahiſon; ſoyez mon aſſaſſin; percez, percez ce cœur... que vous avez égaré... Eh quoi! votre barbarie va juſqu'à me refuſer la

mort? Il n'y a cependant pour moi d'autre azile que le tombeau, & je ne puis m'y plonger, m'y anéantir!.. le ciel ne prendra point pitié d'une malheureuse qui n'a d'autre soutien que lui?

Les pleurs & les sanglots me coupoient la voix; j'étois ensevelie dans ce qu'on peut appeller la stupidité des douleurs. Mévil se retire avec une espèce de confusion; il parle bas à une fille qui me servoit; cette créature, touchée de mon sort, tente tous les moyens de me consoler; elle me dit que mylord a paru sensible, & qu'elle ne doute pas qu'il ne m'épouse. Le voile étoit déchiré; je ne pouvois plus me faire illusion; l'ame détestable de Mévil s'étoit montrée dans toute son horreur. Betty, c'étoit le nom de cette fille, me conduit, ou plutôt me traîne à mon appartement.

Là je m'abandonne à une foule d'idées qui se détruisoient successivement. Il m'est aisé de mourir, me disois-je; l'existence est pour moi un fardeau insupportable... Mais n'ai-je pas assez offensé la vertu, la religion?

ai-je besoin de nouveaux crimes ? cesser d'être ! je ne verrois plus mes chers parents ! ah ! qu'ils recueillent mes larmes, ma vie !.. que leur dernier baiser se fixe sur mes lèvres expirantes.

Enfin après un flux & reflux d'agitations contraires, je m'arrête à un projet; je parais plus tranquille. Betty imagine que le sommeil va me surprendre: elle me quitte. Alors je me détermine à exécuter promptement ce dessein, qui faisoit ma seule ressource. Je répète dans le fond de mon cœur: ô mere la plus tendre ! ô pere le plus respectable ! vous daignerez me r'ouvrir vos bras; vous ne me refuserez pas la douceur d'attendre à vos pieds la fin de mes tristes jours : que votre malheureuse Clary meure avec votre bénédiction !

Aussi-tôt je reprends mes premiers habits, sur lesquels j'avois souvent versé des larmes en secret. Hélas ! ils me rappelloient mon heureux état d'obscurité; j'étois alors vertueuse ! Je laisse à mon scélérat séducteur tous ses dons empoisonnés ; je ne garde

qu'une petite bague de peu de valeur, présent d'un de mes parents, & dont j'avois résolu de me défaire au sortir de Londres. J'aurois eu horreur de me réserver un seul shelling qui eut appartenu à Mévil. Avec quelle honte & quels mouvements d'indignation je regardai ces robes éclatantes, tous ces diamants dont le perfide avoi paré son crime & mon deshonneur! il m'avoit semblé que mes nouveaux vêtements m'avoient rendu cette innocence, dont je pleurerai éternellement la perte.

J'avois examiné la situation de mon appartement: il étoit au premier étage. Une de mes fenêtres, à l'aide d'un drap découpé, facilita mon évasion. Avant que de quitter cet odieux séjour, j'avois pris la précaution de laisser sur ma table une lettre adressée au lord; elle contenoit, à peu près, ces expressions, que ma douleur n'aura pas de peine à se rappeller.

« Ne voulant point me donner la mort, » parce que je crains encore ce ciel fatigué » de mes offenses, & que j'aspire à exha-

» ler

» ler mon dernier souffle dans le sein de ma
» famille, j'ai pris le seul parti qui me con-
» venoit, celui de vous détester, de céder
» à mes remords, & de vous fuir pour ja-
» mais comme mon assassin, comme le ra-
» visseur de l'unique bien que possédoit une
» malheureuse fille, & qu'elle ne peut plus
» recouvrer. Perfide Mévil! vous m'avez
» arrachée des bras paternels! vous vous
» êtes joué des serments les plus sacrés!
» vous m'avez ôté mille fois plus que la
» vie! & vous m'avez laissé pour prix de
» ma faiblesse, l'opprobre, une tache in-
» effaçable, & qui flétrira jusqu'à ma mé-
» moire! ma honte me survivra... Barbare!
» quelle femme aimoit plus la vertu que
» moi? & je l'ai outragée, je l'ai souillée cette
» vertu dont je sens trop la perte irrépa-
» rable! De quel œil vont me regarder mes
» parents, des vieillards qui ont à m'ex-
» poser le cours de soixante années d'une
» vie irréprochable & intacte, lorsque moi,
» comptant à peine dix-sept ans, je suis
» devenue l'injure de ma famille, du lieu

» qui m'a vû naître, lorſque mon deshon-
» neur eſt au comble!.. Ah! mylord! je
» vais mourir, car il ne m'eſt plus poſſible
» de vivre chargée d'une telle ignominie.
» C'eſt des portes du tombeau que les cris
» de ma douleur, de mon déſeſpoir, reten-
» tiront juſqu'à vous, iront vous accuſer,
» vous déchirer, vous punir... Peut-être le
» repentir s'élevera-t-il dans votre ame,
» & me donnerez-vous des pleurs : mais
» il ne ſera plus temps, mylord, il ne ſera
» plus temps! Souvenez-vous que je ne de-
» mandois à porter qu'un ſeul inſtant le nom
» de votre femme ; j'euſſe du moins expiré
» avec honneur. Perſonne ſur la terre ne
» me protège, ne me ſoutient, n'a daigné
» vous préſenter mon innocence outragée ;
» tout a repouſſé mes cris & inſulté à mes
» plaintes. Eh bien ! ce n'eſt plus la juſtice
» humaine que je réclame : c'eſt la juſtice
» divine dans toute ſa rigueur ; celle-là eſt
» incorruptible ; elle ne connaît ni les gran-
» deurs, ni les dignités ; la chambre haute
» ne lui en impoſe point ; elle juge les lords,

» les pairs, & les condamne comme les der-
» niers des coupables. Tremblez, lâche Mé-
» vil : je vous abandonne à ses coups. Si
» le faible est écrasé dans ce monde, il a
» un défenseur dans le ciel. Dieu se levera,
» prendra en main ma cause ; c'est à ses
» pieds même que je porte mes larmes ;
» &...je t'y attends, perfide. »

P. S. » Vous trouverez dans mon appar-
» tement vos bienfaits corrupteurs. J'ai re-
» pris mes premiers vêtements, les seuls
» qui me conviennent : que n'ai-je, hélas !
» pu reprendre avec eux mon premier état
» d'honnêteté ! je n'emporte que mon cœur,
» mon cœur brisé par le remords, par une
» honte éternelle ; & j'embrasserai avec joie
» une misere dont je n'aurai point à rougir. »

Descendue dans la rue, je marche avec précipitation, appréhendant de ne point m'éloigner assez-tôt d'une fatale demeure. J'étois tremblante, égarée dans les ténébres, détournant sans cesse la tête, dans une agitation inexprimable, ne sçachant trop

où j'allois. J'entends du bruit: je redouble de vîteſſe; on me pourſuit. Comment, me dit un gros homme que je reconnais pour être le chapelain du lord, & qui me ſaiſit par le bras! à cette heure, miſs, dans les rues! & où allez-vous? — Ah! monſieur Wickman... je vais... ſauvez-moi, au nom de Dieu; ne me forcez pas de rentrer dans cette abominable maiſon; vous ne ſçauriez faire une œuvre plus digne de votre ſaint miniſtère; je quitte, j'abandonne mylord & le crime pour jamais: je veux rentrer dans le ſein de la vertu, dans le ſein de mes parents: c'eſt à vous de m'appuyer dans mon projet: ne me refuſez point, je vous en conjure, votre ſecours.

Ce miſérable, qui ne demeuroit pas à l'hôtel, me répond que je pouvois entrer en toute ſûreté chez lui, quoique ſa femme fût abſente, & qu'il n'avoit pas beſoin des ſentiments de la religion pour me reſpecter, & m'être de quelque utilité.

Il me donne la main, & me conduit dans une ſalle baſſe: je m'aſſieds; & là, en peu de mots,

je lui raconte tous mes malheurs. Le croiriez-vous, monſieur ? Ce déteſtable hypocrite dont j'imaginois avoir excité la pitié & le zèle charitable, profite de ces moments de douleur & de trouble, pour me tenir un langage bien oppoſé à l'eſprit de ſon caractère. J'ouvre les yeux ſur ma démarche imprudente ; il n'étoit plus temps de la réparer. Le monſtre veut uſer de violence. J'ai recours aux remontrances, aux prières, aux pleurs, aux ſanglots ; je me jette aux pieds de cet indigne miniſtre des autels : — Quoi ! oublieriez-vous à ce point vos devoirs, la religion, la nature, l'humanité, l'humanité qui vous préſente mes larmes ? Je me réfugie dans votre ſein, comme dans le ſein de Dieu même ; j'ai regardé votre maiſon comme un temple, & vous abuſeriez de la confiance d'une malheureuſe fille qui, après le ciel, implore en vous ſon ange tutélaire !.. Monſieur Wickman, n'ajoûtez point aux crimes de mylord : je ſuis aſſez coupable ; ſoyez mon appui, mon pere.

Cet homme impitoyable alloit employer la force. Je m'élance vers la fenêtre ; je m'écrie : perſonne ne viendra-t-il au ſecours d'une miſérable fille ? Wickman furieux me jette un mouchoir ſur la bouche.

On heurte à grands coups à ſa porte ; il ne l'ouvroit pas ; on redouble : elle eſt enfoncée. Un jeune homme dont l'habillement annonçoit un militaire, entre l'épée à la main ; je me précipite aux pieds de l'inconnu : — Qui que vous ſoyez, daignez me défendre contre le plus méchant des hommes. L'étranger s'empreſſe de me relever, me fait aſſeoir à ſes côtés ; je lui apprends ſans nul déguiſement l'aventure qui m'avoit expoſée à la perfidie de Wickman. Reſpectable fille, me dit-il, confiez-vous à moi ; prenez mon bras ; je vous prouverai que les perſonnes de mon état ſçavent honorer la vertu, tandis que ce miſérable, dégradant ſon caractère, n'aſpiroit qu'à vous outrager ; & toi, malheureux, ajoûte-t-il ſe tournant du côté de Wickman, ta baſſeſſe te ſauve de la punition.

Je t'aurois déjà arraché la vie, si je ne craignois de me deshonorer. Allons, miss, suivez-moi.

Mon vengeur avoit vingt-cinq ou vingt-six ans, la figure intéressante; la noblesse de son ame étoit peinte sur son visage. J'étois saisie de douleur & de crainte; je me livrai à la générosité de l'inconnu, résolue de terminer mon sort, si, comme le chapelain, il avoit la lâcheté d'abuser de ma confiance, & persuadée que l'Être suprême me pardonneroit ce dernier crime, en faveur du motif qui me feroit attenter sur mes jours.

Me voilà donc dans les rues de Londres, au milieu de la nuit, seule avec un jeune officier, & en quelque sorte à sa discrétion. A peine avois-je la force de me soutenir: il s'apperçut que ma frayeur augmentoit à chaque pas: encore une fois, miss, me dit-il, ne craignez rien; reposez-vous sur ma probité, & croyez que ma jeunesse ne m'empêche point de connaître la pureté

du ſentiment, & le plaiſir de remplir les devoirs de l'honnête homme.

A peine mon trouble me permettoit-il de l'entendre. Arrivé à la rue de Norfolk, il s'arrête à une petite porte, & appelle un domeſtique, qui vient ouvrir. Nous entrons dans un appartement d'une ſimplicité élégante. Il m'adreſſe la parole : je n'ai que deux chambres, celle-ci, & une autre qui eſt au ſecond étage. Vous prendrez ici quelque repos, & nous partirons à cheval, de grand matin. J'irai vous conduire chez ma mere, qui habite à ſix mille de Londres. Nous ſçaurons vous dérober à la pourſuite de cet indigne lord, & de là, ſi vous me le permettez, je vous accompagnerai chez vos parents.

Je regardois mon protecteur, & je ne ſçavois ſi, après la cruelle épreuve où je venois d'être expoſée, j'ajoûterois foi à des procédés dont l'apparence cependant devoit me raſſurer. Il me fit apporter à manger. J'appris qu'il ſe nommoit ſir Brown,

qu'il étoit fils unique, & qu'il servoit dans la marine; il passoit sous les fenêtres de l'appartement de ce misérable Wickman, lorsqu'ayant entendu mes cris, il avoit volé à mon secours; je ne lui répondois que par des larmes. Miss, poursuit-il, vous pleurez ! croyez que je ressens vos chagrins: mais vous allez rentrer dans le sein de votre famille; vous oublierez ce détestable Mévil, & vous ferez encore le plaisir & la satisfaction de vos vertueux parents.

Il me laisse seule dans cette chambre. Ma défiance renaissoit toujours ; j'ai soin de fermer les véroux; j'entasse des chaises & une table derrière la porte ; & au lieu de me coucher, après avoir posé la lumière sur la cheminée, je reste dans un fauteuil, la tête appuyée sur les genoux, & accablée de ma situation.

Je vous ai déjà dit que si l'officier avoit voulu imiter cet abominable Wickman, j'étois déterminée à me donner la mort. Je me lève, & me jettant à genoux, j'implore le ciel de toute mon ame; ensuite

je reprends ma place avec plus d'aſſurance. Dieu liſoit dans mon cœur ; il y voyoit la vérité du repentir, ma confiance en ſa protection, & combien n'éclate-t-elle pas dans les plus grands dangers, où l'eſpérance même nous abandonne ! Le ſommeil, malgré moi, me ſaiſit au milieu des réflexions les plus lugubres ; un ſonge affreux vint ajoûter à ces noires impreſſions.

J'étois dans un ſouterrein éclairé d'une lampe funèbre, & j'allois tomber dans une foſſe. J'apperçois un vieillard dont les cheveux blancs couvroient le viſage ; il accourt, en me diſant : « ce n'eſt pas à toi de » mourir, c'eſt à moi que cette foſſe eſt » deſtinée : voilà où ma fille m'a conduit! » Je reconnais mon pere ; je veux l'embraſſer. « Retire-toi, » pourſuit-il, « ou, ſi tu m'ap» proches, étends ce linceul ſur moi. » Je me trouve entre les mains un drap mortuaire ; il m'échappe un cri ; j'entends retentir de la terre jettée ſur un cercueil, & une voix ſépulchrale qui prononce ces mots: « c'eſt ici que nous t'attendons. »

Je me réveille avec horreur ; la lumière finissoit. J'entends sir Brown qui m'appelle : ouvrez, miss, il est temps de partir... comment, miss ! vous ne vous êtes pas couchée ! Eh quoi ! je vous ai inspiré de la défiance ! je me flattois que vous deviez être plus rassurée. Vous m'offensez, poursuit-il d'un ton attendri ! vous pensez donc que tous les hommes sont aussi détestables que Mévil & Wickman ? Croyez, miss, qu'il y a des cœurs sensibles, & ce n'est pas à vous à me soupçonner. Ce sont-là, répliquai-je, mon généreux défenseur, les nouveaux crimes du lord & de son digne domestique : ils m'ont fait juger par eux du reste des hommes, & je vois, avec autant de douleur que de gratitude, que je me suis trompée ; je vous en demande un sincère pardon ; oui, je crois que vous sentez tout le prix d'une action honnête, & il n'en peut être une qui le soit davantage, que de protéger une infortunée, dont tout le desir est de retourner à la vertu.

On nous servit le thé, & nous étant mis

en route à la pointe du jour, nous fumes bientôt rendus à la maiſon de campagne où s'étoit retirée lady Brown.

Cette dame qui avoit été belle, conſervoit encore cette dignité de phyſionomie, ce charme ſi intéreſſant, qu'on peut appeller la beauté de la vertu, & qui ſurvit aux agréments extérieurs; elle me reçut avec cet air de bonté qui attire & enhardit; ſon fils lui fit un détail de mes chagrins; je lui avouai ingénuement mes fautes; cette ſincérité de ma part la toucha; elle daigna m'embraſſer, & ouvrir ſon ſein à mes larmes; je paſſai pluſieurs jours dans cette maiſon reſpectable.

Les égards dont me combloient lady Brown & ſon fils, me pénétroient de reconnaiſſance: mais ils n'empêchoient point que je ne fuſſe agitée de l'impatience de revoir mon pere & ma mere; ma protectrice s'en apperçut la première; elle me tint ce diſcours, que je n'oublierai jamais.

Je ſerois fâchée, miſs, de vous retenir ici davantage. J'imagine que le lord Mévil,

trompé dans ses perquisitions, aura renoncé à l'infâme projet de vous empêcher de retourner auprès de vos parents. Allez donc, ma chere enfant, vous jetter dans leurs bras; rarement le sein d'un pere & d'une mere n'est-il pas l'asyle de la tranquillité & de la vertu. Allez y déposer vos larmes, le remords qui vous rend tous vos droits sur la tendresse paternelle. Hélas! ne devons-nous pas avoir de l'indulgence pour nos enfants? La nature humaine est si faible! il est si facile de s'égarer! Après le bonheur de n'avoir point succombé, le repentir est ce qu'il y a de plus estimable. L'imprudence est la source de vos fautes: elle a causé la ruine de la plûpart des jeunes personnes de notre sèxe. Ma chère Clary, poursuit-elle en m'embrassant, soyez bien assurée que la vertu n'est point une chimère; ceux même qui l'outragent, sont forcés de la respecter dans le fond du cœur; la fortune, la grandeur ne peuvent réparer sa perte; encore une fois, il n'est que le repentir qui la rétablisse, peut-être, dans

toute sa pureté, & vous m'en paraissez pénétrée. Vous avez cédé à la séduction; Mévil est le seul criminel; il a eu la lâcheté d'abuser de votre âge, de votre peu d'expérience: le ciel vous vengera; que votre faute vous inspire une éternelle défiance de vous-même. Sur-tout, ma fille, ne rougissez pas de reprendre les travaux de la campagne; songez que c'est l'état primitif de tous les hommes, & celui, sans doute, qui est le plus innocent & le plus honorable; il ne coûte que de nobles sueurs, & souvent les autres s'achètent au prix de la dégradation de l'ame, & du manège des bassesses. Tant que les premiers humains furent agriculteurs, ils furent sans envie, sans ambition; ils aimèrent la vertu: l'intérêt les attendoit dans les villes. Depuis qu'ils ont retiré leur main de la charrue, ils ont cessé de pratiquer les devoirs de l'homme; ils en ont été punis: ils ne goûtent plus les plaisirs de la nature. Ma fille, ce n'est pas un laboureur qui vous a séduite: c'est un lord, un de nos pairs! ayez

assez de courage pour vouloir servir d'exemple à vos compagnes ; qu'elles sçachent que le même sort leur est réservé, si elles n'ont pas la force de se sauver des piéges que leur tendent ces dangereux séducteurs. Vous pleurez ! laissez couler vos larmes ; ce spectacle, n'en doutez point, désarmera l'Être suprême : comment les hommes n'en seroient-ils pas touchés ? Ils vous pardonneront ; que dis-je ? ils vous estimeront ; je vous le répéte : rien n'attendrit tant que le repentir sincère. Adieu, donnez-nous de vos nouvelles, & rappellez-vous toujours que vous avez en moi & en mon fils des amis qui ne sçauroient changer.

Je tombai en pleurant aux genoux de lady Brown, qui s'empressa de me relever, & m'embrassa encore avec toute l'effusion d'une tendre mere.

J'allois partir ; sir Brown fit retarder de quelques jours mon voyage : je le surprenois souvent les yeux fixés sur moi & couverts de pleurs ; il soupiroit ; quelquefois

il cherchoit l'occasion de me toucher la main, & la sienne étoit tremblante; il vouloit me parler, & il ne pouvoit que balbutier mon nom; enfin, après bien des délais, des prétextes, l'instant de mon départ arrivé, sir Brown est le premier à hâter ce qu'il avoit tant cherché à éloigner; sa mere, pleine d'une délicatesse qui n'est connue que des ames sensibles, dans la crainte de me mortifier en m'offrant quelque secours, avoit eu la complaisance de m'acheter au-dessus de sa valeur cette petite bague que j'étois dans le dessein de vendre. Je quittai avec regret ma bienfaitrice; son fils s'étoit proposé de m'accompagner; je le priai inutilement de s'épargner ce nouvel embarras.

Sir Brown parla peu dans la route; une sombre tristesse le dévoroit; il lui échappoit de fréquents soupirs. Nous devions nous séparer à trois mille de mon village; je remarquai qu'à mesure que nous approchions du terme, cette tristesse augmentoit. Il ne cessoit de me demander combien nous avions encore de chemin à faire. Enfin nous

nous arrivons dans le hameau marqué pour notre ſéparation. Je remercie mon protecteur, remplie de la plus vive reconnaiſſance. Je laiſſe au ciel, lui dis-je, le ſoin de vous récompenſer d'une ſi bonne action, & le ciel ſeul peut m'acquitter envers vous. Nous allons donc nous quitter, me répond-il ! — Il eſt temps que je vole dans le ſein de mon pere & de ma mere, & que j'y épanche des larmes qui ont été trop long-temps retenues.

Nous nous diſons adieu ; il me prend la main ; je la ſens arroſée de pleurs ; il attache ſur moi un regard attendriſſant, &, au moment qu'il m'alloit parler, il tombe ſans connaiſſance : je pouſſe un cri ; les gens de l'hôtellerie où nous étions, accourent ; on le fait revenir à lui ; nous reſtons ſeuls ; je lui témoignois la peine que me cauſoit cet accident. Miſs, me dit-il, daignez vous aſſeoir & m'écouter. Il continue, en tenant une de mes mains dans les ſiennes : je voulois m'impoſer ſilence : mais je n'ai pu me vaincre ; nous nous voyons,

ſelon les apparences, pour la dernière fois ; qu'il me ſoit permis de m'expliquer.

L'humanité ſeule me fit voler à votre ſecours ; votre ſituation m'inſpira le ſentiment le plus vif & le plus pur. Votre douleur, votre ſincérité, tout vous embellit à mes yeux. Comment ne vous aurois-je pas reſpectée ? dès le premier regard, je vous aimai. C'eſt donc mon amour & non ma généroſité qui a cherché à vous être utile ; vous voyez par cet aveu, que je ne mérite & que je ne prétends de vous aucun retour. Cette tendreſſe pour vous s'eſt toujours augmentée ; je m'enivrois du plaiſir de vous voir ; un mot de votre bouche me raviſſoit, quand, par un dernier effort de probité, vous avez pu l'obſerver, j'ai tout à coup, après pluſieurs délais, preſſé votre départ, & en voici la raiſon, miſs : ma mere que j'aime tendrement a déterminé mon mariage avec une de mes parentes ; ſi je retirois ma parole, cette mere ſi chere en ſeroit inconſolable : je m'immole donc à ſes deſirs ; j'épouſe une femme de ſon choix,

quand un heureux hasard m'avoit fait trouver celle que, peut-être, le ciel me destinoit. Oüi, chere Clary, j'aurois aspiré à réparer les torts de l'indigne Mévil; j'aurois récompensé en vous la vertu outragée; je vous eusse offert ma main: il n'y faut plus penser; je ne dois m'occuper que du soin d'étouffer cet amour; je ne vous demande pas même de réponse, & je pars dans l'espérance que du moins vous daignerez me plaindre.

Il n'a pas achevé ces mots, qu'il se lève avec précipitation, remonte sur son cheval, & disparaît.

De pareils procédés, monsieur, ne pouvoient que me toucher. Quel fut mon étonnement, quand je trouvai dans ma poche un diamant, qui me parut être d'un prix considérable! Je n'hésitai pas sur mon devoir; je me fis apporter une plume & de l'encre, & j'écrivis une lettre très-longue au généreux sir Brown. Je le priois de me conserver son amitié, & de reprendre un présent qui m'humilieroit à ses yeux & aux

miens. J'ajoûtois que, si les sentiments qui sont indépendants de l'amour, pouvoient le flatter, je prenois plaisir à les lui accorder tous sans réserve. Hélas ! monsieur, me dit cette fille charmante, je n'avois pas encore connu ce que c'étoit qu'aimer ; je m'étois trompée sur les premiers mouvements de mon cœur ; il n'appartient qu'à la vertu de sentir l'amour véritable. Je finissois ma lettre, poursuit-elle, en sollicitant mon bienfaiteur de répondre à l'empressement de sa mere pour le mariage dont il m'avoit parlé, & je lui répétois qu'une infortunée telle que moi, devoit renoncer pour la vie au sentiment de la tendresse, & n'employer ses jours qu'à pleurer éternellement sa faute. J'eus soin de joindre le diamant à la lettre : une personne de confiance, que m'indiqua le ministre du lieu, fut chargée de remetre ce paquet à sir Brown lui-même.

J'approchois du séjour qui m'a vû naître : quelle foule de réflexions m'accabloient ! la honte, la joie, la douleur, ce plaisir si

doux que l'on goûte à revoir ſon berceau, toutes ces impreſſions différentes partageoient mon ame; j'enviſageois des vieillards reſpectables, qui cédoient à mes pleurs, & me r'ouvroient leurs bras; je retournois dans l'aſile de la pauvreté & de l'innocence; ces foyers où mon enfance avoit été élevée dans le ſein de la vertu, alloient recevoir la malheureuſe Clary, bien changée, hélas! de cette Clary que l'on citoit dans le hameau comme un modèle de ſageſſe! du moins je pourrois mourir dans le lieu de ma naiſſance, ſi je n'y ſoutenois pas le fardeau de mes peines.

Je demande à un inconnu qui ſortoit de notre village, des nouvelles de mes parents: j'apprends, ô Dieu! & c'eſt moi, c'eſt moi qui en ſuis cauſe, qu'ils avoient quitté leur demeure, inconſolables de ma perte, pleurant ma vie, ſans doute bien plus cruelle pour eux, que ne l'auroit été ma mort. Ces chers parents! (& ici, Clary éclate en ſanglots,) je ne les ai plus vûs! je n'ai pu ſçavoir où ils s'étoient retirés! oh! je

ne les verrai plus! jamais! jamais! ils seront expirés de désespoir: ils aimoient trop la vertu, la religion; & je puis vivre encore!

Je tâche de calmer cette douleur profonde où Clary retomboit toujours. Pourquoi, lui dis-je, désespérer que votre famille vous soit rendue? la vertu malheureuse est à la fin récompensée... Ah! monsieur, interrompt cette fille estimable, voilà ce qui me perce le cœur!.. si je n'eusse pas manqué à cette vertu que j'aimois dans le temps même où je l'outrageois, je supporterois mes maux avec résignation, j'attendrois tout du ciel: mais j'ai été coupable, il me punit, & j'éprouve sa colere.

Je repris, continue-t-elle, mon chemin, en détournant souvent la tête, & en regardant ce village d'où mes yeux ne pouvoient se détacher; il y avoit des moments où je croyois distinguer notre maison couverte de chaume: que cette image me déchiroit l'ame! cruel Mévil!

Enfin, monsieur, je me traînai jusqu'en

ce séjour ; j'y suis employée aux plus basses fonctions, & y en a-t-il de basses après l'humiliation & l'opprobre dont j'ai flétri jusqu'au souvenir qui restera de moi ? c'est-là le véritable avilissement ! que je sois confondue au rang de la derniere des créatures ! hélas ! puis-je assez expier mes fautes ? J'ai, dans mon infortune, une sorte de consolation : je n'ai que dix-huit ans, & j'ai eu la force de ne pas attendre un âge où l'on ne peut se dire qu'on s'est arraché du vice ; je vivrai... je mourrai dans les larmes : peut-être que la sincérité & la vivacité de mon repentir me rendront moins criminelle aux yeux du souverain Juge que j'ai offensé : car il faut renoncer à recouvrer l'estime des humains, l'estime de moi-même ; il n'est que Dieu qui pardonne ! Si du moins j'avois la satisfaction de pouvoir embrasser ces chers auteurs de ma vie, de laisser couler mes pleurs sur leurs rides respectables, de soutenir leur vieillesse !.. Mais pourquoi me repaître toujours d'une espérance qui m'abuse ? en puis-je douter ? je le redis avec douleur : j'au-

rai causé leur mort ! oui, j'aurai causé leur mort : ils n'auront pu résister à mon deshonneur ! que dis-je ? eux-mêmes en auront été souillés ; je leur ai arraché la vie pour les récompenser de me l'avoir donnée, pour prix de tant de bienfaits ! mon songe, j'en suis certaine, n'est que trop véritable ; c'est de leur fille, d'une fille qui leur étoit si chere, qu'ils ont reçu tous ces coups.

Ce fidèle récit, monsieur, vous expose mon devoir & le vôtre : je ne puis vous appartenir... je vous aime : c'est un nouveau malheur pour moi. Rétablissez-vous donc : soyez mon ami, mon protecteur ; honorez-moi de vos conseils ; plaignez-moi : mais abandonnez pour jamais un projet qui ne peut que nuire à tous deux. Laissez-moi, monsieur, pleurer éternellement d'avoir perdu tous les droits dont jouit la vertu malgré toutes les traverses qui l'éprouvent. Je ne puis être à vous ; je vous quitte ; vous n'avez rien à me répondre... Allons, Susanne, retournons à la maison.

Je veux retenir Clary : elle ne m'enten-

doit déjà plus ; elle me laisse en proie à une foule de sentiments que j'avois peine à concilier ; mon ame étoit bouleversée par des assauts bien opposés ; ces idées parasites & vulgaires qu'on emprunte de la société avec tant de préjugés absurdes, me montrèrent d'abord une jeune personne qui, quoiqu'elle n'eût commis qu'une faute, en devoit être punie le reste de ses jours ; il falloit la retrancher du nombre de ces femmes qui, à l'abri d'un engagement sacré, peuvent impunément se jetter dans le désordre, sans craindre de se deshonorer. Clary envisagée sous ces traits, étoit coupable, & seroit rejettée du monde. Ensuite j'osois penser par moi-même, me dépouiller de l'esprit étranger, pour ne me servir que du mien propre ; & c'étoit alors par mes yeux & non par ceux d'autrui que je voyois une malheureuse fille, le jouet de la séduction & de la scélératesse, abandonnée à la faiblesse d'un âge aveuglé sur tout ce qui l'environne ; je la voyois rendue à la vertu, au moment que ses charmes étoient dans

leur éclat. Une beauté de dix-huit ans, qui sçait repousser tout ce qui peut la flatter, qui a la force d'embrasser l'état le plus humiliant, la plus affreuse misère, qui meurt de ses remords : quel tableau, mon ami! & qu'il se grava profondément dans mon ame!... J'ai pris mon parti; il n'y a plus à balancer : j'écris ce peu de mots à la souveraine de mon cœur :

« Tout est décidé. Vous êtes touchée » d'un vrai repentir; vous aimez la vertu; » vous m'aimez; qui sent tout le prix de » l'honneur, l'a recouvré : ma raison même » se décide pour vous. C'est vous dire que » vous serez ma femme, & je n'en aurai » jamais d'autre. »

Quelle réponse je reçois!

» Oui, sans doute, je vous aime, & » pour prix de ma tendresse, vous m'arra- » chez à mon bonheur, au seul qu'il me » soit permis de goûter! C'étoit à l'ami- » tié consolante d'essuyer mes larmes, & vous » m'enlevez un si doux soulagement! Vous » ne me verrez plus : mon devoir est de

» vous fuir ; je quitte la retraite que j'avois
» choisie, où vous vous êtes offert à mes
» yeux. C'en est fait ; adieu, pour jamais !
» Quoi, monsieur ! j'oserois être votre fem-
» me ! moi ! moi, qui ne mérite pas d'être
» associée au sort du dernier des hommes !
» Non, mon deshonneur est pour moi ; gar-
» dez votre honneur dans toute sa pureté.
» Allez, qui sçait se repentir, sçait mourir,
» & ce n'est pas dans ce monde-ci qu'il faut
» que nous soyons unis. Tout ce que je
» puis vous donner, ce sont mes regrets,
» mon estime, mon amour, un amour qui
» n'est pas digne du vôtre, mais un amour
» qui sçait s'immoler. Ah ! que n'ai-je pour
» vous que des sentiments de reconnais-
» sance! Soyez persuadé que cette démarche
» ne m'a été inspirée que par la tendresse ;
» il pourra m'en coûter la vie : mais qu'est-
» ce que ma vie ? Pourquoi ne puis-je vous
» faire un sacrifice plus éclatant ? »

Je vole chez les hôtes de Clary : je les trouve dans la désolation ; elle étoit disparue, après leur avoir laissé quelques pe-

tits préſents. Ces bonnes gens ſe récrioient ſur ſes excellentes qualités, ſur la perte qu'ils avoient faite; ils me répétèrent vingt fois qu'un ange ne pouvoit avoir plus de candeur, plus de bienfaiſance; le pere, la mere, les enfants, tout regrettoit ma chere Clary; je me faiſois raconter les moindres circonſtances qui lui étoient relatives; ils avoient obſervé qu'elle avoit beaucoup pleuré avant que de les quitter, & prononcé ſouvent mon nom. Tu imagines, chevalier, l'état horrible où j'étois: mon ame s'élançoit, en quelque ſorte, ſur tous les chemins où Clary avoit pu paſſer; je fis des perquiſitions: elles furent ſans effet; point de village aux environs que je ne parcouruſſe; tu ſens bien que Dorſet étoit dans la confidence.

Un ſoir, je m'écarte de la route; j'étois ſeul, à cheval, accablé de fatigue, & affligé du peu de ſuccès de mes courſes; je deſcends au coin d'un bois; à quelques pas étoit une miſérable chaumière, d'où s'échappoit une faible lueur; je ne ſçais quel ſen-

timent me pousse à m'en approcher; j'entends une voix qui prononçoit comme avec peine: quoi! mon pere, ô pere le plus cher! je vous coûte encore des larmes, & à vous aussi ma tendre mere! je vous ai offensés, chers parents! j'ai deshonoré votre vieillesse! il est juste que je meure: hélas! j'aurois souhaité en être l'appui & la consolation: me pardonnez-vous? — Que parles-tu de pardon, ma fille? embrasse-nous, & espere dans le ciel, qui te rendra la santé; c'est à nous de mourir; nous voudrions seulement te laisser plus heureuse: mais nous ne te laissons que notre misère, nous qui t'aimons tant! — Vous m'aimez, ô tendres parents! eh! suis-je digne de votre amour? je ne mérite que votre commisération; oui, je la mérite; que ne pouvez-vous lire dans mon cœur! Il est inutile de me rappeller à la vie; je meurs de mon repentir, & j'emporte une autre cause de mort, que vous sçaurez un jour: je ne vous demande qu'une grace. — Une grace, notre chère enfant! Ah!

parle, parle, demande tout ce que tu voudras, tout ce qui sera en notre pouvoir; hélas, nous pouvons bien peu! — Faites tenir, je vous prie, cette lettre-ci, après ma mort, à son adresse: on vous dira où demeure le lord Dorset; ce monsieur, s'appelle Borston.

Je pousse la porte avec vivacité; j'entre dans la cabane: je vois une femme expirante, dans le lit de la pauvreté même, tenant une lettre à sa main; un vieillard en pleurant lui couvroit le visage de ses cheveux blancs; une autre femme âgée lui serroit les mains dans les siennes; elle fondoit aussi en larmes. Je m'élance; je prends la lettre; je me hâte de te faire part, avant les autres détails, de ce qu'elle contenoit.

« Homme respectable & bien différent de » vos pareils, je vous adresse mes derniers » soupirs; vous recevrez cette lettre, quand » je ne serai plus; je puis donc y répandre » mon ame, sans craindre de compromettre » ma franchise: c'est peut-être le seul plaisir

» que j'aurai goûté dans la vie. Apprenez, » cher monsieur Borston, que je meurs » pour vous; j'ai voulu vous éviter, parce » que mon devoir l'exigeoit, parce que je » ne pouvois partager votre cœur & votre » nom. Ma reconnaissance m'eut fait rejet- » ter sir Brown, s'il avoit été libre de m'of- » frir sa main : jugez de ce que vous de- » voit mon amour. Que vous m'avez fait » connaître combien de regrets entraîne » après soi la perte de l'honneur! J'ai res- » pecté le vôtre ; je n'ai pu survivre à la » douleur de ne plus jouir de ces entretiens, » où mon ame sembloit reprendre sa force, » sa pureté, son innocence. Je vous donne, » en expirant, la preuve de tendresse la » plus vraie : j'ose vous prier comme mon » ami, comme mon seul ami, de verser » quelques-unes de vos bontés sur mes » pauvres parents. C'est ici que j'immole » mon amour-propre au plaisir d'emporter » au tombeau l'idée que vous serez mon » bienfaiteur dans des personnes qui me » sont aussi chères. Hélas! j'ai fait leur in-

» fortune ! le chagrin que leur a causé, di-
» rai-je ma faute, ah ! disons mon crime,
» les a mis hors d'état de veiller à la con-
» servation du petit bien qu'ils possédoient;
» ils ont rougi pour leur fille, ces honnêtes
» gens, eux qui n'ont jamais eu rien à se
» reprocher que de m'avoir donné le jour !
» Ils sont venus habiter la malheureuse
» cabane où j'expire, y ensevelir leur ho-
» norable pauvreté & leur affliction ; c'est-
» là que je les ai retrouvés dans la plus
» profonde misère, que je suis tombée à
» leurs pieds ; ils ont daigné me r'ouvrir
» leur sein, partager avec moi le morceau
» de pain de leur indigence, tout trempé de
» leurs larmes ; j'ai goûté encore la dou-
» ceur, avant que de mourir, de serrer con-
» tre mon cœur ces chers auteurs de ma
» vie, de prononcer les noms si touchants
» de pere & de mere ! Qu'ils vous rappel-
» lent l'infortunée Clary, & croyez que
» mon ame sera reconnaissante, & sentira
» tous les bienfaits qu'ils vous devront. Adieu
» pour jamais, cher monsieur Borston. Au

» reſte la mort n'eſt-elle pas un bonheur
» pour une miſérable créature rejettée de
» la terre & peut-être du ciel, & qui a perdu
» ce qui pouvoit la rendre eſtimable aux
» yeux de l'homme qu'elle eût aimé le plus? »

Je m'écrie : Ah ! ma chère Clary ! Ces bonnes gens demeurent immobiles d'étonnement: Clary ouvre les yeux, & tombe ſans connaiſſance dans mes bras. Je ne puis, mon ami, te rendre ce que j'éprouvai; tu connais tout le charme du ſentiment : ton ame n'aura pas de peine à ſe remplir de ma ſituation. Je pourſuis avec tous les tranſports de l'amour : oui, ma chère Clary, oui, vous ſerez ma femme, la maitreſſe de mon ſort : vous êtes déjà l'épouſe de mon cœur ; c'eſt à la vertu même que je m'unirai en vous ; c'eſt elle que je récompenſerai, que j'adorerai, qui fera tout mon bonheur dans ma divine Clary ! Commettre des fautes, c'eſt le propre de l'humanité : s'élever au-deſſus de ſes faibleſſes par un repentir ſincère, c'eſt mériter l'eſtime qui eſt due à l'honnêteté la plus

irréprochable. Et vous, dis-je au vieillard & à sa femme qui étoient prosternés à mes pieds, & que je m'empressois de relever, vous me tiendrez lieu de pere & de mere; je serai votre fils, votre second enfant; je disputerai à votre fille le plaisir de vous aimer & de consoler votre vieillesse.

Voilà donc, chevalier, où j'en suis! Ma vûe a retiré Clary des portes de la mort; elle s'obstine toujours à refuser ma main, à me représenter l'obscurité de son extraction, la tache d'une première erreur qu'elle dit ineffaçable, la confusion qui la poursuivra jusques dans mes bras; je lui ai fait entendre que mon repos & ma vie même dépendoient de sa résignation à mes volontés; j'ai osé imposer des loix à ma souveraine; nous sommes actuellement chez le lord Dorset, où se prépare la noce. Ces gens estimables descendent de pere en fils d'excellents laboureurs, qui ont toujours été dans leur village des exemples de probité & de vertu. Il est vrai qu'on ne compte point parmi eux de lords qui se soient en-

foncés dans la boue de la bassesse, pour corrompre des voix, & pour acheter la députation d'une petite ville; point de parvenus qui, indignes d'une noble roture, ayent brigué les faveurs de la cour aux dépens de leur honneur, & de l'amour que tout digne Anglais doit à la patrie; point de prétendus grands à l'ame de valet qui ayent vendu l'état, & cimenté les marches du despotisme. Mon dessein d'ailleurs est de passer mes jours à la campagne. J'ai assez vécu pour les autres: il est temps de vivre pour moi, d'avoir ma raison, d'écouter mon cœur, de lui céder. L'étude de la nature, celle de moi-même me dédommageront aisément de ces sociétés fatigantes qui, ne pouvant supporter le fardeau de leur oisiveté, cherchent à s'en débarrasser sur autrui. La bonhomie & la franche gaieté des veillées rustiques ne valent-elles pas bien ces cercles élégants où l'on n'apprend que l'art de varier l'ennui & le dégoût de l'existence, où la complaisance servile, & la perfidie ténébreuse prennent le nom d'esprit social

ble & de politeſſe ? Mon épouſe ſentira mieux que toute autre l'importance de ſes devoirs ; d'une faibleſſe, naît quelquefois une infinité de vertus ; une ame qui a ſuccombé en eſt plus attentive ſur elle-même, & ſe précautionne davantage contre de nouvelles chûtes. Je ſuis bien aſſuré que ſi Clary devient mere, elle aimera ſes enfants, elle ſçaura les élever, & qu'elle me ſera éternellement attachée : la reconnaiſſance, cette volupté des ames pures & ſans orgueil, ſe joindra dans ſon cœur à l'amour. Il y a, je l'avouerai, des moments, où je reprends mes chaînes, où je m'attelle, & je chemine dans l'imbécillité, à côté de ces hommes animaux que l'homme ſenſé doit mépriſer. J'entends d'ici les clameurs de la ville.. Eh bien, qu'ils crient, qu'ils me frondent ; quand je rentre dans moi-même, que j'écoute le ſentiment, la vérité, le devoir, & ce ſont-là les voix que je dois entendre, puis-je douter que Clary ne ſoit pas rendue à la vertu ? Et pourquoi ne recevroit-elle point ſa récompenſe d'un re-

tour si généreux ? le vrai repentir n'est-il pas la plus éclatante réparation ? & le premier des plaisirs n'est-il point celui d'être juste & bienfaisant ? Nous osons nous dire les images de Dieu : élevons-nous jusqu'à sa bonté, ou renonçons à une ressemblance si honorable. Parle, chevalier, que faut-il que je fasse ?

RÉPONSE

DU CHEVALIER DIGBY.

CE qu'il faut que tu fasses, mon ami ? peux-tu bien le demander, sage courageux ? épouser vîte Clary ; faire ce qu'à ta place feroit un être au-dessus de l'espèce humaine ; rendre à cette infortunée tout son honneur, en la couvrant du tien ; t'efforcer, en un mot, d'approcher de la Divinité, dont nous sommes une faible représentation, en pardonnant, & faisant du bien à son exemple : c'est ainsi que l'homme peut prouver qu'il est son image, & ton respec-

table Modèle n'agiroit pas autrement. Puisque tu es assuré que Clary pleure sincèrement ses fautes, qu'elle ne cherche pas à te tromper, il faut la récompenser d'avoir eu la force de s'arracher au vice, dans un âge où elle pouvoit lui prêter des charmes. Crois-moi: c'est une véritable honnête-femme; son ame n'a jamais été souillée. C'est sur le perfide qui a séduit son innocence, que doit retomber le mépris public: voilà la créature réellement punissable & livrée à l'opprobre & à la damnation éternelle. Tu parles de t'ensevelir avec ta femme & tes nouveaux parents à la campagne: prends-y garde; tu aurois peur! crois-tu faire une mauvaise action? Tu domptes le préjugé barbare & absurde; tu le foules aux pieds: viens donc l'insulter à Londres, à la face de l'Angleterre; viens déployer ton ame sublime dans toute sa vigueur; ayes la fermeté d'apprendre à ces êtres stupides qui se disent des hommes, parce qu'ils en ont le nom, qu'on sçait s'élever au-dessus d'eux, en s'éloignant de leurs

sentiers communs & battus par l'esprit servile d'imitation, & par la féroce ignorance. Sens, mon ami, tout le bien que tu vas faire à l'humanité : d'abord tu paies la vertu par la vertu même, & il n'y a que ce prix qui soit digne d'elle ; tu réhabilites dans toute sa noblesse une ame qui se croyoit dégradée à ses propres yeux, parce qu'elle l'étoit aux regards de la multitude qui ne voit point, & qui n'a jamais rien apprécié. Tu fais plus, Borston : tu vas arracher par ce bel exemple, à la contagion du vice, une infinité de charmantes créatures qui verront que la vertu sur la terre a ses douceurs & sa félicité, & qui espéreront trouver des cœurs sages & nobles comme le tien. Goûte bien ton bonheur, mon ami. Il me tarde de vous serrer tous dans mes bras ! Et ces bonnes gens ! te pénétres-tu de la joie que tu leur fais ressentir ? Tu leur rends leur fille, leur honneur ; tu ranimes leur vieillesse ; tu semes des fleurs sur leurs dernières traces. Va, Borston, malheur à l'ame blasée qui ne sentira point la

dignité de ton procédé, & qui ne partagera pas ta satisfaction ! Tu es bien plus mon héros que ces hommes à batailles, ces instruments de meurtre qui ne sont conduits que par une fausse gloire: c'est toi que la véritable gloire couvre de son éclat. Si Londres étoit assez injuste, ou assez imbécille pour te refuser les acclamations qui te sont dûes, eh! mon ami, il y a de quoi te dédommager: rentre dans ton cœur, il te dira que tu as fait une bonne action, & son suffrage ne doit-il pas te suffire? j'y ajoûte le mien : tu sçais que je l'accorde difficilement. La vertu n'a pas besoin de se transporter hors d'elle même, pour se procurer un spectacle satisfaisant : sa propre estime est l'unique récompense qu'elle cherche à mériter, & c'est peut-être la seule qui produise une jouissance pure. Borston, quel plaisir est équivalent à la joie intérieure? Je ne suis point surpris que les dévots soient les plus heureux des hommes; ils trouvent en eux une source inépuisable de contentement. Encore une fois, Borston, comment, dans une telle cir-

constance, agiroit une créature qui seroit supérieure à l'homme? comme tu agis; & elle ne seroit que son devoir. Il n'y a point de différence entre les obligations de l'homme & de l'ange: c'est ce qui fait l'essence inaltérable de cette vertu qui a été de toute éternité avec Dieu. Je trouve le lord Dorset bien plus qualifié, depuis qu'il t'a approuvé dans ton choix. On a osé lui contester sa noblesse: voilà un titre qu'il peut opposer à ses ennemis, & qui vaut mieux, à mon avis, que tous les antiques parchemins de nos pairs d'Écosse. Eh! mon ami, soyons hommes, avant que d'être grands seigneurs. Je t'attends; dépêche-toi de venir; cette malheureuse terre a besoin d'exemples: il y a tant de faux sages, tant de singes & si peu d'êtres pensants! c'est toi qui seras le vrai philosophe. Je suis si las, si excédé de lire de l'esprit sur la morale, & de voir si peu de sagesse pratique! Borston, je ne crois ni aux charlatans, ni aux riches enseignes; je délie les outres bouchées par Ulysse, & j'en fais sortir les vents.

Que tu vas confondre de maris liés à des femmes qui profanent le titre d'épouse! voilà celles que doit poursuivre un mépris sans appel. T'embarrasserois-tu des sots discours de nos importants pygmées de la Grande Bretagne? laisse bourdonner ces insectes luisants, & renvoie-les avec tous leurs ridicules, leurs sens flétris & leur *non-sense*, à leurs respectables moitiés. Va, Clary sera trop vengée: je t'en donne ma parole. Je brûle de la connaître, de vous embrasser tous deux. Adieu, digne homme, que je suis enchanté de ton action de vigueur! ce ne sont point-là de ces vertus oisives qui s'enorgueillissent de leur impuissance, comme un faible monarque s'applaudiroit de ne pas faire le mal. La *Cotterie* te salue; nous avons déjà bu une centaine de *Tost* à la santé de ta femme. De tout mon cœur, ton ami, DIGBY.

Non-sense est une expression anglaise qui a beaucoup de force, d'ailleurs du nombre de ces expressions propres à une langue, & qui ne peuvent se transporter dans une autre. *Impertinence*, *absurdité*, *défaut de jugement*, *de sens*; c'est à peu près en français, la signification de ce mot très-usité chez nos voisins.

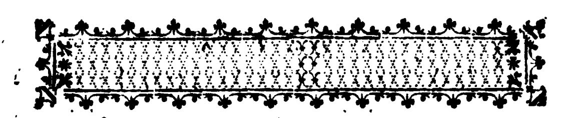
P. S. Le bruit de ton mariage se répand dans Londres. Je remarque que d'abord on est étonné : il y a dans le troupeau des faibles une infinité d'honnêtes-gens dont le jugement est flottant & indécis ; ils essayent leur façon de penser ; ce sont des aveugles auxquels on fait l'opération de la cataracte, & qui ne s'accoutument que par degrés à exercer leur nouveau sens ; ceux-même qui se piquent de posséder la faculté de voir, ont souvent les yeux délicats : leurs regards clignottants ne s'étendent pas loin. D'ailleurs, mon ami, le jour de la raison n'éclaire que peu à peu : en soutenir la lumière est l'ouvrage du temps ; viens donc, tu détermineras ces gens à courte vûe. Le lord Hamson prétend qu'il donneroit mille de ces individus, qu'on appelle *honnêtes-femmes*, pour trouver une Clary. J'imagine que nos mauvais plaisants seront bientôt à bout.. & combien tu gagneras à être envisagé d'un coup d'œil sérieux ! ..

A propos de tes partisans, car tu en as déjà quelques-uns qui se battroient pour

toi à toute outrance, & qui ne demandent pas mieux que de former une révolution dans les esprits, je ne veux pas fermer ma lettre, sans t'apprendre quelque chose de bien singulier: j'ai lié ici connaissance avec ton sir John Brown qui m'a confirmé tout ce que tu me dis à son sujet; c'est le champion décidé de ta future épouse: il est prêt à entrer en champ clos, & à donner en sa faveur un démenti formel aux trois royaumes; il est intarissable sur ses éloges; j'ai sçu qu'il avoit pensé mourir de douleur après s'être séparé d'elle; il est marié, & ce qui est plus merveilleux, sa femme a pris ses sentiments pour cette fille qu'ils appellent un ange de beauté & de vertu; ils t'attendent avec impatience, & te préparent une fête: crois-tu que je serai le dernier à t'en faire les honneurs?

JULIE,

NOUVELLE.



JULIE,

NOUVELLE.

Le système avoit entraîné la ruine de beaucoup de familles, qui sembloient, par leur condition ou par leur opulence, ne devoir point appréhender les suites de cette révolution singulière. Monsieur de Gourville & sa femme furent du nombre des citoyens malheureux qui, parmi nous, ont signalé cette époque si fatale aux intérêts & aux vertus de la nation. Ils ne s'apperçurent que trop du changement rapide qui avoit influé jusques sur les esprits, de la nouvelle face qu'avoit prise la capitale, de la dégradation universelle des mœurs née du bouleversement monstrueux des biens & des rangs; ils virent que jamais la richesse n'avoit été plus insolente, & l'indigence plus humiliée & plus écrasée. L'avarice en effet s'étoit

montrée à découvert & dans tous les transports convulsifs de sa hideuse cupidité ; plus de frein, plus de pudeur ; la passion de l'or s'étoit répandue de Paris dans le royaume entier, comme une contagion dévorante, & avoit infecté tous les états ; tout tendoit à l'ardeur de s'enrichir ; c'étoit l'unique travail,

De sa hideuse cupidité. Il n'y a point d'expressions qui puissent donner une idée des excès aussi inouis qu'extravagants auxquels s'est porté l'intérêt dans ces jours de vertige & d'abrutissement de la nation. On peut dire, sans hyperbole, tant la nature parmi nous étoit pervertie ! qu'un enfant auroit attenté aux jours de son pere, si ce crime atroce lui eût facilité les moyens de posséder les richesses qu'il dévoroit dans la pensée. L'esprit français s'étoit monté sur le ton de la féerie : il ne contemploit que des monceaux d'argent. La découverte du nouveau monde avoit produit peut-être un délire moins effervescent, & une soif de l'or moins brûlante. On a vû des gens de la première qualité se traîner à travers un égoût fangeux qui avoit son issue dans la maison d'un des principaux auteurs du systême, & pénétrer par cette route à son appartement. Cet homme extraordinaire avoit souvent une attitude où se déployoit toute l'insolence de la fortune ; il étoit comme un sultan arrogant qui voit son serrail prosterné à ses pieds, & n'attendant qu'un coup d'œil pour voler au-devant de ses desirs ; il étoit en robe de chambre, penché nonchalament sur un sofa, & entouré de femmes de distinction qui s'enorgueillissoient de partager ses familiarités indécentes, tandis que d'autres femmes du même rang se disputoient la bassesse d'enlever aux femmes de madame ** l'honneur de servir leur maîtresse dans les plus viles fonctions de la domesticité ! Qu'on ne dise point que

vail, l'unique émulation, l'unique objet; la vertu, la décence, le ſang, la nature n'avoient plus de droits. On eût dit que les Français avoient changé de religion, & que la fortune étoit devenue leur idole; aucune divinité du paganiſme ne reçut plus d'hommages & ne fut entourée de plus de victimes. Cet évenement a trahi, en quelque ſorte, le ſecret de l'homme; il a prouvé

ces anecdotes ſi flétriſſantes pour mes concitoyens ſont groſſies par l'abus de l'imagination: *ce ſont autant de faits dans l'exacte vérité*. Au reſte je ne les remets ſous les yeux que pour préſenter à mes compatriotes & aux hommes en général un tableau frappant des extrêmités révoltantes auxquelles la paſſion des richeſſes peut nous emporter. Nous ne ſommes jamais plus forts que lorſque nous ſommes avertis de notre faibleſſe. Après de tels exemples, trouveroit-on les vers de Virgile trop énergiques:

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri ſacra fames?

Le ſecret de l'homme. Bien des philoſophes ont pris à tâche d'enfler notre panégyrique, & de nous mettre à la tête des créatures bienfaiſantes; on renvoie ces fabricateurs de beaux romans à l'hiſtoire de la rue Quincampoix; c'eſt-là qu'on a été à portée de recevoir ſur la nature humaine des leçons de phyſique expérimentale qui valent bien tous ces rêves métaphyſiques dont, graces à l'abus de l'impreſſion, le nombre s'eſt tant multiplié, ſans que notre raiſon en ait retiré le moindre profit; c'eſt-là qu'on a pu ſurprendre

jusqu'à quel excès l'intérêt pouvoit l'agiter & le corrompre ; & l'expérience de trois mois a détruit tous ces sophismes ingénieux qu'une philosophie complaisante avoit répétés depuis tant de siécles en faveur du cœur humain.

Au lieu de s'exhaler en déclamations inutiles, & de jouer le triste personnage de frondeurs, nos deux infortunés résolurent avec sagesse de fuir un tableau affligeant pour la probité, & de se dérober aux regards insultants d'une nouvelle espèce d'hommes qui avoit paru tout-à-coup sortir de la terre.

Monsieur de Gourville se retira donc avec sa famille dans un bourg voisin d'une ville de province éloignée. Là, ils subsistoient

---

l'homme dans sa véritable attitude, le contempler aux prises avec l'intérêt personnel, qui n'est autre chose que l'avarice sous toutes ses modifications. Quel ressort peut donc donner à notre être une impulsion qui l'élève au-dessus de lui-même, & qui le fasse agir avec cette dignité qu'il ne tire pas de son essence? la religion. Il n'est point de vertu sans enthousiasme, & celui que produit la religion est sans contredit le premier.

des faibles débris de leur bien. Le mari s'étoit voué, sans en rougir, à l'espèce d'avilissement qu'un orgueil stupide & ingrat a jetté sur les habitants de la campagne; il ne dédaignoit pas de descendre à la grossièreté des travaux rustiques; l'agriculture est la première & la plus noble des occupations; ce genre de vie ne l'effrayoit point; avec de la vraie philosophie, & cette résignation éclairée que l'honnête homme doit opposer au jeu bisarre des événements, on parvient, sans que les forces de l'ame en soient attaquées, à plier sous l'ascendant des circonstances. Notre sage ne souffroit pas pour lui même, mais pour une épouse qui lui étoit chere; il craignoit, avec quelqu'apparence de vérité, qu'elle n'eût de la peine à prendre l'esprit de sa situation, qualité nécessaire à quiconque veut tirer parti du songe de la vie, & que bien peu de gens possèdent; & puis, ce sèxe, dont l'art de plaire semble être l'emploi principal, supporte avec moins de patience que nous le joug du malheur. L'in-

fortune eſt une ſorte d'humiliation pour la beauté. Il eſt vrai que madame de Gourville adoroit ſon époux ; & à quelles épreuves ne ſe ſoumet pas l'amour ! il porte ſouvent le courage & l'héroiſme plus loin que la vertu même & que la raiſon ; la tendreſſe véritable ne connaît pas de bornes dans ſes ſacrifices.

Cette femme eſtimable avoit ſçu ſe combattre, dévorer ſes larmes, les cacher ſurtout aux regards de ſon mari ; d'ailleurs le temps & les fonctions ſi importantes de mere, apportèrent quelqu'adouciſſement à ſon chagrin, & l'accoutumèrent à l'humble médiocrité ; elle s'étoit livrée toute entière à l'éducation d'un fils & d'une fille dont les premières années récompenſoient déjà les ſoins paternels ; ces deux enfants promettoient de marcher ſur les traces de leurs parents. Julie, c'étoit le nom de la fille, annonçoit des agréments enchanteurs que chaque jour développoit, & ſon frere faiſoit eſpérer une ame forte & vertueuſe, & un eſprit moins brillant que ſolide.

Un homme de condition qui avoit connu monſieur de Gourville dans ſon opulence, fut amené par le haſard dans le bourg où demeuroit cette famille reſpectable : flatté d'avoir retrouvé ce ſolitaire oublié du monde, il lui offrit de ſe charger de la fortune de ſon fils, & de le placer dans le ſervice. Monſieur de Gourville étoit le plus tendre des peres ; il ſe voyoit revivre, pour être plus heureux, dans ſon enfant. L'amour paternel a des douceurs qui ſont encore plus ſenties dans la retraite, que dans le fracas des villes ; la nature nous y devient plus néceſſaire ; tout ce qui appartient à l'humanité y touche davantage, & les beſoins du cœur moins répandus en acquièrent plus de force & de vivacité. Cependant monſieur de Gourville céda à la propoſition ; l'intérêt de ſon fils l'emporta : il s'immola lui-même pour ne s'occuper que de l'avancement de cet enfant chéri, qui enfin quitta le ſein de ſes parents, tout baigné de leurs larmes, & comblé de leurs careſſes.

Julie alors réunit toutes leurs attentions ; ils ſuivoient, pour ainſi dire, d'un œil ſatisfait, le progrès de ſes charmes & de ſes vertus ; une figure éblouiſſante, les graces d'un eſprit naturel, l'élégance & la nobleſſe de la taille, l'extrême ſenſibilité, des yeux à la fois vifs & attendriſſants, le trait de la ſéduction, tous ces détails raviſſants qui forment l'art de plaire, & qui ſont cent fois au-deſſus de la beauté, ne donneroient encore qu'une faible idée des agréments de Julie ; adorée de ſon pere & de ſa mere, elle les aimoit de même.

On ſeroit tenté de croire, nous l'avons déjà dit, que ce qu'on appelle la fortune eſt un génie ennemi, acharné à perſécuter l'honnête homme, & à ſe raſſaſier du ſpectacle de ſes douleurs & de ſes tourments. Elle ſe réveilla pour porter des coups encore plus accablants à monſieur de Gourville ; il eut à eſſuyer un procès qui acheva de le ruiner, & qui le plongea dans les horreurs de l'adverſité. Le mari & la femme ſupportèrent cette nouvelle cataſtrophe avec une conſtance hé-

roïque ; il sembloit que leur ame s'aggrandissoit à mesure que s'augmentoient leurs disgraces ; la vertu & la religion les soutenoient, & ce double appui est inébranlable. Ce couple malheureux s'aimoit, s'estimoit & se consoloit mutuellement : mais quand ils venoient à jetter les yeux sur leur fille, ils n'envisageoient pour elle qu'un avenir affreux ; ils la voyoient ne recueillant d'autre héritage que leur malheur obstiné, la honteuse victime, peut-être, de la misère ; à cette image, ils détournoient avec effroi leurs regards, & cédoient à l'excès du désespoir.

Une parente de madame de Gourville, qui demeuroit à Paris, est instruite de leur déplorable situation ; elle leur écrit, & les presse de lui envoyer leur fille. Se séparer de Julie ! la détacher de leur sein où elle entretient un souffle de vie prêt à s'exhaler ! abandonner sa jeunesse à des soins étrangers ! car quelle tendresse approche de celle d'un pere & d'une mere ? qui peut avoir leur vigilance, leurs précautions, leur sen-

ſibilité ? qu'eſt-ce qu'une parente auprès de ceux dont on tient la naiſſance ? Et qui les ſoulagera dans leur pauvreté, quand leur fille ne ſera plus avec eux ? qui daignera prendre intérêt à leur ſort miſérable ? de qui recevront-ils des careſſes ? qui les aſſiſtera au lit de mort ? ils expireront, ſans que leurs derniers regards s'attachent & meurent ſur leur enfant.

Telles étoient les diverſes réflexions qui agitoient monſieur & madame de Gourville ; ils ne pouvoient abſolument ſe réſoudre à ce ſacrifice. Le pere repréſentoit à ſa femme qu'il falloit aimer Julie

De qui recevront-ils des careſſes ! Les careſſes ſont l'aliment de la ſenſibilité ; elles adouciſſent les dégoûts de la vie, font ſupporter avec plus de courage à la plus grande partie des hommes, le malheur d'être ; & ſur-tout les careſſes innocentes d'un enfant ont pour un pere & une mere un charme qu'il n'eſt poſſible qu'à leur tendreſſe de ſentir & d'exprimer. Un fait prouvera mieux que toutes ces réflexions combien nous avons beſoin d'être aimés.

Un homme reſpectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obſcur, victime de l'infortune & ſi indigent qu'il ne ſubſiſtoit que des aumônes de la paroiſſe ; on lui remettoit par ſemaine la quantité de pain ſuffiſante pour ſa nourriture ; il en fit demander davantage ; le curé lui écrit pour l'engager à paſſer chez lui ; il vient. Le curé s'informe s'il vit ſeul ; & avec qui, monſieur, répond-il, voudriez-

pour elle-même, que ſa vertu & ſa beauté lui procureroient à Paris un parti avantageux; il s'appuyoit d'une infinité d'exemples, & en parlant ainſi, cet infortuné laiſſoit échapper des pleurs; ſon cœur ne démentoit que trop des raiſons qui ne pouvoient convaincre ſon épouſe; une mere eſt encore plus tendre qu'un pere. Enfin, après bien des combats, des gémiſſements, des réſolutions auſſi-tôt détruites que formées, après pluſieurs lettres toujours plus preſſantes & plus vives de la part de cette parente, ils ſont déterminés à envoyer Julie.

---

vous que je vécuſſe? je ſuis malheureux, vous le voyez, puiſque j'ai recours à la charité, & tout le monde m'a abandonné, tout le monde! Mais, monſieur, continue le curé, ſi vous êtes ſeul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous eſt néceſſaire? l'autre paraît déconcerté; il avoue avec peine qu'il a un chien: le curé ne le laiſſe pas pourſuivre; il lui fait obſerver qu'il n'eſt que le diſtributeur du pain des pauvres, & que l'honnêteté exige abſolument qu'il ſe défaſſe de ſon chien. Eh! monſieur, s'écrie en pleurant l'infortuné, ſi je m'en défais, qui eſt-ce qui m'aimera? Le paſteur attendri juſqu'aux larmes, tire ſa bourſe, & la lui donne en diſant: prenez, monſieur, ceci m'appartient.

Qu'on n'oublie jamais ces paroles ſi vraies, ſi touchantes de ſainte Thérèſe en parlant du démon: « Ce » malheureux qui n'aimera jamais! »

Ils touchent au moment de ce cruel départ; ils ſerrent leur enfant dans leurs bras, n'ont que la force de la regarder, ſans pouvoir s'exprimer, & fondent en larmes. Non, chers auteurs de mes jours, je ne me ſéparerai point de vous, s'écrie Julie; je vous dois la vie, l'amour de la vertu; c'eſt à moi de vous ſoutenir ſous le fardeau de nos diſgraces; il n'eſt d'état vil que celui qui entraîne avec ſoi le vice: je me ſoumettrai, ſans répugnance, à tout, à tout, pourvû que j'adouciſſe les maux de mes tendres parents (& elle les embraſſe avec tranſport,) faut-il labourer la terre, m'abbaiſſer aux fonctions de domeſtique? faut-il ſervir, ajoûte-t-elle en pleurant avec plus d'amertume? j'y vole, ſi je puis vous être de quelque ſecours. Je ne demande qu'à dérober à mes travaux un moment dans la journée pour venir vous voir, vous adorer, pleurer dans votre ſein, pour vous dire que votre fille ne connaît d'autre bonheur que de vivre dans les lieux que vous habitez... je jouirai de votre préſence; nous

ſerons malheureux enſemble. C'en eſt trop, ma fille, dit madame de Gourville, votre pere & moi, nous vous aimons plus que nous-mêmes ; c'eſt cette tendreſſe qui ne finira qu'avec nous, qui nous force de vous arracher de nos bras ; le ciel nous préſente une occaſion d'être moins infortunés: notre chere enfant ne partagera pas l'horreur de nos peines ; nous ſçaurons qu'elle vivra auprès de ma parente, dans un état plus conforme à ſa naiſſance : cette idée nous fera ſubir notre ſort avec plus de réſignation... nous ſerons heureux, quand nous ſerons inſtruits que vous nous aimez toujours. Eh ! mere adorable ! interrompt Julie, penſez-vous que votre fille puiſſe jamais perdre un ſeul des ſentiments qu'elle vous doit ? ſi je vous quitte, c'eſt pour me ſoumettre à vos volontés, c'eſt dans l'eſpérance que je vous ſerai utile, que je pourrai... Oh ! tendres parents, quel bonheur, quel plaiſir pour moi, ſi ma nouvelle ſituation me permettoit d'adoucir vos chagrins, d'eſſuyer vos pleurs, d'acquit-

ter ma tendresse, ma reconnaissance, mon amour!

L'instant de la séparation est arrivé; madame de Gourville prend alors un ton plus imposant : vous allez nous quitter, Julie! ne perdez jamais de vûe les leçons d'une mere, d'une amie qui vous portera toujours dans son cœur; souvenez-vous que la vertu est préférable aux richesses, à la vie; que j'aimerois mieux, poursuit cette tendre mere avec un ruisseau de larmes, apprendre votre mort que votre deshonneur; ma fille, nos jours ont un terme, & l'opprobre est éternel. Hélas! vous allez dans une ville où il est aisé de s'égarer, où tout respire la séduction : Paris est le séjour du crime, & ce qui le rend plus dangereux, il y cache sa difformité; on ne voit la profondeur du précipice, que lorsqu'il n'est plus temps de s'en retirer : mais j'aime à croire que notre exemple vous sera toujours présent; embrassez-moi encore, chere enfant; embrassez votre pere, & demandez-lui sa bénédiction.

Julie tombe aux genoux de monſieur de Gourville; il étend ſur ſa tête une main tremblante, & ne peut proférer que quelques mots interrompus par ſes pleurs; ils conduiſent leur fille au carroſſe de voiture, lui donnent encore les conſeils les plus touchants, les baiſers les plus tendres, la ſuivent long-temps des yeux; enfin ils ont ceſſé de la voir, & ils ſe retirent pénétrés de la plus vive douleur.

Une vieille domeſtique nommée Mariamne, avoit accompagné monſieur & madame de Gourville dans leur retraite; plus ſenſible que toutes ces ſociétés perfides, dont l'éducation & la fauſſe politeſſe ne font que colorer l'ingratitude & l'inhumanité, cette fille qui annobliſſoit ſon état, avoit porté la vertu juſqu'à immoler ſes intérêts; & des ſacrifices de cette eſpèce ſont bien rares, ſur-tout dans cette claſſe d'hommes. Mariamne n'avoit pas héſité à partager la miſère de ſes maîtres, quoiqu'elle eût pu les quitter & trouver un autre ſervice moins déſavantageux. En vain

monsieur & madame de Gourville la pressoient de chercher une nouvelle condition, en lui représentant que leur indigence ne leur permettoit pas même de la nourrir : eh bien! mes chers maîtres, répondoit en pleurant cette respectable domestique, j'emploierai à travailler les moments où vous n'aurez pas besoin de moi ; je prendrai sur mes heures de repos, & par ce moyen, je me procurerai ma subsistance ; il me faut si peu de chose pour vivre! du moins je vous verrai ; je ne vous demande d'autre récompense que le plaisir de vous servir ; non, je ne vous quitterai point ; je veux mourir avec vous ; hélas, que ne puis-je adoucir vos maux ! je donnerois ma vie pour vous être de quelque utilité. Monsieur & madame de Gourville pénétrés jusqu'aux larmes, embrassoient Mariamne qui ne vouloit que leur baiser les mains ; elle avoit vû naître Julie, & elle l'aimoit autant que si elle eût été sa fille : le sentiment ne connaît pas de distinction ; malheur aux inhumains qui, dans une ame honnête & sensi-

ble, n'envisagent que le rang de domestique ! Mariamne n'étoit pas moins affligée que madame de Gourville du départ de sa jeune maitresse; Paris lui inspiroit les mêmes allarmes; son peu de lumières ne l'empêchoit point de prévoir les périls auxquels Julie alloit être exposée; elle fut chargée de l'accompagner jusqu'au terme de son voyage, & de la remettre dans les mains de cette parente, qui ne cessoit de solliciter son arrivée.

Mariamne & sa pupille pleuroient beaucoup dans la route. Ma chere Mariamne, redisoit cent fois Julie, assure bien mes tendres parents qu'ils seront toujours présents à mon cœur, que leurs bontés & leurs sages leçons n'en sortiront jamais; si je m'arrache de leurs bras, c'est pour soulager le fardeau de leur adversité; Mariamne, que je serois heureuse de leur témoigner ma tendresse! Mademoiselle, répliquoit en sanglottant Mariamne, je ne suis qu'une pauvre domestique: mais permettez-moi de vous parler comme à mon enfant:

Vous allez dans une ville où il n'y a ni mœurs ni religion : on n'a pas le temps d'y penser à Dieu ; je m'en suis bien apperçue, quoique je sois une fille grossiere ; j'ai entendu tant de discours scandaleux, vû tant de mauvais exemples, que je tremble pour ma chere fille... mademoiselle, vous me pardonnerez ce nom, mais je vous ai reçue dans mes bras lorsque vous vîntes au monde, & vous avez une mere si respectable ! quels gens, ajoûtoit Mariamne avec un soupir ! c'est l'honneur, la probité, la vertu même... comme ils vous aiment ! Oh ! ils mourroient de douleur, si vous tombiez dans la moindre faute !

Enfin elles arrivent à Paris chez madame de Subligni : on appelloit ainsi cette parente ; Mariamne s'en retourne baignée des larmes de Julie, & avec mille protestations de sa part qu'elle écrira souvent à son pere & à sa mere, & qu'ils lui seront toujours plus chers.

Cette madame de Subligni étoit restée veuve sans enfants, avec un bien très-mé-

diocre, qui suffisoit cependant à son entretien; elle aimoit le monde à la fureur, & toute la reconnaissance dont le monde pouvoit la payer, étoit de la supporter. D'une gaieté bruyante & sans esprit, ne sçachant prendre le caractere ni de son âge, ni de sa situation, elle avoit passé quarante ans, c'est-dire, si l'on veut sacrifier à l'exactitude historique, qu'elle touchoit à la cinquantaine, & on la voyoit toujours à la suite des femmes les plus jeunes & les plus dissipées; se jettant à corps perdu au-devant du plaisir qu'elle ne saisissoit jamais, & tourmentée de l'unique travail de promener son embonpoint bourgeois, & l'assoupissement de sa triviale existence; d'ailleurs sans nuls principes, ne suivant qu'un instinct machinal, qui lui tenoit lieu de raisonnement, incapable de concevoir une idée, aveugle sur l'avenir, n'ayant pas même les yeux du moment: telle étoit la femme avec qui Julie alloit demeurer.

Madame de Gourville ne connaissoit, en quelque sorte, que de nom, sa parente;

cette ignorance fut une faute irréparable que cette tendre mere eut à se reprocher jusqu'au dernier soupir. Mariamne, malgré sa simplicité peu éclairée, avoit eu le talent de sentir ce qu'un autre eut pensé de madame de Subligni ; ses rapports auroient dû allarmer sa maitresse : mais les personnes vertueuses ont de la peine à se livrer à la défiance : elles jugent d'après leur cœur ; c'est-à-dire qu'elles établissent sur l'exception ce qui caractérise le général : voilà la raison qui les rend presque toujours étrangères dans le monde, & qui leur fait commettre des imprudences dont elles ne sont que trop punies.

Julie reçut une nouvelle éducation bien différente de la première : on ne lui offroit plus les charmes de la vertu & de la sagesse ; on ne l'entretenoit plus de ses devoirs ; elle étoit dans sa seizieme année : que de piéges entourent cet âge ! qu'il est difficile de ne pas céder à des séductions de tout genre ! & que la nature, dans ces premiers moments où l'on commence de

ſentir l'attrait de l'exiſtence, ſert mal la raiſon & la vérité! Julie voyoit fuir de ſes yeux l'image honnête de ſon enfance, comme un ſonge léger qui bientôt ne laiſſe plus de traces dans la mémoire; l'amour de ſoi-même avoit remplacé l'amour paternel, & ce n'eſt pas à Paris qu'on ſçait goûter le charme de ce dernier ſentiment. Sa beauté étoit dans ſa fleur; elle n'avoit pas tardé à prendre ce ton aiſé & ſuperficiel qui n'eſt connu que dans la capitale, & qui fait le principal mérite de ce qu'on appelle l'eſprit du jour. Répandue dans le monde, Julie crut enfin à toutes ſes illuſions. Par-tout c'étoit une répétition d'éloges toujours plus flatteurs & plus dangereux ſur ſes agréments, ſur ſes divers talents de plaire. Ces expreſſions outrées, ces compliments enflés d'hyperboles, ſans goût & vuides de ſens & de vérité, toutes ces phraſes paraſites, le protocole des *Agréables* & des *Élégants*, que l'on peut nommer les ſots à la mode, retentiſſoient ſans ceſſe à ſes oreilles; ce fade jargon, inſupportable pour les gens qui réfléchiſſent,

à consulter la vanité, n'a rien que de naturel & de raisonnable: Julie parvint à n'être pas fâchée de l'entendre. De ce premier pas, elle marcha, sans s'effrayer & sans le prévoir, à sa perte; elle s'enivra du poison de ces louanges imbéciles & perfides. Souvent elle se regardoit dans son miroir, & l'on imaginera aisément qu'elle se trouvoit encore plus belle qu'elle ne l'étoit aux yeux mêmes de ses adorateurs. Que Julie avoit altéré cette innocence d'ame qu'elle avoit apportée du sein de sa famille! quels progrès avoit déjà faits la séduction! La fille de parents estimables, qui devoient lui avoir appris à se glorifier d'une honorable pauvreté, gémissoit en secret de ne pouvoir ajoûter les embellissements de l'art à ses graces naturelles; la vertu n'est-elle pas la premiere parure d'un sexe jaloux de plaire, & sans cet ornement indispensable, que sont les autres charmes?

Julie accompagnoit madame de Subligni aux spectacles, aux promenades: cette femme étoit entraînée dans une infinité de con-

naiſſances qui la mettoient de leurs parties. Il eſt facile de deviner que le plaiſir d'avoir la jeune perſonne n'étoit pas la moindre raiſon du goût que l'on témoignoit pour ſa parente ; les hommes ſur-tout s'appercevoient lorſque la tante n'étoit point accompagnée de la niéce ; & ils avoient ſoin d'en avertir madame du Subligni, qui vouloit abſolument s'aveugler, & qui, de la meilleure foi du monde, penſoit avoir quelque exiſtence dans la ſociété.

Comment Julie auroit-elle réſiſté à de ſi puiſſants ennemis, la jeuneſſe, la coquetterie, & la beauté ? Rentrée dans ſon appartement, elle s'interrogeoit ſur ſes charmes ; elle ſe voyoit toujours plus aimable, & toujours plus humiliée par le défaut de parure que lui refuſoit ſa ſituation. Alloit-elle aux Thuilleries, au Palais-Royal : ſes yeux cherchoient quelque perſonne de ſon ſèxe, élégamment ajuſtée ; l'avoient-ils rencontrée : qui eſt-elle, ſe demandoit Julie avec empreſſement ? C'eſt, ſans doute une femme du premier rang ; elle entendoit dire : c'eſt mademoiſelle** fille d'une naiſſance obſ-

cure : mais ſa figure, ſes grâces l'ont vengée des caprices du ſort ; elle jouit d'un état brillant, tient une très-bonne maiſon ; toute la France va ſouper chez elle ; les femmes de qualité réglent leur goût ſur le ſien ; c'eſt elle qui met en réputation une coëffure, une mode, un bel eſprit, une actrice : elle eſt même conſidérée. Conſidérée, ſe diſoit Julie que cette façon de penſer étonnoit ! j'avois imaginé, juſqu'à préſent, que c'étoit à la vertu ſeule qu'on accordoit de la conſidération : mes parents me l'avoient toujours dit, je l'ai même lu dans des livres. Les propos qu'on tenoit au-tour d'elle, établiſſoient des principes bien différents ! ils ne tendoient qu'à mettre dans tout ſon jour ce ſyſtême fondamental de la ſociété : — La vertu ! oh ! qu'eſt-ce que la vertu pour qu'on la conſidère ? on ne doit avoir d'égards que pour ce qui plaît & eſt utile : & la vertu eſt ſi froide, ſi iſolée ! c'eſt un ſuperflu dont il eſt ſi aiſé de ſe paſſer, & qu'il faut abandonner à d'ennuyeux miſantropes ! on vit ſi peu, qu'on

n'a point assez de temps à donner au plaisir; en vérité, ne voilà-t-il pas un être bien intéressant qu'une honnête femme, qui surtout n'a pas de maison? que son imbécille de mari en raffole ; à la bonne heure! qu'ils végétent ensemble; ils sont bien faits l'un pour l'autre : mais qu'un tel couple tient peu à la société! la richesse est l'ame universelle qui fait vivre, qui embellit tout; une jolie figure ensevelie dans une cornette unie perd les trois quarts de ses charmes: rien n'approche tant de la grisette subalterne. Qu'importe que mademoiselle** ait été l'héroïne de vingt histoires? si elle étoit moins aimable, on en parleroit moins; il n'y a que la laideur & la pauvreté dont on ne dise mot; & puis, qu'est-ce que ce *préjugé* d'honnêteté dont les sots & les faiseurs de livres nous rebattent tant les oreilles? l'honnêteté.. l'honnêteté est pour le peuple.

Ces discours empoisonnés se répétoient à Julie sous vingt expressions différentes, qui au fond ne signifioient que cet axiome établi dans l'esprit des *gens comme il faut*:

« La richesse & le plaisir sont tout, & la
» vertu rien, ou bien peu de chose; tout ce
» qu'on peut faire, c'est d'en adopter quelque-
» fois l'apparence, quand la nécessité l'exige.»

Julie ne pouvoit ouvrir les yeux, qu'elle ne vît de ces femmes qu'avoient perdues ces maximes dépravées. Peu à peu les sentiments que ses parents avoient tracés dans son ame, s'affaiblissoient, s'effaçoient: c'étoit un tableau dont chaque moment emportoit le coloris précieux. Elle auroit bien voulu suivre exactement les sages leçons dont l'avoient imbue les auteurs de ses jours: mais avoir seize ans, être citée pour ses grâces, pour sa beauté; & loin d'avoir des diamans & un état, posséder à peine le nécessaire, afficher l'infortune, étiquette qui mortifie & blesse toujours la vanité, c'étoit pour ses forces une épreuve cruelle, & à laquelle son amour-propre ne pouvoit plus résister. Il y avoit des instants où il lui échappoit des larmes de dépit. Qu'il en coûte d'être vertueux, lorsqu'on ne sçait pas mettre un noble orgueil à faire le bien,

&

& à se contenter de sa propre estime ! Il est bien étonnant que l'amour de soi-même soit si mal-adroit, & qu'il ne sçache point se passer du secours d'autrui ! Quel est le prix de la vertu ? la vertu même.

Ces sentiments, gravés dans les ames pures & bien constituées eussent paru à Julie une suite naturelle des excellents préceptes de sa famille, lorsqu'elle vivoit dans ce bourg, l'asyle d'une pauvreté respectable : mais Julie à Paris étoit si changée, qu'elle auroit traité de pédantisme tout ce qui l'eut rappellée à ces sages principes dont elle s'éloignoit à grands pas.

Les sociétés de madame de Subligni ne contribuoient pas peu à lui faire prendre cet esprit si contraire aux éléments de son éducation ; elle fit des connaissances, & s'attacha entr'autres à une madame de Sauval, qui entraîna dans le vice un cœur combattu & arrêté par ses premiers sentiments d'innocence.

Madame de Sauval étoit de cette espèce de femmes, que, sans les admettre, on

reçoit par-tout, & qui ſont qualifiées de *bonnes créatures*, toute ronde, paraiſſant franche, & d'une fauſſeté ſoutenue & qui ne ſe démentoit point, parlant beaucoup & diſant peu de choſe, flattée qu'on lui confiât des ſecrets, & empreſſée à répandre les ſiens dont on ſe ſoucioit peu, entrant dans les détails les plus minucieux, & couvrant tout cela d'un air d'intérêt & de ſenſibilité qu'elle ſçavoit jouer aſſez à propos: il faut ſi peu de talent pour employer le manège de la fineſſe! c'eſt la partie faible de l'eſprit. Du reſte, accoutumée à traîner une réputation équivoque, aguerrie au ſcandale, endurcie ſur le vaudeville, & parvenue, à force de faire du bruit, à ne laiſſer plus rien à dire à la médiſance: une femme de ce caractère n'eut pas de peine à ſe lier étroitement avec l'imbécille madame de Subligni.

La niéce étoit enchantée de répandre les premiers mouvements de ſon ame dans le ſein d'une amie: car toutes les ſociétés prennent, aux regards de la jeuneſſe, les

traits intéreſſants de l'amitié ; la ſenſibilité à cet âge s'abandonne à l'inexpérience : le beſoin d'aimer n'eſt pas une des moindres cauſes de ſes fautes & de ſes malheurs ; elle s'attache à tout ce qui l'environne ; ſes moindres goûts ont la profondeur & le charme des paſſions. On demandera peut-être pourquoi cette madame de Sauval ne ſe contentoit pas d'être flétrie par le mépris public, & vouloit faire partager ſa honte & ſa mauvaiſe réputation à une jeune perſonne qui ſe débattoit encore contre l'aſcendant du vice. Qu'on porte la lumière dans le cœur des méchants : on y découvrira, en frémiſſant, que leur déteſtable plaiſir eſt d'étendre le progrès du mal, & d'augmenter le nombre de leurs complices ; ce ſont des peſtiférés qui, avant que d'expirer, goûtent une joie infernale à communiquer leur venin, & à voir tomber des mourants à leurs côtés. L'intérêt, dont ſi peu d'ames ſçavent repouſſer la baſſeſſe, eſt encore un puiſſant motif qui arme la corruption vieillie dans le crime, contre la

jeunesse & l'innocence ; & comme on verra dans la suite, ce n'étoit pas la seule dépravation de mœurs qui sollicitoit madame de Sauval à préparer la chûte de Julie.

Elle saisissoit toutes les occasions d'égarer sa faible amie ; la coquetterie de la jeune personne, son desir extrême de plaire, de briller, de fixer les yeux n'avoient point échappé à la vûe pénétrante de cette femme, que sembloit humilier l'honnêteté, & qui aspiroit à s'en venger : c'étoit un génie corrupteur attaché aux pas de Julie, & impatient d'entraîner sa perte. Julie s'entendoit dire sans cesse : Eh bon Dieu ! comme vous êtes faite ! voilà une robe qui n'est pas supportable ! ce linge est d'une grosseur indécente ! les ajustements sont notre nécessaire. Vous ne jouissez point des agréments que vous a donnés la nature ; vous les ensevelissez dans une simplicité maussade, au lieu de les faire sortir par une parure de goût. Oh ! que ne suis-je à votre âge ! je sçaurois bien tirer parti de mes charmes ; & tout de suite madame de Sauval se proposoit pour

modèle ; c'étoit des confidences dictées par un attachement désintéressé ; elle avoit été jeune ; elle avoit eu de ces agréments qui sont au-dessus de la beauté, & elle s'étoit trouvée peu favorisée de la fortune ; en s'applaudissant de sa *philosophie*, (car c'est l'expression à la mode, depuis le sot à talons rouges, jusqu'à la petite femmelette ;) elle avoit eu le courage, poursuivoit-elle, de vaincre le *préjugé* & de laisser parler ; & quelle valeur ont ces propos vagues qu'il faut toujours avoir l'assurance de traiter de calomnies ou de rapports absurdes ? Lorsqu'on parvient à penser par soi-même, on sçait faire peu de cas des jugements du public ; d'ailleurs, un des premiers talents est de lui en imposer par quelque audace : avec le temps, il s'accoutume à ces prétendus égarements qu'il vous reproche d'abord, qu'il vous pardonne dans la suite & qu'il finit par oublier. C'est la pauvreté qui est l'objet d'un mépris éternel : oh ! voilà ce qu'on ne pardonne jamais. Quelques marques de complaisance, continuoit l'in-

trigante, pour un honnête homme qui méritoit son estime, & qui étoit dans l'intention de l'épouser, avoient changé sa situation; de ce moment, elle s'étoit vûe une existence, une maison, une société, des diamans, & elle avoit observé que les diamans étoient la magie de la beauté (à ce mot de diamant, un profond soupir de la part de Julie.) Je ne vous le cache pas, reprenoit madame de Sauval à laquelle ce soupir n'étoit point échappé, à votre place, je me déciderois. Qu'attendez-vous de votre tante? Gardez-vous de concevoir des espérances; elle a peu de bien; elle ne sera pas éternelle. Jolie comme vous êtes, & avec de la naissance, iriez-vous vous abbaisser à l'emploi de femme-de-chambre?

A ce mot de femme-de-chambre, Julie ne peut retenir un mouvement d'indignation, cette même Julie, qui, lorsqu'elle étoit avec ses parents, auroit embrassé avec joie la condition la plus vile, s'il eût fallu ce sacrifice pour conserver la pureté de ses mœurs.

L'adroite panégyriste du vice ajoûta;

quand vous feriez dans l'état domeftique, un phœnix de vertu, un prodige de fageffe... on n'y croira pas ; ce font-là de ces miracles qu'on n'a point encore vûs. Non, il n'eft pas poffible qu'une jeune perfonne malheureufe, qui eft jolie, manque de fens au point de préférer la misère au bien-être ; il en coûte fi peu d'avoir quelque fortune & du plaifir ! & puis, je ne cefferai de vous le répéter : le malheur eft fi défagréable, fi aviliffant ! il entraîne de fi cruelles mortifications ! il vous rapetiffe tant au-deffous des autres ! c'eft un état contre nature ! N'allez pas au moins vous mettre dans la tête que les livres, & ces prétendus honnêtes-gens, pédagogues du genre humain, difent un feul mot de vrai. Toût cela, c'eft pour faire briller leur efprit, & pour donner avec fafte un démenti aux ufages reçus. Ma fille...je vous aime comme mon enfant: ouvrez les yeux, & ne voyez, n'écoutez que le monde ; voilà le livre véritable, le feul qui foit néceffaire, & où vous trouverez le plan d'une conduite sûre.

Apprenez qu'il n'y a que l'opulence & le plaisir qui soient recherchés, & tous les deux se donnent la main. Je sçais à ce sujet les belles réflexions qu'on pourroit m'opposer : il y en a d'admirables ! mais, encore une fois, je vous montre la vérité ; ni vous ni moi n'aurons le privilège de corriger les hommes : il faut donc vivre avec eux tels qu'ils sont, & se borner à les faire servir d'instruments à notre bonheur & aux agréments de la vie ; que ce soit-là notre unique objet ; tout le reste n'est que pure rêverie, songes ingénieux qui peuvent amuser pour un instant, & qu'il faut finir par mettre à côté de nos contes de fées.

Comment, s'écrie Julie ! Je manquerois à ma famille, à l'honneur !.. —Très-bien écrit, mon enfant ! J'ai dit la même chose que vous ; je me suis répandue dans les mêmes déclamations ; moi, qui vous parle, j'ai eu aussi une famille, un honneur, des mœurs, des mœurs, oh ! tout comme une autre ! &... ils ont pensé me laisser mourir

de faim. Ma chere Julie, à votre âge, on a l'ame d'un roman : tout s'offre aux yeux ſous des couleurs flatteuſes ; le ſentiment ſur-tout eſt la chimère devant laquelle on s'extaſie ; voilà l'idole des cœurs neufs & qui exiſtent ſur parole : mais il faut revenir à l'hiſtoire de l'humanité & de l'expérience ; on n'eſt pas toujours jeune, ma belle amie ; les années volent, le repentir marche à la ſuite du malheur, & il n'eſt plus temps de réparer ſa ſottiſe. Être livrée aux regrets eſt en vérité une bien triſte ſituation ! Au reſte, vous ne m'avez pas peut-être bien entendue : dans toutes les démarches de la vie, il y a des arrangements à prendre, des tournures à employer, une certaine façon de ſe ſauver du grand jour, ſans ſacrifier la réalité, le grand art des convenances... c'eſt un art qu'il vous eſt permis d'ignorer encore, & que l'habitude & le monde vous apprendront ; laiſſez-vous conduire. Allez, on s'occupera de votre bonheur ... embraſſez-moi, ma bonne amie, & ſur-tout un ſecret inviolable. Vous le voyez, je vous

donne des preuves de tendresse... quand vous seriez ma propre fille, je ne vous parlerois pas avec plus de franchise & de zèle; abandonnez-vous à mes conseils; vous ne sçauriez mieux faire. Je veux absolument que vous soyez la plus aimable & la plus heureuse des femmes.

Ces entretiens corrupteurs produisirent leur effet. Croiroit-on que dans les sociétés distinguées, celles qui jouissent davantage d'une réputation saine & irréprochable, il se rencontre de ces femmes si dangereuses pour la jeunesse ? Parents, qui vous faites une affaire importante de veiller à l'éducation de vos filles, craignez moins notre sèxe que le leur; voilà où leur perte sera conjurée; ce seront leurs compagnes, leurs amies qui détruiront le fruit de vos bons exemples & de vos sages préceptes; elles leur feront aimer le vice, & les entraîneront dans un désordre d'autant plus irréparable, qu'il n'aura point été prévu.

Julie d'abord reculoit au tableau que lui présentoit madame de Sauval; c'est ce qui

arrive aux jeunes personnes dont les sollicitations du vice n'ont point encore triomphé ; ensuite elle s'en approchoit, trouvoit la peinture moins effrayante, gémissoit de son état borné, couroit à son miroir, s'occupoit de ses charmes, & retournoit auprès de sa perfide séductrice.

Madame de Subligni n'avoit aucune crainte sur la liaison de Julie avec cette femme ; elle s'obstinoit à promener dans le monde, qui ne daignoit pas y faire la moindre attention, son oisiveté, son ancien visage à la romaine, & son maintien monotone & fastidieux ; il est vrai que la présence d'une niéce jeune & charmante corrigeoit l'ennui de ce spectacle fatigant, &, en sa faveur, on oublioit les désagréments de la tante.

Ce n'étoit pas sans dessein que la méprisable Sauval avoit semé ces conversations, recueillies avidement par une ame novice, où la vertu n'avoit pas encore jetté de profondes racines. Nous avons laissé entrevoir la fin principale de cette trame si

bien tiſſue. Un homme de rang avoit vû Julie à la promenade, il en étoit devenu éperduement amoureux. On s'attend bien qu'il mit madame de Sauval dans ſes intérêts, & qu'il n'eut pas de peine à ſe la concilier; il avoit fait agir tous les reſſorts qu'on met en œuvre dans ce genre de médiation. Julie ſouvent demeuroit des journées entières avec cette femme : c'étoient inceſſamment les mêmes entretiens, les mêmes piéges; & tous les jours Julie plus faible, s'avançoit davantage vers ſa chûte.

Le haſard amène le marquis de Germeuil dans la ſociété de madame de Sauval. On devinera aiſément quel étoit ce marquis de Germeuil, & qu'il n'y avoit jamais eu d'événement plus concerté que ce haſard. On ſe doute bien encore que c'étoit un de ces ſéducteurs à la mode qui poſſédent tous les artifices du métier ridicule & criminel de tromper un sèxe ſenſible, en ſçachant lui plaire, & qui cachent ſous des dehors attirants un cœur perfide, & un ſyſtême ſuivi de ſcélérateſſe. Germeuil

étoit un des plus connus de cette espèce d'hommes méprisables, qu'on devroit punir, au défaut des loix, d'une flétrissure deshonorante; il avoit porté la honte & la désolation dans le sein d'une infinité de familles; des femmes de qualité, les actrices célébres, les beautés du jour étoient sur la liste de ses conquêtes: le nom de Julie y manquoit, & la vanité du marquis étoit intéressée à remporter ce nouveau triomphe. Il reste seul quelques moments avec Julie; il lui fait, avec tous les transports les mieux étudiés, l'aveu de sa prétendue passion: car la peine de ces imposteurs est de ne point aimer. On ne lui répondit pas: mais ce silence ne servit qu'à augmenter les charmes de la jeune personne; le marquis mit en usage tous les secrets de son art: il réussit; il parvint enfin à s'entendre dire de la bouche même de Julie qu'il ne lui étoit pas indifférent. C'étoit être beaucoup avancé dans une première entrevûe; l'adroit corrupteur ne poussa pas plus loin ses succès; il sçavoit trop bien que ce n'est que par degrés qu'on

affaiblit la vertu dans une ame étrangère encore aux impressions du vice, qu'il faut se garder de l'effaroucher, lorsqu'on veut hâter sa ruine, & sa victoire ne lui eut point paru complete, s'il n'avoit dû qu'à la surprise & à la force ce qu'il desiroit devoir au seul amour.

Julie cependant ne pouvoit éloigner de son cœur le souvenir de ses premières années & l'image de ses vertueux parents; malgré sa foiblesse, elle détournoit la tête pour jetter des regards sur son berceau: elle le voyoit entouré de l'honneur & d'exemples respectables; elle sentoit que son innocence s'altéroit, qu'elle alloit céder à la tendresse d'un homme qu'elle aimoit déjà. La coupable Sauval la trouvoit quelquefois versant des larmes, & la plume à la main, dans le dessein d'écrire à son pere & à sa mere: l'intrigante la rentraînoit bientôt dans le piége d'où elle vouloit se débarrasser; elle lui faisoit valoir tous les avantages d'une conquête comme celle de Germeuil, lui répétoit incessamment qu'à son âge il ne falloit s'oc-

ouper que de la fortune & du plaisir; elle intéressoit à la fois sa vanité & ses sens, & l'assuroit sur-tout que sa liaison seroit couverte des ombres du mystère.

La tante, sans le sçavoir, fortifioit de son imbécillité l'abominable adresse de son amie; elle ne se doutoit pas du sujet qui ramenoit tous les jours chez elle le marquis, & elle étoit de toutes les parties où l'on travailloit à la perte de sa niéce, dont le malheur étoit décidé.

On les invite à un souper brillant, dans une maison de campagne près de Paris: ç'étoit un de ces réduits galants du vice où sont déployés tous ses enchantements corrupteurs, & que l'on connaît parmi nous sous le nom de *petite-maison*; l'éclat de la richesse se réunissoit dans celle-ci à la délicatesse du goût; on n'y pouvoit faire un pas, qu'on ne ressentît une langueur secrete qui sollicitoit au plaisir. Quel piége pour la malheureuse Julie! elle étoit dans une admiration, dans un étourdissement continuel; jamais Germeuil n'avoit été plus aimable & plus dangereux; on sçait

faire disparaître à propos, pour quelques instants, madame de Subligni. La perfide Sauval avoit ourdi tous les fils du complot. Enfin trahie par la confiance & par son propre cœur, après bien des combats, oubliant tout ce qu'elle se devoit à elle-même, la fille de l'infortuné & estimable monsieur de Gourville, est devenue la maitresse du marquis de Germeuil.

Une voix sourde reprochoit sans cesse à Julie qu'elle avoit outragé ses parents, qu'elle s'étoit deshonorée: mais cette voix étoit bientôt étouffée par le fracas des illusions du monde, qui sembloient à l'envi prévenir même ses desirs. C'en étoit fait: il ne lui étoit plus possible de retourner sur ses pas; d'ailleurs elle aimoit & se croyoit aimée; elle ressembloit à ces malades qu'a frappés une accablante léthargie, qui n'ont que la force de r'ouvrir un instant les yeux, & les referment ensuite pour jamais.

Ceux de madame de Subligni furent forcés de se dessiller; elle ne put se dissimuler sa honte & celle de sa niéce; elle eut

des

des évanouissements, pleura beaucoup, fit des menaces sans effet à Julie, représenta au marquis toute l'indécence de son procédé; l'accusa d'avoir séduit une jeune personne qu'elle regardoit comme sa fille. Germeuil promit qu'un prompt mariage répareroit tout; on le crut; le calme revint, & l'on ne parla plus que de s'amuser. C'étoient tous les jours de nouvelles parties, de nouvelles fêtes. Il y avoit cependant des moments où madame de Subligni vouloit se fâcher: mais cette femme sans esprit, sans caractère, qui étoit la faiblesse même, s'appaisoit bientôt, & retomboit dans son impuissante condescendance; elle eut seulement la précaution de recommander à Julie de tenir cette aventure aussi cachée qu'elle pouvoit l'être, & sur-tout de se taire sur sa famille, jusqu'à l'instant où un engagement sacré justifieroit cet attachement aux regards de son pere & de sa mere.

Julie avoit oublié les auteurs de ses jours; l'amour étoit tout ce qu'elle voyoit, tout

ce qui rempliſſoit ſon ame. Quelle funeſte paſſion pour un jeune cœur, quand la convenance & l'honnêteté ne l'avouent point ! Ce qui, peut-être, fait les délices de notre exiſtence, le principe du vrai bonheur, des talents, des vertus; devient la ſource de nos imperfections, de nos fautes, & ſouvent de nos malheurs & de nos crimes: c'eſt un breuvage ſalutaire qui ſe convertit en un poiſon mortel.

Madame de Subligni preſſoit vainement le marquis de remplir ſa promeſſe; elle vint à craindre que les parents de Julie ne fuſſent éclairés ſur ſon horrible ſituation; elle prit le parti de leur écrire que ſa niéce avoit ſuccombé à une maladie de langueur, eſpérant que, lorſque Germeuil auroit tenu ſa parole, elle auroit le plaiſir de détruire une nouvelle ſi affligeante pour monſieur & madame de Gourville. Confinés dans le recoin obſcur d'une province, aux limites du royaume, ils devoient en croire aveuglément le rapport de madame de Subligni; ce qu'elle leur annonça mit le com-

ble à leur infortune ; ils verserent leurs larmes dans le sein de Mariamne, cette fidelle domestique qui étoit leur unique amie ; la seule espérance de revoir leur fils arréta leur dernier soupir ; ils en recevoient des lettres pleines de tendresse ; ces témoignages de sentiment les flattoient d'autant plus que le frere, bien différent de sa sœur, étoit l'exemple du militaire autant par sa conduite irréprochable, que par sa bravoure & les connaissances de son métier.

Madame de Subligni, malgré sa lâche faiblesse, ne pouvoit repousser le chagrin dont elle étoit consumée ; elle commença trop tard, sans doute, à s'appercevoir que Germeuil lui en imposoit. Pour sa niéce, elle s'abandonnoit à tout l'excès de son égarement ; sa tante la fatiguoit de représentations inutiles ; c'étoit dans le sein de l'indigne Sauval qu'elle déposoit toute l'ivresse d'un amour criminel ; elle y puisoit de nouveaux poisons, & ce charme funeste qui l'avoit ravie à elle-même.

Il étoit temps que la malheureuse Subli-

gni recueillît le prix de sa sotte fureur pour le monde, & de ses honteux ménagements. Au sortir d'un de ces grands soupers, qualifiés si improprement du nom de soupers délicieux, elle se retira fort incommodée : sa maladie augmenta, devint sérieuse ; elle mourut enfin, après avoir fait quelques remontrances triviales à sa niéce, qui ne tarda pas à les oublier & à essuyer ses larmes.

C'est alors que Julie bannit la décence, le remords, le respect de soi-même, & se livra à tout le délire scandaleux qu'entraîne une semblable conduite. Germeuil disposant à son gré de sa conquête, & impatient de la proclamer pour satisfaire son amour-propre, promena sa maitresse de spectacle en spectacle ; elle fut suivie dans les jardins publics, appellée à toutes les fêtes ; elle fit l'admiration des hommes, & le désespoir de ses rivales ; son deshonneur, en un mot, comme son triomphe fut complet ; la richesse, le luxe, tous les plaisirs cherchoient à réveiller ses goûts ;

l'élégance & la mode accouroient lui payer leurs tributs; ſa vie étoit une diſſipation continuelle : à peine avoit-elle le temps de ſe demander ce qu'elle deſiroit. Peut-être auſſi n'étoit-elle pas fâchée de s'étourdir & de ſe fuir elle-même; nous pouvons mentir aux autres : mais il eſt une vérité cruelle qui vit en nous, & dont le cri nous afflige & nous perſécute, lorſque nous cédons à de coupables impreſſions.

Ce n'étoit pas la ſeule Sauval qui précipitoit Julie dans le vice : tout ce qui l'environnoit conſpiroit à ſa perte; elle n'entendoit que des converſations aſſaiſonnées de flatteries ingénieuſes, des graces de l'eſprit du jour, de ce que les ſots ont appellé *le bon ton*; dans tous ces entretiens auſſi mépriſables que frivoles, il ne ſe prononçoit pas un ſeul mot qui rappellât une malheureuſe fille égarée, dans le chemin de la vertu. Croiroit-on que des gens de lettres mêmes, des hommes, qui par leur

Des gens de lettres. Ce ſeroit une calomnie outrageante pour les arts, ſi ce reproche s'étendoit ſur

état & par leurs lumières, devroient être les précepteurs du genre humain, & lui donner des exemples d'une vertu fiere & incapable de se plier au manege & à la souplesse, croiroit-on qu'ils furent les premiers à entretenir Julie dans cet abrutissement, & à consacrer tout haut par une bassesse révoltante, l'éloge de ses faiblesses criminelles?

Il arriva à Germeuil ce qui arrive aux amants de sa sorte. La vanité, beaucoup plus que la tendresse, l'avoit attaché à Julie: possesseur de ses charmes, il s'en dégoûta, la garda encore quelque temps par

---

tous les gens de lettres: mais on en a vûs, à la honte non-seulement de la littérature, mais de la décence & de l'humanité, s'asseoir parmi les lâches parasites de ces filles méprisables qui ne sont connues que par leurs opprobres, les encourager au vice, faire tout haut devant elles l'apologie de leurs désordres, ainsi que la satyre de l'honnêteté. C'est par la *protection* flétrissante des courtisanes, que nos *petit-poëtes* parviennent aujourd'hui à faire du bruit, ou à décorer leur misérable vanité des présents qu'ils ont arrachés au faste insolent de la fortune. Quand le talent s'enorgueillira-t-il d'une noble pauvreté? quelle richesse est comparable à la satisfaction de soi-même? & quel plus doux plaisir que celui de rendre un hommage libre à la vertu?

habitude, & la quitta pour une nouvelle conquête, qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être plus décriée que la malheureuse victime de sa séduction.

Julie avoit aimé de bonne foi le marquis; sans expérience, elle ne croyoit ni à l'infidélité ni au changement; ce coup pensa être pour elle celui de la mort. La voilà désolée, pleurant Germeuil jusqu'à vouloir s'enfoncer dans une profonde retraite, prête enfin à r'ouvrir son cœur à ce remords que jusqu'alors elle s'étoit efforcée d'écarter; le malheur ramène à la vertu.

Le bandeau est tombé : l'illusion s'est évanouie; Julie reconnaît qu'elle n'a point été la femme du marquis, qu'elle ne la sera jamais: car il y avoit eu des moments où cette erreur l'avoit abusée; elle voit avec douleur qu'elle n'a été que sa vile maitresse, qu'elle n'est qu'une fille déshonorée. Quelle image pour mademoiselle de Gourville! La criminelle Sauval accourt, se sert de son pouvoir, de tout son esprit, ou plutôt de toute la basse scélératesse de son ame pour

arrêter les larmes de son amie, & pour l'arracher au desir estimable de retourner à la vertu; elle lui parle sur-tout de sa beauté: que ce moyen a d'empire sur le cœur d'une femme! elle arme contre le repentir l'amour-propre allarmé, & replonge enfin sa docile éleve dans ce sommeil coupable dont elle vouloit se dégager.

Elles vont au spectacle; madame de Sauval fait appercevoir à sa pupille une de ces créatures livrées au mépris public, converte de pierreries. Voilà, lui dit-elle, une petite effrontée bien impudente! Observez-vous qu'elle s'est placée là tout exprès pour vous insulter, & pour vous écraser de ses diamans?

Ces entretiens répétés de madame de Sauval rendent Julie à toute la bassesse de son faux orgueil; l'intrigante lui présenta Dorival, & lui fit entendre qu'il falloit absolument se venger de Germeuil & des femmes hardies qui oseroient afficher plus d'éclat qu'elle, & combattre de rivalité.

Dorival étoit du nombre de ces favoris insolents

insolents de la fortune qui nâgent dans un fleuve d'or, & qui pensent que tout s'acquiert avec de l'or. Il acheta en effet à très-haut prix le mérite d'être le vengeur de Julie; la corruptrice Sauval présida à l'arrangement; Julie fut surchargée de diamants, & tout s'éclipsa devant elle.

La corruption étoit parvenue au plus haut degré; Julie n'avoit plus rien à desirer; sa passion pour la parure & le faste étoit rassasiée; l'ennui, cette rouille qui s'attache aux richesses & à tout ce qui tient à l'éclat & à la fausse félicité, commençoit à porter son noir poison dans son ame; tout l'importunoit, la fatiguoit: juste punition des plaisirs mensongers, le partage d'une société dissolue! C'est alors que cette voix qui n'avoit cessé de murmurer dans le fond de son cœur, fut plus articulée; Julie eut la force de s'interroger; elle se demandoit en vain ce qu'étoit devenue cette Julie élevée dans le sein de l'honnêteté & de l'innocence; souvent elle se surprenoit, laissant couler des pleurs;

l'inſtant approchoit où elle alloit ſortir de cette léthargie du vice, & ſentir tous les regrets qui ſuivent la perte de la vertu. Une occaſion ſingulière hâta cette heureuſe révolution.

Elle ſe trouve en grande loge à l'opéra; ſa beauté remportoit les applaudiſſements de la ſalle; la confuſion des femmes que leur ſecret dépit trahiſſoit, ajoûtoit à ſon triomphe; ſon orgueil s'épanouiſſoit dans toute ſon arrogance: elle entend à ſes côtés dans une loge voiſine deux jeunes-gens tenir cette converſation: qu'en penſes-tu, diſoit l'un? n'eſt-ce pas un prodige de grâces? que ne ſuis-je ce monſieur Dorival! car ces ſortes de filles ne s'obtiennent qu'à prix d'argent. Ces ſortes de filles: quelle expreſſion pour les oreilles de mademoiſelle de Gourville! Sans contredit, répondoit l'autre, je n'en vois point ici de plus aimable: c'eſt la beauté même! Ah! mon ami, faut-il que le vice défigure tant de charmes? qu'il eſt malheureux de ne pouvoir aimer véritablement de pareilles

femmes! il n'eſt point de tendreſſe ſans honnêteté : qui pourroit avoir le front d'offrir ſa main à une telle perſonne ? la fille la plus pauvre, la plus abjecte qui a conſervé ſon honneur, ne lui ſeroit-elle pas préférable ? qu'elle eſt à plaindre de ne pas rougir de l'attention qu'elle excite! prendroit-elle une frivole curioſité pour de la conſidération ?

Ces propos, & d'autres qu'il eſt inutile de rappeller, portèrent dans le cœur de la malheureuſe Julie autant de traits aſſaſſins. Ce qui ſur-tout l'avoit bleſſée vivement, c'étoient les paroles du ſecond interlocuteur, d'autant plus cruelles pour ſa ſenſibilité ; qu'elle n'avoit pu s'empêcher d'éprouver en ſa faveur cet intérêt qui nous affecte quelquefois malgré nous-même, & nous fait deſirer de plaire à l'objet d'une heureuſe prévention.

Julie va ſe renfermer chez elle, & donner un libre cours à ſes larmes ; c'eſt alors qu'elle contemple avec effroi l'énormité de ſes égarements, & la profondeur de l'abîme

où l'ont jettée sa jeunesse & l'yvresse des passions ; elle éclate en sanglots, elle s'écrie : j'ai entendu mon arrêt ! un coup de foudre m'a ouvert les yeux ; quelles horreurs m'environnent ! je suis donc dans la classe de ces filles sans pudeur, qui sont à la fois l'amusement & le mépris du public ! cette parure recherchée, ces diamants, tout ce vain éclat ne peuvent en imposer sur le deshonneur qui m'avilit à mes propres yeux ! la dernière des femmes a plus de droit que moi à l'estime de ces hommes que, tous les jours, je vois à mes genoux ! ils viennent m'apporter leurs adorations, & je suis l'objet de leur dédain, le dégoût des sentiments vertueux ! Que ce jeune inconnu m'a percé le cœur ! faut-il que ce soit lui qui ait fait remarquer à quel point je suis humiliée ? sa physionomie m'avoit tant prévenue ! personne sur la terre, non, personne ne peut m'aimer, m'estimer, me plaindre ! O mes chers parents, je vous ai deshonorés ! je suis votre opprobre, moi, qui avois reçu de vous

une réputation ſans tache ! Vous êtes dans l'infortune ! ah ! c'eſt votre fille, c'eſt votre coupable fille qui connaît, qui reſſent le malheur véritable ! J'ai perdu un bien qu'il ne m'eſt plus poſſible de recouvrer ; j'ai offenſé, j'ai ſouillé la pureté de ma naiſſance, de mes mœurs ; j'ai dégradé la nobleſſe de l'ame ; peut-être, en ce moment pleurez-vous ma mort. Hélas ! ſi vous ſçaviez que je reſpire, ô mere ſi tendre ! ô pere ſi reſpectable ! c'eſt ſur ma vie que vous verſeriez des pleurs. O mon frere, exiſtes-tu pour partager ma honte ? dans cet aviliſſement, reconnaîtrois-tu bien ta ſœur ? Mais je n'ai plus de parents ; je ne tiens plus à rien... dans l'univers : quelle penſée ! je ſuis une infortunée, une criminelle que tout doit rejetter, que tout doit punir ; la terre, le ciel même ; tout eſt intéreſſé à mon châtiment.

Madame de Sauval, à la ſuite de ces réflexions accablantes, s'offrit enfin aux regards de Julie ſous les traits ignominieux qui la caractériſoient ; épouvantée des cri-

mes de cette femme, elle rompit avec elle; & les reproches les plus durs & les plus mérités accompagnèrent cette rupture éclatante.

Julie vouloit absolument écrire à sa famille; la plume lui tomboit des mains. Annoncer son repentir à ses parents, c'étoit leur apprendre ses égarements criminels, tandis qu'ils la croyoient dans le cercueil. Eh! se disoit Julie, ne vaut-il pas mieux pour ces chers parents & pour moi qu'ils me comptent au rang des morts? que ne suis-je en effet dans le tombeau! ce n'est que là, dans le centre de la terre, que je puis me sauver de la honte qui me poursuit.

Cette infortunée aspiroit à s'arracher à tous ces liens corrupteurs qui l'attachoient au vice, & la force lui manquoit. Il faut un courage supérieur pour se rendre à la vertu, lorsqu'on a eu le malheur de l'abandonner; on la voit de loin comme un port desiré: mais pour y atteindre, il seroit nécessaire de tenter des efforts, de les redoubler; & l'on demeure en pleine mer

exposé à la tempête : souvent on périt en soupirant après le rivage.

Combien de mes lecteurs reconnaîtront ici leur faiblesse ! que de femmes, sur-tout, qui se sont laissées entraîner dans les mêmes égarements que la fille de monsieur de Gourville, & qui tiennent en ce moment cet écrit dans leurs mains, gémiront avec Julie de manquer de fermeté ! Puissent les larmes que je leur fais répandre, échauffer le mouvement heureux qui les sollicite en faveur d'un retour à la vertu! Qu'elles soient bien persuadées que le repentir est un titre d'expiation aux yeux de l'Être suprême & même à ceux des hommes. On ne sçauroit refuser sa pitié, son estime à quiconque entend la voix des remords ; & quand la nature humaine auroit assez d'injustice & de barbarie pour ne lui pas accorder ce sentiment qui lui est dû, qu'il réclame le témoignage de son cœur, il se trouvera suffisamment récompensé. L'aveu d'une conscience satisfaite est sans contredit le seul bonheur réel qu'il nous soit permis de goûter.

La ſanté de Julie ſouffroit de ce trouble intérieur ; ſes charmes s'altéroient ; cette gaieté aimable qui ajoûtoit tant à ſes grâces, s'évanouiſſoit de jour en jour ; une ſombre mélancolie détruiſoit tous ſes agréments ; ſon amant, ſes adorateurs, & ce peuple-là eſt nombreux autour d'une jolie femme, s'obſtinoient en vain à lui demander la raiſon d'un changement ſi extraordinaire : elle étoit bien éloignée d'en révéler la cauſe. Julie avoit aſſez de connaiſſance de la ſociété pour ſçavoir que, ſi elle eût découvert ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, on l'auroit traitée de femme qui *joue la dignité* : ce qui bien loin de lui gagner la compaſſion & l'eſtime, lui auroit attiré un ridicule ineffaçable ; & Julie n'étoit pas aſſez près de l'élan ſublime du repentir, pour oſer lutter contre le ridicule : c'eſt avec la mode un des premiers tyrans de l'eſprit français ; le braver eſt le commencement de la vertu ; ce noble effort n'appartient qu'à des ames vigoureuſes ; & d'où naiſſent la plûpart des erreurs &

des crimes? de la foiblesse. Guérissez ce mal attaché au cœur humain; vous le rendrez susceptible des plus grandes actions, & vous l'éleverez au comble de l'héroïsme.

Un de nos étourdis titrés, qui environnoient Julie, entre chez elle avec cet air familier & insolent qu'il a plu aux sots d'appeller *le bon air*. Eh bien, reine! lui crie-t-il du seuil de la porte, a-t-on toujours de ces vapeurs noires, qui gâtent en vérité tous vos charmes? & de quoi diable vous avisez-vous avec cette mine agaçante & ce petit nez retroussé de vouloir nous parler raison? car, depuis quelque temps, vous ne vous appercevez pas que vous nous prêchez morale, sur mon honneur. Vos sermons, je n'en doute point, seroient très-beaux, admirables; vous avez de l'esprit comme un ange: mais, croyez-moi, tenez-vous en à l'art de plaire, c'est votre lot; un de vos regards nous touchera plus que ces réflexions qui visent au sublime. Ah, parbleu! puisque vous aimez tant le *raisonner*, on a le moyen de vous faire sa cour.

Toute la réponse de Julie à ces absurdités, étoit un sombre silence interrompu par quelques soupirs. Demandez-moi vîte, continue Delcourt, c'étoit le nom du fat, ce que le desir de vous être agréable m'a fait imaginer; on peut être indifférente, insensible: mais il faut nécessairement qu'une jolie femme ait de la curiosité; je vous mets à la torture, n'est-il pas vrai... Or vous sçaurez, belle Julie, que j'ai dans mon régiment un philosophe de la première classe; il n'a pas vingt ans, & c'est... un Caton, un exemple de sagesse, oh! parlant comme un livre; cependant il y a tout lieu de penser que vous lui avez tourné la tête; je ne sçais où il vous a vûe: mais il brûle, sans doute, de tomber à vos genoux, & moi, je vous l'amène poings & mains liés; jugez si l'on peut aimer avec plus de délicatesse: car je vous aime à la folie, & je m'immole, je sers mes rivaux; j'enchaîne la philosophie à votre char... je l'attends ici pour vous le présenter.

Delcourt n'avoit pas achevé qu'on le

demande ; il sort, & revient aussi-tôt suivi d'un jeune officier qui ne ressembloit point au courtisan ; la modestie respiroit dans tout son extérieur ; sa figure noble étoit encore plus intéressante par des marques de tristesse qu'il laissoit échapper malgré lui. Voilà, charmante, reprend Delcourt, monsieur Daumal que je vous présente comme un de mes bons amis ; c'est un sage au moins, quoique je ne lui croie pas un cœur invulnérable.

Quel trait a frappé Julie ! elle reconnaît ce même jeune-homme qui, au spectacle, a tenu ce propos dont l'impression si sensible est restée dans son ame ; elle cherche à se remettre de son trouble; elle voudroit se venger, & montrer à Daumal une froideur repoussante; elle ne peut que céder à des mouvements, qu'elle n'avoit pas jusqu'alors ressentis ; Julie enfin se sent dominer par un doux attendrissement plus impérieux peut-être que la flamme impétueuse de l'amour. L'officier partageoit son émotion : il l'aborda avec cette timidité, hommage si flatteur

pour un sèxe dont la sensibilité délicate ne laisse rien échapper de ce qui peut assûrer son triomphe. La conversation fut vague & indéterminée, telle que sont ces entretiens privés de chaleur & de vie, assemblage de mots vuides de sens, qui suffisent à la société pour faire circuler son ennui, & qui n'ont qu'un vain agrément de convention.

La liaison de Julie & de Daumal prenoit chaque jour un nouveau degré d'intérêt. Malgré les efforts de l'amour-propre qui n'oublie guères ses ressentiments, Julie, dans le fond de son cœur, avoit pardonné à l'officier, & elle-même s'en étonnoit. Ils ne s'étoient point encore trouvés seuls. La malheureuse fille de monsieur de Gourville n'avoit pas manqué d'observer que Daumal faisoit entrer adroitement dans tous ses discours l'éloge de la vertu; c'étoit adresser à l'infortunée Julie un reproche assez direct sur ses égarements. Rendue à elle-même, que de larmes elle versoit! Et elle ne pouvoit haïr la main qui lui per-

çoit ainsi le cœur. Quelle étrange situation!

Julie, un jour, se livroit plus que jamais à ces réflexions désolantes qui lui présentoient l'excès de ses fautes, & laissoient dans son ame le tourment secret du remords; elle entendoit les gémissements de sa famille; elle voyoit couler ses pleurs; elle avoit horreur d'elle-même: c'est dans ces affreux moments que Daumal s'offre à sa vue. Elle est déconcertée, & n'ose lever les yeux; un frissonnement la saisit; Daumal s'apperçoit de son agitation: il veut se retirer. Non, monsieur, lui dit Julie: restez, restez; votre présence... adoucira peut-être le poison répandu sur ma vie; & en prononçant ces mots, elle craignoit de regarder Daumal, qui n'éprouvoit pas un moindre embarras; l'un & l'autre demeurent quelque temps sans parler. Daumal sort le premier de ce silence, la plus vive expression du sentiment: — Quoi, mademoiselle! seroit-il possible que vous eussiez des chagrins, & qu'il fût en mon pouvoir de les adoucir? mon trouble vous

instruit assez de ce qui se passe dans mon cœur. Il y a long-temps que je brûle de trouver une occasion où il me soit permis d'épancher mon ame : elle n'est remplie que de vous seule ; vous avez excité en moi un intérêt si tendre, si respectueux, si délicat ! c'est l'attachement le plus touchant, le plus pur qui m'anime... Monsieur, interrompt Julie d'un ton attendri, vous avez bien changé de façon de penser à mon égard ! vous ne m'annonciez pas de tels sentiments... — Comment, mademoiselle ! — Quand vous me vîtes au spectacle, les réflexions dont vous fîtes part à votre ami... Daumal ne la laisse pas achever, & se jette à ses pieds : — Je vois, mademoiselle, je vois que vous m'avez entendu : je n'irai point vous en imposer par un vil mensonge ; oui, mademoiselle, j'ai tout dit contre vous ; regardez-moi comme le plus coupable des hommes ; mais lisez dans mon cœur : votre premier regard suffit pour assurer votre empire sur moi ; jamais je n'avois été frappé de tant de charmes ; tout m'arra-

choit en vous l'hommage le plus éclatant ; pardonnez à un transport dont je n'ai pas été le maître : je me suis indigné contre le sort, de ce qu'à cet assemblage de perfections, il n'a pas joint... vous pleurez, mademoiselle ! — Oui, monsieur, je sens que je ne possède rien : j'ai perdu la vertu... Je l'ai connue, monsieur, & la douleur, la honte, l'opprobre seront attachés à ma vie pour toujours ! Ah ! que vous avez eu bien raison de me mépriser, de me haïr ! moi-même... — Vous mépriser ! vous haïr, mademoiselle ! puisque vous êtes capable d'ouvrir les yeux sur vos erreurs... — Dites, monsieur, sur mes crimes ; eh ! je ne pourrai les expier ! — Non, mademoiselle, non, vous n'avez point à craindre le mépris ; votre ame s'ouvre au repentir ; c'en est assez pour que vous méritiez l'estime. — L'estime, monsieur ! jamais, je ne recouvrerai un bien si précieux ; hélas ! autrefois on ne me l'eût pas refusée. — Soyez assurée qu'on vous estimera, si vous avez la force de céder aux mouvements heureux

qui dans cet inſtant vous agitent. . . Mais me ſeroit-il permis, mademoiſelle, de vous interroger? Comment, par quelle fatalité, par quelle funeſte circonſtance, avec une ame auſſi noble, auſſi ſenſible, avez-vous... l'adorable Julie étoit faite pour être un modèle de vertu. —Sans doute, j'aime la vertu, j'en ſens tout le prix; je n'avois qu'à marcher ſur mes premières traces; je me ſuis égarée; le monde, la jeuneſſe, l'exemple, une amie, une indigne amie, tout m'a ſéduite, m'a précipitée dans un enchaînement de déſordres continuels... qui me coûteront la vie. Il y a long-temps, monſieur, que je gémis en ſecret ſur mon ſort, qu'un faux éclat, que la ſociété, que tout m'importune, hors votre préſence, qui m'eſt devenue néceſſaire, quoiqu'elle ſemble me reprocher mes fautes; reprochez-les-moi, monſieur; ne ménagez point ma ſenſibilité; montrez-moi ſans nul déguiſement combien je ſuis coupable; ne me cachez pas le degré de baſſeſſe où je ſuis deſcendue; oh! vous ne ſçauriez me punir aſſez, me dé-

chirer

chirer assez le cœur ; mes larmes, mes larmes ne toucheront ni le ciel, ni les hommes ; c'en est fait, ma honte est éternelle... je suis avilie à tous les yeux, à mes propres regards ! — Encore une fois, mademoiselle, un retour généreux à la vertu nous rend l'estime publique, l'estime de nous-même... Vous n'êtes pas la seule que la séduction & le mauvais exemple aient égarée ; plus d'une famille pleure encore sur la perte de jeunes personnes que leur naissance & leur éducation paraissoient devoir attacher pour jamais à l'honnêteté.

A ces dernières paroles, Julie regarde Daumal, & laisse échapper un profond soupir. — Eh ! monsieur, c'est là le trait mortel qui m'assassine ! j'ai une famille... une famille respectable, & j'ai fait son deshonneur ; mes parents... — Il faut, mademoiselle, les revoir, aller tomber à leurs pieds, rentrer dans le sein de la vertu ; vous lui prêterez des charmes ; vous la ferez aimer. — Quoi ! vous croyez que mon désespoir, que mes remords vifs & sincères

pourroient obtenir mon pardon de ces vertueux parents que j'ai couverts d'opprobre ? — N'en doutez point, mademoiselle ; & quels cœurs de si nobles sentiments ne vous gagneroient-ils point ?.. Ah ! si ma sœur pensoit comme vous... — Vous avez une sœur ? — Qui cause tous mes malheurs, mademoiselle, dont les coupables égarements me conduisent au tombeau ; elle y a plongé ma mere ; elle va y faire descendre un vieillard infortuné, mon pere, qui pleuroit sa mort, qui depuis, sans pouvoir découvrir le lieu qu'elle habite, a sçu qu'elle vivoit, & qu'elle vivoit pour nous deshonorer ; elle m'a forcé, ajoûta Daumal en fondant en larmes, elle m'a forcé de changer de nom... — Daumal n'est point votre nom ! il se pourroit... — Non, mademoiselle. — O Dieu !... Et... vous vous appellez ?... — Gourville... — Ah ! mon frere ! & Julie tombe sans connaissance.

Daumal reste frappé de la foudre. Julie r'ouvre les yeux, & se précipitant aux genoux de son frere : oui, mon frere, vous

Voyez cette ſœur malheureuſe, cette ſœur criminelle, la fille de monſieur de Gourville, qui n'a plus que la mort à deſirer, dont le dernier ſoupir ſera pour vous, pour la vertu; je foule aux pieds ces témoignages de ma honte! (elle arrache ſes diamants, ſon collier, toutes ſes parures, & les rejette avec indignation loin d'elle.) Mon frere, je ne mérite plus que vous me donniez le nom de votre ſœur: mais ſi vous ne m'aimez pas, ſi vous ne m'eſtimez pas, du moins vous me plaindrez... Je cours embraſſer l'état le plus vil... je ne pourrai y retrouver mon honneur; hélas! je l'ai perdu, pourſuit-elle ſuffoquée par les ſanglots! je l'ai perdu! Daumal en la ſerrant dans ſes bras, & gémiſſant avec elle, n'a que la force de dire: ah, ma ſœur! —Quoi! tu m'appelles encore ta ſœur, frere trop généreux! Voilà où m'ont amenée ma foibleſſe, l'amour de la fortune, & de quelques agréments qui me ſont devenus odieux! ils ſont la ſource de tous mes malheurs, de ma perte! Mais parle, ces chers parents...,

je frémis à leur nom ſeul ; je les vois toujours s'élever contre moi... Quoi ! j'ai cauſé la mort de ma mere ! Mon frere, laiſſe-moi expirer à tes pieds ; je ne puis plus ſupporter la vie ; je ne ſuis digne ni du jour, ni de toi ; je veux, je veux mourir, ici, à tes genoux, dans les larmes... laiſſe-moi. Daumal en la relevant, & la regardant avec attendriſſement : — Le repentir, je vous l'ai dit, peut réparer les fautes...viens... que je te conduiſe au lit-de mort de notre malheureux pere. — Que dis-tu ? mon pere... — Il touche au dernier moment ; ils ont appris... ce que nous devons oublier ; ma mere en eſt morte de douleur, & mon pere eſt venu à Paris pour s'informer... pour mourir dans tes bras, ma ſœur ; ne te livre point au deſeſpoir : il te verra encore ; il te pardonnera, il t'aime.

Tous deux ſe tenoient embraſſés en pleurant avec amertume ; ils vouloient ſe parler, & les ſanglots leur ôtoient l'uſage de la parole ; enfin Julie reprend la voix : Tu verras, mon frere, que j'étois faite pour

mériter de t'appartenir... Pourquoi suis-je entrée dans cette funeste ville ? Malheureuse parente ! ne puis-je te rendre tes perfides bienfaits, & retourner à cette indigence qui m'honoroit ?

Julie quitte son frere, renvoie ses diamants à ses séducteurs, congédie ses domestiques, fait vendre ses meubles, prend l'habillement le plus simple, & court à Daumal. — J'ai quelqu'argent : mon pere en auroit-il besoin ? Que me proposez-vous, repart le jeune homme avec une sorte de colere ? faites distribuer cet argent aux pauvres ; puisse-t-il expier !.. — Arrête, mon frere ; ne suis-je pas assez humiliée ? Ta délicatesse n'est que trop juste ; j'ai craint que mon pere... Tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines, réplique Daumal en élevant la voix, je la vendrai pour mon pere : mais vous l'offenseriez... — N'achève pas ; ne me dis rien ; ne me dis rien ; je sçais... ce que je suis, une créature malheureuse, dégradée des droits de l'humanité, dévouée au mépris, le rebut de la nature entière,

une infortunée..., qui ne mourra point assez-tôt; mon frere, n'enfonce pas le poignard dans mon cœur; j'ai encore peu de jours à vivre... mais de quel œil me verra mon pere? —Avec tendresse... comme sa fille.

Daumal fit part à sa sœur de tous les détails qui le regardoient. Monsieur de Gourville avoit appris par des voies indirectes qu'elle vivoit, & qu'elle démentoit sa naissance & son éducation; il flottoit encore dans l'incertitude; il étoit venu à Paris, où le chagrin consumoit ses jours, pour être éclairci sur le sort de Julie, & pour la ramener à ses principes d'honnêteté, si elle avoit eu le malheur de s'en écarter.

Un ecclésiastique accourt: — Je vous ai enfin trouvée, mademoiselle. Daignez me suivre, vous & monsieur votre frere; il n'y a point de temps à perdre; vous ne sçauriez faire une meilleure action; vous rétablirez le calme dans une ame agitée.

Daumal & sa sœur paraissent hésiter; l'ecclésiastique les presse: ils cèdent; il les conduit dans une voiture; ils descendent

à l'extrêmité d'un fauxbourg, montent par une allée obscure & étroite à un cinquième étage, entrent dans une espèce de grenier où tout présentoit le tableau de la misère; une voix mourante sort du fond d'un lit qui annonçoit les horreurs de la pauvreté: — Ah! mademoiselle, que j'ai de grâces à rendre à Dieu, puisqu'avant que d'expirer, je puis vous demander pardon de tous mes crimes! Voilà, monsieur, poursuit la personne expirante, en se tournant du côté de l'ecclésiastique, & d'une voix étouffée par les sanglots, voilà la vertu même que j'ai corrompue, que j'ai entraînée à sa ruine par mes abominables sollicitations... Madame de Sauval, s'écrie Julie! dans quel état! — Oui, mademoiselle, je suis cette misérable qui vous ai poussée dans le désordre, qui vous ai précipitée dans l'abîme du vice; j'en ai déjà reçu un châtiment, qui n'est peut-être que l'avant-coureur d'un supplice éternel. Vous voyez mon affreuse indigence: c'est le fruit de cinquante ans de souillures & d'intrigues

criminelles, & je vais dans le moment rendre compte de ces cinquante ans au Juge ſuprême. Il n'y aura pas dans toute ma vie, un jour, un ſeul jour qui ne dépoſe contre moi. (elle s'efforce de ranimer ſa voix éteinte.) J'ai ſçu, mademoiſelle, que vous aviez retrouvé monſieur votre frere; que vous étiez rendue à la vertu, à ce Dieu qui me frappe, & auquel je vous ai arrachée; votre repentir le déſarmera: mais moi, malheureuſe! que dois-je attendre de ſa miſéricorde? Non, je n'ai point de grace à eſpérer; c'eſt pour jamais, pour jamais que je ſuis rejettée! je ne contemple... qu'une éternité de tourments!

A ces mots, elle laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains, & verſe un torrent de larmes. Le charitable eccléſiaſtique cherche à la conſoler; il lui expoſe un Dieu clément, infini dans ſes bontés, toujours prêt à ouvrir ſon ſein paternel au repentir. Madame de Sauval l'écoutoit avec attention, baiſoit avec tranſport le crucifix; puis reprenant toute la fureur du deſeſpoir, le repouſſoit loin

loin d'elle : — Il eſt impoſſible qu'il me pardonne ! j'entends ma condamnation retentir à mes oreilles ! je vois la foſſe qui s'ouvre... qui m'engloutit ! ils m'entraînent... ils m'entraînent... où me cacher ? où fuir ?

Cette malheureuſe femme, toute pâle, tremblante, égarée, qui n'étoit plus qu'un ſquelette vivant, s'élance vers Julie. Auſſitôt emportée par la compaſſion, oubliant ſon averſion pour une misère dégoûtante, n'enviſageant plus que l'infortune dans la perfide amie qui avoit cauſé ſa ruine, Julie lui tend les bras, l'arroſe de ſes pleurs. Ne le voyez-vous pas, s'écrioit madame de Sauval épouvantée ? — Reprenez vos eſprits, madame, reconnaiſſez-moi ; croyez que je ſuis ſenſible à vos peines, que je ferai tout au monde pour les adoucir. — Ah ! c'eſt vous, mademoiſelle, c'eſt vous que j'ai voulu perdre avec moi ! je ſuis coupable de tous vos égarements ; Dieu va m'en punir... pour toujours ! Elle s'adreſſe à Daumal : Monſieur, je le déclare ici : je ſuis la ſeule criminelle ; j'ai mis tout

en usage pour détruire les sentiments vertueux de mademoiselle votre sœur, pour l'enlever à sa famille, à l'honneur, à la religion, dont je sens aujourd'hui tout le pouvoir. — Ne parlons point de nos fautes, interrompt Julie en pleurant ; ne songeons qu'à appaiser la colere du ciel. Hélas ! si j'avois été aussi vertueuse que vous le dites, je ne me fusse jamais écartée du chemin que m'avoit tracé une famille irréprochable. (Elle se jette ensuite à genoux avec vivacité) O mon Dieu ! j'implore ici notre pardon pour toutes deux ; nous t'avons offensé : daigne entendre nos cris ; qu'ils montent jusqu'à toi. Joignez-vous à ma prière, madame ; le ciel aura pitié de nous : nos remords le fléchiront.

L'ecclésiastique & Daumal étoient demeurés immobiles d'étonnement. En effet c'étoit un spectacle bien digne d'attacher & d'intéresser, qu'une jeune personne, qui, dans tout l'éclat de la beauté, pénétrée de rep[illegible]ir, noyée dans les pleurs, dans l'abbaissement le plus profond, s'adressoit au ciel avec cette onction si peu sentie des ames

mondaines. Daumal veut relever ſa ſœur. —Non, mon frere, je ne ſçaurois inonder aſſez la terre de mes larmes ; n'aurois-je pas dû avoir la force de réſiſter, de combattre, d'empêcher même cette infortunée de courir à ſa perte? C'étoit à moi de ſoutenir ſa faibleſſe ; votre ſœur, la fille de monſieur de Gourville étoit faite pour ſervir d'exemple, & pour rappeller à la vertu ceux qui s'en éloignoient.

Madame de Sauval retombe dans ſes terreurs ; les traits d'une mort effrayante ſillonnoient déjà ſon viſage ; ſon agitation redouble ; ſes cheveux ſe hériſſent ; elle crie : ſauvez-moi, ſauvez-moi. L'eccléſiaſtique répand ſur elle de l'eau-bénite. — Je brûle... la flamme me dévore... ô mon Dieu !.. tu m'as condamnée!.. je tombe... je roule dans un abyme... ſecourez-moi!

Elle expire enfin en pouſſant des hurlements épouvantables, & devient un objet hideux que Julie & Daumal, frappés de conſternation, s'empreſſent de fuir.

O Dieu, diſoit Daumal ! quelle eſt la fin du crime ! la faibleſſe, la terreur, le déſeſ-

poir affiégent ſes derniers inſtants ! Quelle différence de la vertu, qui, toujours calme, toujours sûre d'elle-même, rend ſon ame ſans effort, ſans agitation, comme un dépôt que le ciel lui a confié ! C'eſt à cette épreuve, ma ſœur, vous en êtes le témoin, qu'il faut attendre ces prétendus heureux, dont on nous vante le bonheur, & qui ſouvent excitent bien mal à propos notre envie. Quel être ſenſé deſireroit cinquante ans d'une vie noyée dans l'opulence & les plaiſirs, que devroit terminer une pareille mort ? & quand il n'y auroit pour les vicieux d'autre ſupplice que le trouble continuel attaché à leur exiſtence, qui ne préféreroit à leur ſituation, la tranquille conſcience d'une vertueuſe pauvreté ?

Ils arrivent à la demeure de monſieur de Gourville. Une petite chambre précédoit la pièce où étoit le vieillard. Daumal entre ; Julie veut le ſuivre ; il l'arrête : — Ma ſœur, attendez ici quelques inſtants. — Quoi ! retarder le moment de voler aux pieds de mon pere ! — Vous le verrez, ma ſœur : mais, vous concevez... épargnez-moi la peine

de vous rappeller... cette entrevûe, ma ſœur, exige des ménagements.

Des ménagements, ſe dit Julie ſeule! & voilà donc où mes fautes m'ont conduite! un enfant être obligé de reculer l'inſtant de ſe montrer aux regards paternels! craindre de les offenſer! ah! miſérable Julie, reçois-tu aſſez de bleſſures?

La porte s'ouvre: quelle eſt la perſonne qui ſort, & que reconnaît cette infortunée, en pouſſant un cri, & en voulant ſe cacher le viſage? Mariamne, Mariamne, qui, plus eſtimable, plus attachée que jamais à monſieur de Gourville, vouloit mourir à ſon ſervice, qui avoit vû Julie vertueuſe: — C'eſt vous, mademoiſelle!

Julie tombe ſur un ſiége, accablée de ſa ſituation. Avoir à rougir, être couverte de confuſion à l'aſpect d'une domeſtique: quel ſupplice! C'étoit Mariamne qui jouoit le rôle de la fille de monſieur de Gourville, & Julie étoit, en ce moment, au-deſſous de la créature la plus abjecte. Oui, Mariamne, répond-elle en baiſſant la tête dans ſon ſein, & en pleurant amérement, c'eſt moi... c'eſt

moi, qui n'ose vous regarder... que votre présence m'humilie! Mariamne... vous ne vous êtes point égarée, & votre malheureuse maitresse...

Elle n'a pas la force de poursuivre. Mariamne se jette, en versant un torrent de larmes, au cou de Julie: — Mademoiselle... mademoiselle, pardonnez-moi ce mouvement; vous nous avez causé bien du chagrin! Hélas! madame en est morte, en prononçant votre nom, en demandant au ciel de revoir, d'embrasser encore sa chere enfant; elle vous plaignoit... c'est cette madame de Subligni qui a tout fait. Oh! je m'en doutois bien que le séjour de Paris, & cette tante vous feroient préjudiciables. Mais, ma chere maitresse, ajoûte-t-elle en la serrant contre son sein avec transport, ne vous abandonnez pas à la douleur; vous êtes bien repentante, n'est-il pas vrai? — Ah! Mariamne, Mariamne, qu'est-ce que le repentir au prix d'une vie irréprochable? il faut que je meure, que je me cache dans les entrailles de la terre. — Calmez ce désespoir, mademoiselle; monsieur vous reverra

avec plaisir ; il vous pardonnera ; il est si bon ! Dieu n'est-il pas miséricordieux ? Il ne faut plus songer qu'à consoler monsieur votre pere, qui est toujours dans l'infortune ; il est au lit : vous le trouverez plus malade encore de douleur que de vieillesse. Mon cher maître ! que ne puis-je conserver sa vie aux depens de la mienne !

Et les larmes de Mariamne se confondent avec celles de Julie.

A peine Daumal a-t-il paru dans la chambre de son pere : — Eh bien ! mon fils, as-tu des nouvelles à me donner ?.. elle me fait mourir ! n'auroit-on pas cherché par un faux rapport à me percer le cœur ? ma fille auroit à ce point outragé sa famille ! Tu ne me réponds pas ! tu pleures ! — Tout n'est que trop véritable. Elle vit, s'écrie monsieur de Gourville ! & ma fille nous a deshonorés ! ah ! que je ne la voie jamais ! Daumal... mon fils, & sçait-elle combien elle me coûte de pleurs ? — Elle sçait que vous êtes le pere le plus respectable, le plus sensible, le plus digne d'être aimé, qu'elle est la plus coupable des filles : mais,

mon pere, le remords nous ramène Julie; elle reconnaît, elle pleure ses fautes, & ne demande qu'à mourir de repentir après vous avoir vû. — Non, Daumal, je te l'ai dit: que je ne la voie jamais... ce sont-là de ces erreurs inexcusables... & elle sent toute l'énormité de sa déteſtable conduite? — Elle en eſt pénétrée, mon pere. — Elle doit l'être. Avoir reçu une éducation auſſi sage, avoir été élevée dans le sein de la mere la plus vertueuse, & paſſer tout à coup à une telle dépravation! .. S'eſt-elle informée de moi? hélas! mon sort doit peu l'intéreſſer. — Ce n'eſt que vous, mon pere, qui l'attachez encore à la vie; je vous le répéte: elle meurt de son repentir, & c'eſt à vos genoux qu'elle voudroit expirer. — Ah! Daumal, c'eſt à moi de finir une carrière de douleurs . . . sa vûe empoisonneroit mes derniers inſtants . . . Ne dis-tu pas qu'elle eſt repentante? . . — Elle a le cœur déchiré des plus vifs remords; elle excite la compaſſion... — Mon fils, Dieu pardonne: si je croyois qu'il eût éclairé cette malheureuse fille... la faibleſſe de son

âge, le mauvais exemple l'auront entraînée au vice plus encore que ſon cœur; elle étoit née pour aimer la vertu, & ne s'en jamais écarter. Mon fils...& où eſt cette fille... qui m'étoit ſi chere ? A vos pieds, mon pere, s'écrie Julie qui avoit entendu ces dernieres paroles, & ſe précipitant au-devant du lit, à vos pieds, le viſage proſterné contre terre, accablée de ſes fautes; elles ſont énormes! implorant votre clémence comme celle de Dieu même, n'aſpirant qu'à mourir en votre préſence... Ma fille, dit monſieur de Gourville en lui tendant les bras! ma fille!.. c'eſt toi!.. — A! je me ſuis rendue indigne de ce nom; je vous ai couvert d'opprobres; j'ai manqué à tout, à l'honneur, à la terre, au ciel; j'ai porté le coup mortel au ſein de ma mere . . . ma vie eſt irréparable; il ne me reſte plus qu'à m'enſevelir dans la retraite la plus obſcure: mais avant que d'entrer dans le tombeau, j'ai ſouhaité vous voir, vous adorer encore, vous dire qu'au milieu de mes égarements, vous n'êtes jamais ſortis de mon cœur, ni vous, ni une

mere infortunée... Mon pere! mon pere! je vous demande à Dieu & à vous un pardon... Dieu ne me le refuſera point... mon pere, daignez me l'accorder auſſi; que j'expire avec cette conſolation!

Julie étoit toujours à genoux, arroſant la terre de ſes larmes; monſieur de Gourville n'ayant pas la force de parler, la regarde avec attendriſſement, ſemble un moment balancer, lui tend avec bonté une de ſes mains; elle la preſſe contre ſa bouche, & la mouille de ſes pleurs; toute la réponſe du vieillard eſt de ſe ſoulever, & de ſerrer Julie entre ſes bras. Ce ſilence ſi touchant, ſi expreſſif, n'eſt interrompu que par des ſanglots; Daumal & Mariamne y mêlent les leurs; le vieillard enfin s'écrie: ma fille... puiſſe Dieu te pardonner, comme je te pardonne! Julie ne peut que dire: ô mon pere! vous ne me rejettez pas de votre ſein! vous me pardonnez! je mourrai donc avec le nom de votre fille!

La douleur & la joie produiſirent ſur monſieur de Gourville des effets également

dangereux pour ſa ſanté. Julie ne quittoit point le chevet de ſon lit ; la ſource de ſes pleurs étoit intariſſable ; ſon pere pleuroit avec elle, & la reprenoit ſans ceſſe dans ſes bras. Tu m'es rendue, lui diſoit-il ! tu recevras mon dernier ſoupir ! — O mon pere ! c'eſt moi qui touche à la fin d'une vie, que je ne ſçaurois expier ! Vous ne mourrez point, mon pere, vous vivrez pour m'accorder quelques regrets. Je me flatte que mes derniers inſtants vous feront oublier... ah ! le ſouvenir de mes honteux égarements me ſurvivra ; tout l'excès de mes remords ne me ſauvera pas d'une mémoire à jamais flétrie !

Le vieillard, toujours plus dominé par l'amour paternel, s'efforçoit de conſoler Julie, en lui parlant de ſa tendreſſe, & de la bonté ſans limites de l'Être ſuprême. Enfin il approche de cet écueil redoutable où tout ce qui exiſte, va ſe briſer & s'anéantir. Daumal & ſa ſœur s'abandonnent à tout l'emportement de la déſolation. Mes enfants, leur dit monſieur de Gourville, ſoyons chrétiens, regardons le ciel ; c'eſt-là que nous

ſerons dédommagés des vains ſonges de la terre; la mort n'eſt rien; c'eſt notre deſtinée future qui nous doit occuper; je remets la mienne entre les mains de mon Dieu; il me fait mourir content, puiſque j'ai retrouvé ma fille, & qu'elle pleure ſincérement ſes erreurs. Julie, connais, ſens tout le prix de la vertu : voilà la ſource des vrais plaiſirs ! Tu l'éprouveras; tu verras que toutes les illuſions du monde ne valent pas le bonheur d'être bien avec ſoi-même, & c'eſt Dieu ſeul qui nous procure cette félicité. O mon Dieu! continue le vieillard expirant, en verſant de douces larmes, mon cher bienfaiteur, achève ton ouvrage; ne lui retire pas ta grace ſi puiſſante, ſi conſolante! daigne protéger mes enfants, qu'ils retrouvent en toi leur ſoutien! Hélas! je les laiſſe malheureux ſur la terre.

De temps en temps, il preſſoit Julie & Daumal contre ſon cœur; il levoit les yeux au ciel. Mon Dieu, reprenoit-il, j'ai recours à ta clémence; pardonne, ô mon Dieu! pardonne; miſérable créature que je ſuis! j'attends tout de ta bonté.

Jamais monſieur de Gourville ne déploya plus la dignité de l'homme ; jamais il ne fut plus ſenſible, plus reconnaiſſant, & n'eut un front plus ſerein ; c'étoit lui qui conſoloit, qui exhortoit ceux qui l'entouroient ; il reçut les ſecours de l'égliſe avec cette ferveur qui part d'une ame nourrie de vertu & de religion ; & après avoir donné ſa bénédiction à ſon fils & à ſa fille, & leur avoir recommandé la fidelle Mariamne, il mourut dans leurs bras, comme s'il tomboit dans ceux du repos ; c'étoit un fruit ſain qui, ayant acquis ſon degré de maturité, s'étoit détaché ſans effort ; ſa candeur, l'innocence de ſa vie, la pureté de ſes mœurs, ſembloient reſpirer encore ſur ſon viſage. Quel ſpectacle pour les gens du monde ! & quelle mort à oppoſer à celle de cette malheureuſe Sauval ! O vertu, tu n'es donc pas une chimère! & quand on ne retireroit d'autre avantage de ſoixante-dix ans qui t'ont été conſacrés, que d'avoir le droit de mourir ainſi, ne devroit-on pas te préférer à tout ce que les plaiſirs nous offrent de plus flatteur ?

Daumal éprouva un violent déſeſpoir ;

Mariamne expiroit dans les sanglots: mais la désolation de Julie ne sçauroit se représenter: elle se précipitoit, les cheveux épars, en se frappant la poitrine, sur le corps de son pere; elle l'embrassoit; elle poussoit des hurlements. Mon pere, s'écrioit-elle ! ô mon pere ! c'est moi qui ai avancé la fin de ta carrière infortunée ! c'est ta fille qui t'immole, mon pere ! ce crime me manquoit ! Non, disoit-elle à son frere & à Mariamne qui vouloient l'arracher à cette situation, vous ne me séparerez point du plus chéri des peres; je veux être ensevelie dans le même cercueil; & que ferois-je sur la terre? je ne puis plus soutenir le fardeau de l'existence; le tombeau est mon unique asyle... mon frere, ne m'ôte pas la consolation d'exhaler le soupir qui me reste, à côté de l'auteur de nos jours.

On rendit les derniers devoirs à monsieur de Gourville. Julie, malgré Daumal & toutes ses représentations, courut se vouer à une clôture éternelle; elle fit choix de cet ordre rigide où l'on est obligé de coucher dans sa biere; elle prit un habillement grof-

fier, ne vivant que de pain & d'eau, ou plutôt de ses larmes, & quand elle avoit rempli les plus humiliantes fonctions, on la trouvoit au pied des autels, implorant avec des cris, la clémence divine, & désespérant de la toucher en sa faveur.

Mariamne la suivit au couvent où elle s'attacha en qualité de sœur converse. Mademoiselle, lui dit cette domestique si estimable, je comptois mourir au service de vos chers parents: le ciel nous les a enlevés; je n'ai plus d'autre maître à servir que Dieu: il n'empêchera point que je ne vous chérisse jusqu'au dernier soupir. Ah, Mariamne! répondoit Julie avec des gémissements, tu n'as point à désarmer un juge irrité: c'est dans le sein d'un pere tendre que tu te jettes; il ne me pardonnera jamais; Mariamne, je l'ai trop offensé!

Ces deux femmes, exemple de la piété la plus vraie & la plus vive, étoient animées d'une louable émulation pour les austérités & les autres pratiques de la vie religieuse. Julie redisoit sans cesse: des conventions purement terrestres, m'avoient

élevée au-dessus de Mariamne; la vertu l'a faite ma maitresse & mon modèle ; que je serois heureuse d'être son égale !

Daumal voyoit souvent sa sœur ; elle lui avouoit que son bonheur avoit commencé du moment qu'elle s'étoit retirée dans le cloître: — Mon frere, il y a bien peu de temps que je vis; je trouvois dans la société une mort continuelle ; quelle fausse joie ! que ces plaisirs qui m'avoient tant séduite, sont faibles & languissants au prix de cette ivresse pure & délicieuse dont se remplit une ame pénétrée de Dieu! Croiriez-vous, ajoûtoit-elle, que je dors dans mon cercueil avec plus de satisfaction que dans ces lits que me préparoit la mollesse ? c'est-là que j'embrasse l'image ravissante d'un maître bienfaisant qui a daigné me rappeller à lui. Lorsque j'étois livrée à mon aveuglement, je ne pouvois imaginer que madame de la Vallière, éloignée d'une cour enchanteresse, oubliée du plus puissant des monarques, soumise à toutes les rigueurs de la pénitence, ne fût pas la plus malheureuse des femmes : ah ! mon frere, que je m'abusois !

ſois! la ſœur Louiſe de la Miſéricorde jouiſſoit du bonheur ſuprême ; eh ! quels rois de la terre valent celui du ciel ? J'ai été dans le fracas du monde, ſurpriſe & perſécutée par une conſcience indomptable, dont la voix ſourde ſe faiſoit entendre au milieu de mes égarements ; un trouble ſecret & invincible empoiſonnoit pour moi ces moments de tumulte qu'on appelle des fêtes ; mon ame inceſſamment me découvroit de nouveaux beſoins, & s'élançoit vers quelqu'objet qui pût fixer & calmer ſes deſirs vagues & inquiets, & cet objet ſi attendu, ſi ſouhaité, fuyoit comme une ombre impalpable que l'on pourſuit, & qu'il eſt impoſſible de ſaiſir. Daumal, ici je commence & j'achève la journée dans les dou-

---

La ſœur Louiſe de la Miſéricorde. C'eſt le nom de religion que prit madame la ducheſſe de la Vallière, en quittant le monde pour entrer aux Carmelites. On auroit bien deſiré que cette pénitente ſi reſpectable fût moins connue ; qu'on auroit goûté de plaiſir à s'étendre ſur ſon éloge ! Quelle ame en effet ! quelle piété onctueuſe & aimable ! Madame de la Vallière porta dans toutes ſes vertus le charme de la ſenſibilité ; ſa dévotion fut un amour délicat & épuré qui ne pouvoit avoir d'autre objet qu'un Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite d'être aimé ainſi.

ceurs d'une félicité pure, qui, sans doute, est un avant-goût de la félicité céleste; j'ai atteint ce bonheur fugitif qui trompoit mes voeux & s'échappoit devant moi; je ne crains plus de m'interroger sur ce que je ressens; je connais le repos, le calme du cœur, plaisirs si peu connus du monde! Bien différente de cette Julie qui redoutoit la solitude, je vole après les instants qui me rapprochent de moi-même; tous les jours sont beaux à mes yeux: ils m'élèvent à l'idée sublime & attendrissante de l'immortalité. Je me jette toute entière dans le sein de la bonté divine; j'espère que mes larmes, un repentir sincère, mon amour, mon tendre amour pour le plus grand, pour le meilleur des êtres répareront mes désordres passés; puissé-je mourir, mon frere, dans cette confiance! O mon Dieu, poursuivoit-elle! faut-il que mon pere ait été la victime d'une fille trop coupable? oui, c'est moi qui lui ai causé la mort; je brûle de le rejoindre. N'en doutons point: ce Dieu si juste l'aura récompensé de ses vertus, de ses souffrances, du pardon généreux qu'il a bien voulu m'accorder.

Tels étoient les discours & la nouvelle vie de la sœur de Daumal.

Quel pouvoir n'a point l'exemple! & qu'il est nécessaire à la nature humaine qu'elle ait devant les yeux des images imposantes qui l'échauffent & l'élèvent à la perfection! On vint un jour avertir Julie qu'on demandoit à lui parler; elle fit des questions au sujet de la personne qui desiroit la voir: on ne put lui donner que de faibles éclaircissements: c'étoit un inconnu qui avoit refusé absolument de dire son nom, & l'objet de sa visite; on avoit seulement observé qu'il étoit jeune, que son extérieur étoit des plus simples, & qu'il paraissoit dans l'abbatement. Julie hésita d'abord si elle se rendroit à sa demande: un mouvement subit la détermina; c'est peut-être, dit-elle, quelque infortuné qui a besoin de consolation; si je ne puis l'obliger, du moins il est en mon pouvoir d'essuyer ses larmes, & de lui faire sentir les douceurs d'une religion compatissante.

Julie court au parloir. Qui s'offre à ses regards, pâle, défiguré? le marquis de Germeuil, scélérat aux yeux du ciel & de

cette vérité à laquelle on ne sçauroit en imposer, & envisagé par le monde comme un homme à la mode, & comme un modèle de noblesse & d'agrément. Vous, monsieur, s'écrie Julie en reculant de crainte! Votre perfidie vient-elle me poursuivre jusqu'en ces lieux? Je viens, reprend le marquis, vous admirer, vous demander pardon d'une conduite trop criminelle, & répandre à vos pieds une ame qui vous doit son changement, & qui brûle de vous imiter.—Que dites-vous, monsieur?..— Je suis l'auteur de vos égarements; je vous ai entraînée dans le vice; j'ai employé l'art infâme des séducteurs: j'ai commis tous les crimes. Vous n'êtes pas la seule dont j'aye causé les malheurs & les désordres; il n'y a point d'excès où je ne me sois porté; content d'avoir aux yeux des hommes le masque d'une probité apparente, je ne croyois ni au ciel ni à la vertu. Votre exemple a été pour moi un coup de lumière; je me suis contemplé dans toute l'horreur de mon aveuglement: j'ai frémi du péril, & je cours m'enfoncer dans une retraite re-

ligieuse, & y pleurer à jamais une vie qu'il me sera impossible d'expier. Je donne tout mon bien à mes parents. J'ai voulu vous voir, avant que de dire un éternel adieu au monde, & vous apprendre enfin une conversion qui est votre ouvrage. O mon Dieu, dit Julie en levant les yeux au ciel, tu me combles de tes bienfaits ! Quoi ! monsieur, ajoûte-t-elle en s'adressant à Germeuil, vous reconnaissez vos erreurs ! que je vous vois avec plaisir rempli de tels sentiments ! J'approuve fort cette espèce d'abjuration que vous faites de la société : mais, si vous m'en croyez, au lieu d'aller vous ensevelir dans un cloître, osez rester au milieu de ce monde, pour lui présenter un exemple éclatant de vertu & de piété véritable. Vous êtes connu, monsieur ; vous possédez un revenu suffisant : moi, je n'étois qu'une infortunée, sans un nom qui attache les regards, hors d'état d'offrir une image frappante, & de répandre le bien ; je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la retraite : pour vous, c'est une conduite différente que vous devez adopter. Je vous le re-

dis : soyez pour tout ce qui vous environne un objet d'instruction. Vous parlez de vous désaisir de vos richesses ! eh ! monsieur, comptez-vous pour rien l'avantage de secourir les pauvres, de donner du pain à une famille expirante de besoin ? Messieurs vos parents sont dans l'opulence : entendez ces malheureux qui vous exposent leurs infortunes, ces orphelins qui vous redemandent un pere, ces jeunes personnes que l'affreuse nécessité...

Julie s'arrête à ce mot, & ne peut retenir ses larmes : Germeuil, reprend-elle, vous m'avez entendue ; allez, connaissez l'esprit de la religion : édifiez ; ajoûtez sur-tout la bienfaisance à la prière, & soyez assuré que l'Être suprême, à ce prix, fera grace à votre repentir.

Germeuil étoit dans une sorte d'extase ; Dieu lui-même parloit : il court embrasser le genre de vie que Julie lui avoit tracé ; il revenoit quelquefois la voir, & réchauffer son zèle dans ses pieux entretiens ; des austérités volontaires qu'il s'étoit imposées, le conduisirent au tombeau. Avant que d'ex-

pirer, il écrivit à Julie une lettre qu'elle eut toujours devant les yeux ; jamais la religion ne s'étoit exprimée avec plus d'onction & d'énergie.

Julie, durant vingt-cinq années, eut la force de persister dans sa ferveur, d'autant plus admirable, que d'une sévérité excessive pour elle-même, cette digne religieuse n'avoit pour les autres que de la douceur & de l'indulgence. Voilà bien le caractère de la vraie dévotion ! la piété fausse se fait reconnaître à sa férocité intolérable, & à son peu de ménagement pour les faiblesses d'autrui. On ne voyoit point dans Julie cet orgueil qui souvent s'attache à la vertu, & lui ôte de sa noblesse & de sa pureté ; elle pratiquoit l'humilité qu'annonçoit son extérieur ; son plus grand sacrifice étoit de soutenir les regards de Mariamne, & elle en cherchoit avidemment les occasions pour se confondre & s'anéantir davantage. Au bout de ces vingt cinq ans d'une pénitence éclatante, elle se ressouvenoit encore de ses fautes, & en gémissoit profondément.

Enfin Julie arrive à ce terme où tout s'éva-